ANNALES
GALANTES
DE LA COUR
DE HENRI
SECOND.

Par Mademoiſelle DE LUSSAN.

TOME SECOND.

A AMSTERDAM,
Chez JACQUE DESBORDES, près le Comptoir de Cologne.

M. DCC. XLIX.

Universitas
BIBLIOTHECA

CSP
DC
114
.L91
1749
V.2

ANNALES
GALANTES
DE LA COUR
DE HENRI
SECOND.

AU printems le Roi arma puissamment sur mer & sur terre, pour attaquer la Ville de Boulogne, qu'il vouloit reprendre au Roi d'Angleterre. Henri détermina d'y aller en personne.

425391

Sa Nobleſſe toujours auſſi zélée que valeureuſe, ardente à ſe livrer aux dangers, ſe prépara à ſuivre Henri. Le pere du Marquis de Vatteville lui manda de venir pour aller prendre part à cette expédition. Son oncle, en lui envoyant la lettre de ſon pere à Breſtot, lui écrivoit de partir ſur le champ, pour venir recevoir ſes embraſſemens.

Que de cœurs frappés de cette nouvelle ! Le Comte de Dreux perdoit un ami, dont la compagnie lui étoit une conſolation journaliere. Mademoiſelle de Dreux voyoit partir Vatteville pour la guer-

re, & le Marquis de Vatteville alloit se séparer de Mademoiselle de Dreux qu'il adoroit. Il rédoutoit son obéïssance aux ordres d'un pere, encore plus chéri que craint. Les protestations qu'il avoit reçues d'elle, de n'être jamais qu'à lui, ne le rassuroient point. Vingt fois il lui avoit repété, que quiconque croit braver un danger qu'il voit de loin, y succombe au moment où il faut faire usage de sa fermeté.

Ah, Vatteville! Ah, mon cher Vatteville, lui dit Dreux, en apprenant cette nouvelle, que vous allez me manquer! Vous seul me souteniez con-

tre les ennemis qui m'assail-sent dans ce funeste séjour, & contre lesquels je suis sans force : Comment me passer tous les jours de la consolation que je recevois de votre amitié ?... Mais la méritai-je dans ce moment ? Insensible à votre douleur, je ne vois que ce que je perds.

Je lis dans vos yeux, prêts à laisser couler des larmes, ce qu'il vous en coute pour vous éloigner de ma Sœur. Soyez plus juste, répliqua Vatteville. Je suis bien plus touché de vous laisser dans la triste situation où je vous vois, que de quitter Elisabeth. La douleur de se sépa-

rer pour quelque tems de ce qu'on aime, quoique vive, ne doit point abattre le courage; mais il eſt vaincu par les malheurs d'un ami, il eſt encore vaincu, quand on craint de n'être jamais uni à ce qu'on aime. Je tremble que le Marquis de Morainville, pendant mon abſence, ne diſpoſe de la main de votre ſœur.

Vous ne rendez pas juſtice à Eliſabeth, répliqua le Comte de Dreux. Elle vous tiendra la parole que ſa tendreſſe l'a forcée de vous donner. Je connois Mademoiſelle de Dreux, reprit Vattevil-le, & c'eſt parce que je la con-

nois, que je crains tout de ſa vertu. Oui, cette vertu même deviendroit mon ennemie & la ſienne. Oui, elle la conduiroit à l'Autel, ſi ſon pere l'ordonnoit. Vainement elle veut me raſſurer. Vous ſeul le pouvez. De vous ſeul j'attends mon bonheur. Vous ſeul pouvez empêcher que votre adorable ſœur ſoit à un autre qu'à Vatteville. Ne craignez rien, dit Dreux, mon exil, le ſecours dont mon pere penſe que mes ſœurs me ſont, le beſoin qu'il croit que j'ai de leur amitié, ſeront de fortes raiſons pour obtenir de lui ce que vous ſouhaitez. Ainſi, mon cher Vat-

teville, vous avez pour vous l'amour qui se sert de mon malheur pour vous être favorable.

Vatteville passa chez les sœurs de Dreux. Vous voyez, Mademoiselle, dit-il à Elisabeth, un homme au désespoir; l'amour & l'amitié dans ce moment déchirent également mon cœur. Ah, vous partez, s'écria Mademoiselle de Dreux! Vous abandonnez mon frere! Vous partez! Je frémis à le prononcer, reprit Vatteville. Oui, je pars. Je vais chercher les occasions de me rendre digne de vous. Pénétré d'une douleur mortelle, je suis cependant le plus

fortuné des hommes, ſi vous la partagez.

Les pleurs que je ne puis, ni ne veux retenir dans ce cruel inſtant, les vôtres que je vois couler, dit Eliſabeth, nous aſſurent qu'en nous ſéparant, nous avons réciproquement le même ſujet de conſolation. Partez, allez où le devoir & la gloire vous appellent. Mais ſouvenez-vous dans les dangers que vous allez courir, que vous expoſez en même tems votre vie & la mienne. Puiſſe l'amour veiller à la conſervation de la vôtre.

Le Comte de Dreux entra dans ce moment, tous qua-

tre ils passerent chez la Comtesse de Dreux. Le Marquis de Vatteville, après avoir pris congé d'elle, sortit avec son ami, tous deux également affligés de leur séparation.

Presqu'au moment où Vatteville étoit arrivé chez son oncle, il avoit trouvé celui d'écrire à son ami Dreux. Ils étoient convenus ensemble de l'aveu d'Elisabeth, qu'il y auroit toujours une lettre pour elle, dans celle que son frere recevroit.

Cette attention empressée de l'amour & de l'amitié, porta bien de la consolation & de la douceur dans l'ame

du frere & de la sœur.

Le Comte de Dreux ne voyoit dans les craintes & dans les inquiétudes de sa sœur, que le charme d'une passion réciproque, exemte de remords. Il envioit cet état, & déteſtoit le ſien. Ces réflexions ne ſervoient qu'à le déchirer; il gémiſſoit dans ces momens d'être enchaîné à Breſtot, d'y être en proye au funeſte amour qui prenoit tous les jours dans ſon cœur de nouvelles forces. Il admiroit en frémiſſant de crainte, les charmes d'Eléonore, toujours plus ſéduiſans pour lui; il vouloit & ne pouvoit la fuir: il n'oſoit ſe fier à lui, même

dans le plus ſimple entretien. La douleur que lui montroit cette tendre & trop charmante ſœur, de ne plus lui voir pour elle le même empreſſement; cette ardeur à la chercher, à lui jurer une amitié qui enchantoit la ſienne, le mettoit à tous les inſtans à de terribles épreuves. Il trembloit que cette amitié qu'il avoit d'abord cru innocente, cette amitié qui l'avoit ſi cruellement trahi, n'eût auſſi ſéduit Eléonore. Cette penſée jettoit ſon ame dans un déſordre qu'il ne pouvoit comprendre lui-même.

Une lettre qu'il reçut de la Ducheſſe, lui porta encore

une nouvelle atteinte. Elle lui mandoit qu'ayant cru pouvoir, à la faveur du Siége de Boulogne, parler avec force pour lui au Roi, elle avoit trouvé dans ce Prince une réſiſtance qui lui faiſoit appréhender de voir ſon reſſentiment durer encore longtems. Le Comte jugea que les craintes de la Ducheſſe étoient fondées; ſon Pere lui mandoit en même tems que la Reine s'étoit inutilement intéreſſée pour lui.

Ce dernier coup reçu preſqu'en même tems, que les adieux du Marquis de Vatteville, & la fatale paſſion du Comte de Dreux, le rendi-

rent encore plus ſauvage. Mademoiſelle de Morainville, mortellement affligée de la biſarre conduite de ſon frere, entra un matin dans ſon appartement, & lui dit :

Je vois, mon frere, que vous êtes moins ſenſible à votre diſgrace qu'au chagrin d'être éloigné de la Ducheſſe de Valentinois. Elle cauſe vos plus cuiſans regrets. Rien ne peut vous diſtraire de ſon idée. Elle eſt donc bien aimable? Que vous vous trompez, Eléonore, reprit le Comte ! Non, je ne me trompe pas, répondit-elle. Comme c'eſt l'amour que vous avez pour la Ducheſſe, qui vous a attiré la

colere du Roi, c'eſt lui auſſi qui ne vous fait plus trouver à Breſtot ni plaiſir, ni même de conſolation dans mon amitié.

Je ne ſerois pas l'objet de l'indignation de Henri, repartit le Comte, s'il ne puniſſoit que ceux qui ont de l'amour pour la Ducheſſe. J'ai une tendre amitié pour elle, je lui dois de la reconnoiſſance, je la reſſens vivement, mais je n'ai pour elle que ces ſentimens. Ni la Ducheſſe, ni mon éxil n'ont point de part dans le chagrin qui me déchire. Quel eſt-il ce chagrin, lui demanda Eléonore? Je ne puis vous le confier, répliqua-

t'il. Quoi ! dit Eléonore, vous avez des ſecrets pour moi ? pour moi qui payerois de mes jours le bonheur des vôtres. Que craignez-vous ? ma jeuneſſe ? raſſurez-vous. Monamitié doit vous être le garand de ma prudence. Parlez. Confiez-moi ce ſecret que je vois qui vous peſe, je vous en conjure ; & moi, je vous conjure, ma chere Eléonore, reprit-il, en lui ſerrant tendrement les mains, de ne pas me preſſer davantage. Reſpectez un ſecret que je ne puis vous réveler. Ne cherchez pas même à me le ſurprendre, j'en mourrois de douleur, ou je fuirois pour jamais.

Le Comte de Dreux, en prononçant ces derniers mots, échappa à Mademoiselle de Morainville ; elle sortit, le cœur serré du chagrin qu'elle venoit de voir dans celui de son frere, & touchée sensiblement de l'obstiné mystere qu'il lui en avoit fait. Elle étoit bien éloignée de le percer, ce mystere.

Mon frere ne m'aime plus, disoit Eléonore à sa sœur. Autrefois auroit-il résisté à mes instances ? à ce que j'exigeois de lui ? Ma volonté régloit la sienne, je sçavois tout ce qu'il pensoit. Aujourd'hui, quand je le cherche, il me fuit. Le moindre discours le trouble,

le gêne, & ſouvent ſans me répondre, le cruel me quitte. Il m'a avoüé qu'il renfermoit dans ſon cœur un chagrin qui le dévore. Le ſçavez-vous, ma ſœur ? vous l'a-t'il confié ? Je l'ignore comme vous, répondit Mademoiſelle de Dreux ; mais tout ce que vous me dites, va me faire examiner mon frere de plus près. J'ai cru que toute ſa peine étoit uniquement d'être éloigné de la Cour. Il eſt ambitieux, il eſt dans l'âge d'aimer la diſſipation & le plaiſir, ici ſa vie eſt languiſſante.

Un homme qui ſeroit revenu par ſes années & par ſon expérience, des égaremens

du monde, ſans chagrin, ſans inquiétude, content même de ſon ſort, mais accoutumé au mouvement, ſe tromperoit lui-même, s'il croyoit paſſer ſes jours ſans ennui dans un ſéjour auſſi tranquille que l'eſt celui de Breſt; oui, ma ſœur, la langueur & la triſteſſe s'y empareroient de lui, & l'humeur noire le gagneroit; nous ne nous ennuyons pas ici. Pourquoi? nous ne ſçaurions comparer ce ſéjour à un autre. Il peut nous laiſſer déſirer quelque choſe, mais il ne nous fait rien regretter. Nous avons crû mon frere paſſionnément amoureux de la Ducheſſe, il vient de vous en

déſabuſer, peut-être un autre objet lui a-t'il inſpiré une tendreſſe qui ne peut jamais être heureuſe. Que je le crains pour mon infortuné frere ! plaiſe au Ciel que je me trompe !

Le Comte de Dreux ſe reprochoit à tous les inſtans d'avoir avoüé à Eléonore, qu'il n'avoit point d'amour pour la Ducheſſe, & qu'un autre chagrin que celui de ſon éxil le dévoroit. Cet aveu qu'il ne pouvoit ſe déguiſer être l'effet de ſa foibleſſe, redoubla encore ſon attention pour éviter Eléonore : il la fuyoit avec un ſoin extrême ; s'il cherchoit Eliſabeth, c'étoit dans les momens où il ſça-

voit qu'Eléonore n'étoit pas avec elle ; & ſi Eléonore paroiſſoit, ſur le champ le Comte fuyoit.

Quai-je donc fait à mon frere, diſoit-elle un jour à Eliſabeth ? de quel crime me punit ſon indifference ? elle va juſqu'à me fuir. C'eſt vous ſeule aujourdhui qu'il cherche. C'eſt vous ſeule qu'il aime. Ah ! vous ſçavez ſon ſecret, s'écria-t'elle toute en larmes : par pitié, ma ſœur, dites-le moi.

Dans ce moment le Comte de Dreux entra. Mademoiſelle de Morainville lui dit : Vous me ſurprenez en répandant des pleurs. C'eſt vous qui

les faites couler. Je me plaignois de vous à ma sœur. Qu'avez-vous contre moi? que vous ai-je fait ? Non, je ne sçaurois plus long-tems renfermer la peine mortelle que me cause votre indifference. Me la suis-je attirée ? expliquez-vous.

Mon indifference, reprit le Comte ? Ah ! Eléonore, que vous êtes injuste ! Et que vous êtes cruel, s'écria-t'elle, si je vous suis toujours chere, de me traiter comme si vous me haïssiez !

Le Comte, penetré jusqu'au fond du cœur de la sensibilité & des larmes d'Eléonore, mais soutenu par la présence d'Elisabeth, écouta avec une

apparente tranquillité, les tendres reproches d'Eléonore ; il rejetta sur ses malheurs la difference qu'elle trouvoit dans sa conduite & dans ses manieres. Il exigea d'elle enfin & d'Elisabeth, d'être persuadées que ses seuls chagrins altéroient son humeur, mais sans rien prendre sur son attachement pour elles. Soyez satisfaite, ma chere Eléonore, ajouta-t'il, de ces sinceres assurances, & donnez-moi le tems de rendre à ma sœur une lettre de Vatteville.

Tandis que Mademoiselle de Dreux lisoit les protestations d'un amour tendrement exprimé, le Comte tremblant

ému, & saisi de crainte, restoit dans un morne silence ; il n'osoit ni regarder Eléonore, ni lui parler. Que les inquiétudes du Marquis de Vatteville me troublent, dit Elisabeth ! il redoute toujours mon respect pour mon pere ; il craint qu'il ne me conduise à l'Autel ; je le crains moi-même Qu'ai-je fait, mon frere ! j'ai disposé de mon cœur avec la même hardiesse que si j'étois indépendante. Cependant, mon choix est digne de moi, & mon pere y applaudira, quand Vatteville, après avoir refusé la main de sa cousine, lui demandera la mienne.

Avez-vous bien réfléchi,

ma ſœur, repartit le Comte de Dreux, ſur le caractere de mon pere? ſur ſon amitié pour le vieux Vatteville? le croyez-vous capable de bleſſer cette amitié ? croyez-vous qu'il veüille donner occaſion à ce tendre ami, de penſer que contre ſes interêts, & oubliant ce qu'il ſouhaite le plus ardemment, il a ménagé pour vous un époux qui devoit l'être de ſa fille ? Ah ! mon frere, s'écria Eliſabeth avec effroi, quel coup venez-vous de me porter ? vous me livrez aux plus vives inquiétudes.

Raſſurez-vous ma, ſœur, reprit le Comte, vous avez pour

pour vous l'amour, l'amitié, le tems & les évenemens qui peuvent arriver. Tant que mon exil m'enchaînera ici, j'exigerai de la tendreſſe de mon pere de ne diſpoſer, ni de votre main, ni de celle d'Eléonore, je l'ai promis à Vatteville; ce délai lui donnera les moyens de mettre ſon pere, dont il eſt adoré, dans les intérêts de ſon amour: en achevant ces mots, le Comte ſortit, le cœur déchiré de l'état où il laiſſoit Eléonore.

La douleur & les larmes de cette ſœur trop ſenſible à ſa prétendue indifférence, effrayent dans ce moment ſon eſprit, & y fortifient ſes ſoup-

çons. Juſte ciel ! s'écrie-t'il éperdu, en rentrant dans ſon appartement, ſerois-je aimé d'Eléonore ?

Tout ce qu'Eléonore avoit dit à ſa ſœur, lui avoit fait naître des ſoupçons. Elle vouloit en vain les rejetter, ils ſe fortifioient par mille circonſtances qu'elle ſe rappelloit. Elle craignoit qu'un amour criminel ne fût la cauſe de la biſarre conduite de ſon frere avec Eléonore. Elle ſe demandoit, pourquoi il la fuyoit moins que cette ſœur, en faveur de qui il avoit autrefois une prédilection ſi marquée. Elle trembloit d'avoir à plaindre l'un & l'autre. Elle

penſoit que l'amitié eſt moins vive & moins délicate. Elle croyoit reconnoître l'amour dans les mouvemens de ſenſibilité, dans les inquiétudes & dans la douleur d'Éléonore. Elle réſolut d'examiner ſa ſœur avec plus d'attention, & d'étudier ſon frere de plus près. Sa tendreſſe pour le Marquis de Vatteville la rendoit capable de ſuivre les moindres actions du frere & de la ſœur, & d'en tirer les conſéquences.

Depuis long-tems, Mademoiſelle de Morainville étoit vivement touchée, de ce que le Comte de Dreux ne l'appelloit plus qu'Éléonore. Mon

frere, dit-elle à Mademoiſelle de Dreux, ne me croit plus ſa ſœur : je ſuis devenue pour lui une étrangere ; ce nom de ſœur ſi tendre, ſi doux, eſt banni pour moi de ſa bouche. Quand je veux m'en plaindre, le cruel exige de moi de ne jamais lui en faire de reproche. Eh bien, ſoyons-lui moins attachées, ſoyons inſenſibles à ſon indifference, évitons-le comme il mérite; qu'il ſe plaigne, s'il eſt poſſible à ſon tour.

Mademoiſelle de Morainville alloit ſouvent dans le Parc ſe livrer à ſes penſées : elle s'y étoit un jour abandonnée, en ſe promenant les yeux fixés à terre, lorſque le Comte

de Dreux qui cherchoit comme elle la ſolitude, l'apperçut venant à lui. Fuïons, dit-il d'une voix étouffée. .... Evitons Eléonore..... Craignons ſes plaintes, ſes larmes, ſa ſenſibilité, ma foibleſſe, & peut-être la ſienne. Fuyons .... En répetant ces mêmes mots, le Comte approchoit toujours. Enfin, il ſe trouva devant Eléonore.

Sortez de votre rêverie, lui dit-il, levez les yeux, Eléonore. Sur qui, lui demanda-t'elle d'un air froid? Sur qui, répeta ſon frere? Sur moi. Sur vous, reprit-elle? Autrefois vous m'auriez répondu ſur un frere qui vous aime. Mais je

ne l'ai plus, ce frere, qui m'aimoit autant que je le chérissois ; qui me cherchoit avec un empressement égal à celui que j'avois à le chercher ; dont j'écoutois les assurances d'amitié avec un plaisir, qui me faisoit sentir que la mienne méritoit la sienne. Quel changement ! avec quelle douleur ? .... Ah ! de grace Eléonore, s'écria le Comte, laissez-là les reproches ; ils pourroient nous mener trop loin, & dites-moi ce qui vous occupoit.

Malgré votre indifference, répondit Eléonore, je rêvois à vous. Je murmurois contre le sort qui vous retient ici : que ne puis-je vous voir libre

de nous quitter! Cruelle Eléonore, reprit Dreux, vous desirez que je quitte Breſtot. Oui, je le ſouhaite, répliqua-t'elle. Ne le deſirez-vous pas auſſi? Votre triſteſſe, votre ſoin à nous fuir, tout en inſtruit. Non, ces lieux n'ont plus de charmes pour vous. Je voudrois que vous fuſſiez où vous devriez être.

Si vous penſiez encore pour moi, comme vous penſiez autrefois, ajouta-t'elle, en laiſſant échapper des larmes; ſi j'étois encore pour vous cette ſœur ſi chérie, le ſéjour de Breſtot vous conſoleroit de tous vos malheurs. Mais vous ne la voyez plus en moi, cette

ſœur dont la tendre amitié faiſoit votre félicité. Ne vous l'entendrai-je plus prononcer, ce nom ſi doux, qu'en faveur d'Eliſabeth ? Pourquoi cette difference ? me la ſuis-je attirée ? Moi, de qui tous les vœux & les déſirs ſe bornent à vous être chére. Moi, qui conſentirois à mourir dans ce moment même, ſi ma mort pouvoit vous rendre heureux. Je le ſuis dans cet inſtant, s'écria le Comte; & pour ne plus ceſſer de l'être, je voudrois qu'il fût le dernier de ma vie.

Le Comte de Dreux troublé, & encore plus effrayé de ce qui venoit de lui échaper, redoutant les ſuites de cet

entretien, fit quelque pas pour s'éloigner. Juſte Ciel, dit-il, ſauvez-moi du danger où me jette cette trop fatale rencontre ! Quoi ! toujours vouloir me fuir, reprit Eléonore ? Demeurez. Cet entretien vous péſe, je le vois ; je lis dans vos regards inquiets, que vous cherchez à m'échaper. Eh bien ! je vous laiſſe le maître de fuir, je vous fuirai de même, mais au moins avouez-moi que vous me haïſſez .... Vous ne répondez rien .... Que vois-je ! vos yeux ſe rempliſſent de pleurs. Mes reproches & mes larmes vous attendriſſent. Ah ! mon frere. Ah ! mon cher

frere : pourquoi vouloir me cacher votre ſenſibilité ?

Quelle épreuve pour mon cœur, s'écria le Comte de Dreux éperdu !... Fuyons. Non vous ne fuirez pas, lui dit Eléonore, en l'arrêtant. Ah ! Eléonore, par pitié laiſſez-moi fuir ; laiſſez-moi me ſauver de ma foibleſſe. Qu'en craignez-vous, reprit-elle ? craignez-vous de m'apprendre un ſecret que vous renfermez trop cruellement & pour vous & pour moi ? confiez-le à mon amitié. Je partagerai vos peines. J'y ſerai auſſi ſenſible que vous. Comptez ſur mes tendres ſentimens. Ceux de l'amour même

auroient peine à les égaler. Non, ma sœur ne seroit pas plus touchée, si Vatteville lui étoit infidele. Soyez certain de ma discretion. Par pitié ne me cachez plus ce qui se passe dans votre cœur, parlez. Ah! ma chere Eléonore qu'éxigez-vous! comment oser vous avouer que le cruel?.. Je frémis, reprit-il.... Que plutôt.... Mais Eléonore, cessez de m'arrêter. Quoi! toujours Eléonore, lui dit-elle; ne suis-je donc plus votre sœur? Oui, vous l'êtes, s'écria Dreux d'un ton pénetré de douleur; mais je ne veux pas me souvenir que la nature, trop cruelle envers nous, nous or-

donne de nous chérir. Je veux vous aimer ſans y attacher aucune obligation. Laiſſez-donc ſans envie à Eliſabeth ce nom que je n'oſe prononcer dans ce moment même, où je vous jure que vous m'êtes plus chere que la vie.

Plus chere que la vie, répeta Eléonore avec tranſport ! Ah ! mon frere, donnez-m'en la preuve. Confiez-moi ce malheureux ſecret qui vous coute tant à garder. Je l'exige, je le veux . . . Mais quoi ! vous détournez vos yeux ? Vous vous obſtinez encore à vous taire, & vous m'aimez ! Si je vous aime ! oui, je vous aime, dit-il en fuyant ? Ar-

rêtez, mon frere, lui dit-elle, vous me percez le cœur. Le Comte de Dreux ne se sentant plus le maître de lui-même, s'éloigna avec vîtesse.

En fuïant Mlle de Morainville, son frere rencontra Mademoiselle de Dreux. Qu'avez-vous, lui dit-elle? Le trouble, l'effroi, le désespoir sont peints sur votre visage. Je suis un malheureux, s'écria-t'il, qui voudrois dans ce moment trouver la mort. Que dites-vous, reprit Elisabeth? Ah! mon frere, que vous m'effrayez! quels sont donc vos malheurs? Sont-ils assez terribles pour vous faire détester la

vie ? Pourquoi les ignorons-nous ? Pour qui réſervez-vous votre confiance ? En croyez-vous indignes la Comteſſe votre grand-mere, & deux ſœurs mortellement affligées de votre état. Non, répondit Dreux ; mais épargnez-moi la honte de vos juſtes reproches, & ſoyez ſeule inſtruite, pourſuivit-il, en l'embraſſant, du déſordre où vous me ſurprenez. En achevant ces mots, le Comte quitta Eliſabeth.

Ce moment éclaira Mademoiſelle de Dreux, il convertit ſes ſoupçons en certitude. Le voilà donc, ce terrible ſecret, que mon frere ne

pouvoit confier à Eléonore, s'écria-t'elle : malheureux ! quel coup te réservoit le barbare amour ? Quoi ! ton cœur n'a pu résister aux charmes d'une sœur ? La raison, je le vois, ne peut triompher d'une passion qu'elle ne condamne que pour te tourmenter.

En faisant ces tristes réflexions, Mademoiselle de Dreux avançoit toujours pour chercher sa sœur, qu'elle pensoit bien que son frere venoit de quitter. Elle l'apperçut à l'extrémité d'une allée, qui, avec une démarche languissante & un mouchoir à la main, venoit à elle, mais sans la voir.

Eliſabeth courut avec précipitation à Eléonore. Je vous vois affligée de la même choſe, qui vient de me percer le cœur, lui dit-elle. Hélas ! repartit douloureuſement Eléonore, je ne ſçai ce que je ſuis. Je ne ſçai ce que je ſens. Je ne me connois pas moi-même : la pitié que me fait mon frere, trouble ma raiſon : en quel état affreux viens-je de le voir ; attendri, furieux, voulant parler, voulant ſe taire, portant ſur moi des regards égarés, n'oſant les y fixer, levant au ciel ſes yeux remplis de larmes, gémiſſant de ſon ſort, voulant à tous les inſtans m'échpaper, enfin

m'assurant en tremblant de son amitié. Ah ! ma sœur, quel démon le tourmente, & m'agite ; car, je l'avoue, je ne me connois pas moi-même.

On ne peut exprimer la peine que faisoit à Mademoiselle de Dreux, l'état violent où elle voyoit sa sœur. Elle aimoit, elle se connoissoit aux mouvemens que peut exciter dans un cœur une passion, & elle voyoit malgré elle celui d'Eléonore, livré à l'amour, & à l'amour le plus tendre.

Pendant qu'Elisabeth faisoit ses affligeantes réflexions, Eléonore gardoit un silence qui n'étoit interompu que

par des soupirs. Après avoir resté long-tems dans cette espece d'anéantissement, je vois, reprit-elle, en se jettant dans les bras de Mademoiselle de Dreux; je vois, ma chere Elisabeth, ma chere sœur, la pitié que je vous fais. Mon infortuné frere n'en excite-t'il pas aussi dans votre ame? Plus que vous ne pensez, répondit Elisabeth. Oui, je payerois de mon bonheur la satisfaction de le voir rendu à lui-même. Et moi, de ma vie, répartit Eléonore.

Une idée, ma sœur, se présente à mon esprit. Mon frere aimeroit-il? Une passion qui ne peut devenir heureuse;

tyranniſeroit-elle ſon cœur ? Que je le crains, reprit Eliſabeth ! Vous le craignez, dit Mademoiſelle de Morainville étonnée ! mon frere aimeroit ! . . . Et qui ? . . . Le ſçavez-vous, ma ſœur ? dites-le moi. Je n'oſe, répliqua Mademoiſelle de Dreux, ou plutôt je dois me taire. Vous devez vous taire, reprit Eléonore. Et pourquoi ? Ah ! ma ſœur, je n'en ſçaurois douter, vous ſçavez le ſecret de mon frere : par pitié confiez-le moi. Je dois vous le laiſſer ignorer, repartit Eliſabeth. Quelle cruauté, s'écria Eléonore ! mon frere s'obſtine à ſe taire, & ma ſœur ne veut pas parler.

Je ne le dois pas, reprit Elisabeth. Mais vous, Eléonore, aucun soupçon ne se présente-t'il à votre esprit ? l'état où vous venez de voir cet infortuné, pourroit cependant vous en faire naître. Oui, malgré lui, malgré la raison & le devoir, malgré ses efforts pour se maîtriser, il vient de vous découvrir son funeste secret... Vous vous troublez... Vous n'osez plus lever les yeux... Vous restez interdite. Ah ! dans ce moment vous connoissez comme moi l'objet de son funeste amour. Que je le plains ! que les remords dont je le sens déchiré, me touchent & m'intéressent ! mais

je crains bien qu'il ne ſoit pas le ſeul miſérable.

Toutes ces choſes s'étoient paſſées le matin. En rentrant dans le Château, Eliſabeth & Eléonore apprirent que leur frere, ſans les attendre pour les mener à la chaſſe, où elles devoient aller avec lui, y étoit allé ſeul.

L'état intérieur de Mademoiſelle de Morainville ne peut ſe dépeindre. Effrayée de tous les mouvemens qui l'agitent, elle reſte confondue: ſeule, elle n'oſe même lever les yeux. Elle craint de s'examiner, elle frémit en s'examinant.

Ma ſœur, dit-elle le len-

demain à Mademoiſelle de Dreux, vous avez découvert la premiere le funeſte penchant, qui nous rend mon frere & moi, malheureux & coupables. Soyez mon ſoutien. Prêtez-moi des forces pour en triompher. Aidez-moi à étouffer dans mon cœur, un monſtre que j'y nourriſſois ſans le connoître. Eliſabeth ſenſible à la confiance de ſa ſœur, attendrie de ſa triſte ſituation, lui promit de la ſecourir de ſes conſeils.

Le Comte de Dreux étoit encore plus à plaindre que Mademoiſelle de Morainville. Il n'avoit que lui-même

pour confident. Il frémiſſoit en ſe rappellant l'avanture du Parc. La vivacité d'Eléonore pour lui arracher ſon ſecret, ſa douleur, l'état violent où ſon obſtiné ſilence l'avoit miſe, tout lui confirmoit que l'amour s'étoit rendu le maître du cœur d'Eléonore, ainſi que du ſien.

Cet infortuné frere voulant, s'il étoit poſſible, donner une excuſe à ce qui s'étoit paſſé la veille, prit le parti d'entrer chez ſes ſœurs. Après leur avoir rendu compte de ſa chaſſe, il leur demanda à quoi elles s'étoient occupées. A vous plaindre, lui répondit Eliſabeth. J'en conviens,

répliqua-t'il ; le chagrin de mon exil, que mon ambition arrêtée dans ſes projets irrite ſans ceſſe, ne me laiſſe jamais d'accord avec moi-même. Vous, Eliſabeth, vous, Eléonore, qui m'êtes toutes deux ſi cheres, vous en êtes les premieres victimes. Je le ſens, j'en rougis; oui, je ſuis inſupportable. On diroit dans des momens que je hais la nature entiere. Non, je ne hais que moi. Tout ce qui doit m'être cher, me l'eſt toujours, mais je ne ſuis pas le maître de le manifeſter également. Ainſi, ma chere Eliſabeth, ma chere Eléonore, faites grace à tout ce qui peut vous bleſ-

ſer

ſer dans la conduite d'un malheureux, qui gémit à Breſtot de la cruauté de ſon ſort. Que ne puis-je vous délivrer d'un objet, qui n'eſt ici que pour y répandre l'ennui & la triſteſſe ! Après ce diſcours le Comte ſortit, ſans qu'Eléonore eût ſeulement levé les yeux ſur lui.

Qu'ai-je fait, s'écria-t'il, dès qu'il fut ſeul ! Eliſabeth & Eléonore ſçavent mon funeſte ſecret. Je ſçai celui d'Eléonore. Je viens encore de le lire dans ſa confuſion & dans ſon ſilence. Ah ! que cet amour odieux à ſa vertu, va me le rendre à ſes yeux ? Je vais lui paroître un ennemi

redoutable, elle va m'éviter avec ſoin. C'en eſt fait, je ne l'entendrai plus me jurer cette amitié ſi tendre, qui nous a trop cruellement trompés. Eh bien! fuis Eléonore. Donne-lui contre toi les armes que ta fuite te donnera contre elle. Fuis, ne balance plus. Remporte ſur ta foibleſſe cette premiere victoire. La pitié, le devoir, l'honneur, le repos d'Eléonore & le tien, tout te l'ordonne. Obéïs, fuis.

Ce qui s'offre d'abord à une imagination vive, ou échauffée par un projet que le plaiſir ou le chagrin vient de lui ſuggerer, ſe préſente

toujours d'une maniere facile dans ſon exécution ; dans ce moment la volonté eſt ferme, le ſuccès eſt certain, on eſt vainqueur de tous les obſtacles. Tout eſt poſſible. Mais cette même imagination refroidie ou effrayée du projet, rien ne ſubſiſte, tout eſt détruit par les mouvemens même qui avoient communiqué leur chaleur à l'imagination.

Le Comte de Dreux crut devoir remercier ſa raiſon de ce que le déſeſpoir venoit de lui inſpirer. Il crut auſſi lui devoir la force d'exécuter le deſſein qu'il venoit de former de quitter le Royaume. Dor-

mane le suivoit souvent à la chasse. En sortant de chez ses sœurs, il y alla avec cet Ecuyer. Lorsqu'ils furent au plus épais de la forêt, le Comte lui dit, Dormane, je veux quitter Brestot. J'y vis d'une façon trop honteuse pour moi. Il est au-dessus de mes forces d'y rester plus long-tems. Je veux aller chez l'Empereur, lui offrir un bras dont Henri ne se servira jamais, & que je rougis de voir ici dans l'inaction.

A quoi pensez-vous, lui dit Dormane? Ah! Seigneur, que voulez-vous faire? Vous allez vous perdre! Rebelle aux ordres du Roi, vous ferme-

rez-vous pour jamais les portes de votre Patrie ? Oui, Dormane, répondit le Comte, oui, il faut m'arracher de ce séjour. De plus, ma fuite est peut-être la seule voie de ramener Henri en ma faveur. Ce que le mépris de la vie, & l'amour de la gloire me feront hasarder, en le forçant à m'estimer, lui feront peut-être naître le désir de se servir contre ses ennemis d'un sujet, qui aura coûté du sang à ceux de l'Empereur.

Comptez-vous pour rien, Seigneur, repartit Dormane, la douleur dont seront accablés la Comtesse de Dreux,

un pere & deux ſœurs, qui vous adorent? Ah! Dormane, dit douloureuſement le Comte, ne me fais pas voir ces objets: j'ai tout enviſagé, je veux partir. Obéis à ce que je t'ordonnerai pour mon départ, & ſur tout garde-moi le ſecret. Dormane, pénétré de douleur de la réſolution d'un Maître qui lui étoit uniquement cher, reçut ſes ordres, & partit dès la même nuit pour Paris.

Le Comte de Dreux frémiſſoit à la ſeule penſée de quitter un ſéjour qu'habitoit Mademoiſelle de Morainville. Il voyoit avec effroi la néceſſité de fuir, & les efforts qui lui en coûteroient pour obéir à ſa

raiſon. Il n'eſperoit de retrouver ſon repos que dans le tumulte des armes, ou dans la diſſipation. Se croyant affermi dans ſon projet, il ſe promit d'éviter avec ſoin Eléonore, juſqu'au moment de ſon exécution.

Mademoiſelle de Morainville voyoit cette conduite avec une ſatisfaction mêlée d'inquiétude; elle approuvoit ſon frere, elle admiroit, mais en pleurant, ſon pouvoir ſur lui-même. Elle gémiſſoit enfin comme lui, de la cruelle fatalité qui leur faiſoit un devoir & une néceſſité de ſe fuir.

Le Comte de Dreux éprouvoit les mêmes combats qui ſe

paſſoient dans le cœur d'Eléonore. Il faiſoit, comme elle, les mêmes réflexions ſur le changement de leur conduite. Comme elle, il ſe rappelloit toutce qui pouvoit le convaincre d'un amour mutuel; il ne pouvoit, comme elle, définir la nature des mouvemens qu'excitoit en lui la penſeé d'être aimé. Ils ſe craignoient également tous deux, leur ſoin réciproque à s'éviter étoit bien éloquent. Leur attention à ſe fuir, leur commune confuſion, lorſqu'ils ſe voyoient, leur embarras, leur ſilence, tout les inſtruiſoit qu'ils s'adoroient, tout les confondoit.

Mon frere, diſoit Eléonore

à Eliſabeth, ne me demande pas raiſon du changement qu'il voit en moi ; de cette tranquillité apparente qui a ſuccédé, depuis notre cruelle rencontre du Parc, aux vives inquiétudes que me cauſoit ſa conduite. Il me craint, il ſe craint lui-même. Ah ! ma ſœur ; mon frere ſçait mon ſecret comme je ſcais le ſien. Tous deux nous nous en ſommes inſtruits; lui, voulant me le cacher ; moi, par mon empreſſement, ma douleur & mes larmes.

La Comteſſe de Dreux avoit d'abord attribué la triſteſſe de ſon petit-fils, au chagrin de ſon exil ; mais cette

triſteſſe convertie dans la plus noire mélancolie & dans un eſprit ſauvage, qui lui faiſoit fuir juſqu'à ſes ſœurs, elles qui autrefois lui ſuffiſoient pour trouver ſon plaiſir & ſon amuſement à Breſtot, lui fit penſer qu'une cauſe qu'elle ignoroit, produiſoit ce changement. Née avec autant de pénétration que de prudence, ſans communiquer ſes inquiétudes à perſonne, elle réſolut d'examiner de plus près ſon petit-fils, en tremblant de ſe confirmer dans ſes ſoupçons. Elle eût bientôt une occaſion de ne plus douter de ce qu'elle craignoit. A quelle épreuve ſa tendreſſe pour le Comte

de Dreux va-t'elle être miſe?

Le retour de Dormane fut un coup terrible pour le Comte ; ſans lui faire aucune queſtion, & ſans lui parler, il paſſa dans ſon cabinet, où n'ayant pas la force de ſe ſoutenir, il ſe laiſſa aller dans un fauteuil. Voici donc l'inſtant fatal, où il va s'arracher de Breſtot, & fuir peut-être pour jamais Eléonore. Quelle penſée pour lui ! c'eſt en vain qu'il le veut. Il ſent l'excès de ſa foibleſſe. Il craint de n'avoir pas la force d'exécuter ſon deſſein.

Eſt-ce parce qu'il eſt défendu d'aimer ſa ſœur, s'écria-t'il, que malgré mes efforts, je ſuis ſi tendrement attaché à la

mienne ? Je vois en vain les chagrins & les malheurs, qui ſuivent un amour qui ne peut jamais être heureux. Je me le dis ſans ceſſe, je veux me vaincre, ma raiſon me tyranniſe ; mais, raiſon, remords, vertu, tout eſt la victime du funeſte amour, à qui mon cœur eſt en proye.

Après avoir reſté quelques heures dans ces terribles agitations, le Comte de Dreux, ſans être encore déterminé ſur le parti qu'il prendroit, écouta avec un air plus abattu que tranquile, tout ce que Dormane avoit à lui dire. La préſence de cet Ecuyer, dont le retour étoit le terrible

ſignal de la fuite du Comte; les efforts continuels qu'il ſe faiſoit depuis ſa cruelle avanture du Parc, ou pour s'arracher tous les jours aux occaſions de voir Mademoiſelle de Morainville, ou pour paroître tranquille à tous les yeux, ſon tempéramment moins fort que ſon courage, tout enfin le fit ſuccomber.

Une fiévre violente & continue rendit d'abord la maladie du Comte menaçante. Dès le ſecond jour il pria la Comteſſe de Dreux d'exiger de ſes ſœurs, de ne pas venir dans ſa chambre, ajoutant qu'il déſiroit de n'avoir autour de lui, que les perſon-

nes absolument nécessaires pour le soigner.

Quoi ! mon fils, lui dit la Comtesse, vous auriez la dureté de refuser à vos sœurs, qui vous sont si attachées, la consolation de vous voir, & de vous secourir ? Auroient-elles démerité de vous ? Il s'en faut bien, Madame, répondit le Comte : je les chéris autant que je les estime ; mais je sens que je suis sérieusement attaqué : je crains leur affliction, elle exciteroit en moi une sensibilité peut-être nuisible au recouvrement de ma santé.

Dans ce moment Mademoiselle de Morainville entra,

le désordre de son ame étoit peint sur son visage. L'émotion que sa vûe causa au Comte, fut si marquée, que la Comtesse s'en apperçut. Votre frere, dit-elle à Eléonore, vous prie, ma fille, ainsi qu'Elisabeth, de lui épargner la peine trop sensible de lire votre affliction dans vos yeux; vous sçaurez à tous les instans de ses nouvelles, mais ni vous ni votre sœur, n'entrez plus dans sa chambre.

A ce discours Mademoiselle de Morainville ne put retenir ses larmes. Son frere, en les voyant couler, ne fut pas le maître de dévorer les siennes; & aussi attendri

qu'affligé, il lui dit, sans oser la regarder: ma chere Eléonore, si ma vie ne vous est pas indifferente, si je suis assez heureux pour qu'elle vous soit précieuse, ni vous, ni Elisabeth, ne me voyez que lorsque je n'aurai plus à craindre les témoignages trop touchans de votre amitié.

Eléonore toute en pleurs, sortit de la chambre du Comte, en se disant à elle-même, malheureuse Eléonore! Helas! tu coûteras peut-être la vie à ton frere. Mais allons chercher ma sœur, allons me consoler avec elle, ou plutôt allons m'abandonner dans ses bras à toute ma douleur.

La vive émotion qu'avoient cauſée au Comte de Dreux, la préſence & les larmes de ſa ſœur, les efforts qu'il s'étoit fait pour cacher le trouble de ſon ame ; ce qu'il venoit de lui en coûter pour conjurer cette ſœur trop aimée de ne plus le voir, quand il ne déſiroit que ce triſte plaiſir; tous ces differens mouvemens le firent tomber en foibleſſe. Le moment, où il reprit ſes eſprits, fut ſuivi d'un redoublement qui d'abord embarraſſa la tête.

La Comteſſe de Dreux, tremblante pour la vie de ſon petit-fils, craignant un poiſon dangereux pour la tran-

quillité des jours de cet infortuné, & pour s'assurer encore mieux de ce qu'elle frémissoit de découvrir, demeura auprès de lui. Le nom d'Eléonore, qui lui échapoit à tous les instans, des plaintes sans suite contre le sort qui l'avoit fait naître son frere, & des regrets, ne prouverent que trop à la Comtesse de Dreux la nature du chagrin qui consumoit son petit-fils.

Aussi certaine qu'affligée de la cause du péril où elle le voyoit, elle dit à Dormane: Je connois, mon cher Dormane, votre sagesse & votre attachement pour le Comte: Je connois aussi son amitié pour

vous, & je loue la confiance dont il vous honore. Ne le quittez ni la nuit ni le jour. Sur-tout lorſque vous lui verrez du délire, ne ſouffrez perſonne auprès de lui, reſtez-y ſeul, & ſur le champ faites-moi avertir.

Il eſt aiſé de comprendre la cruelle ſituation qu'éprouvoit Mademoiſelle de Morainville. Elle craignoit pour la vie de ſon frere ; elle ſe reprochoit d'être la cauſe du péril où il étoit, & il ne lui étoit pas permis de le voir. Mademoiſelle de Dreux avoit de commun avec elle, la crainte mortelle de perdre ſon frere, & de plus elle avoit à

ſoutenir & à combattre l'extrême douleur de ſa ſœur. Ses efforts étoient inutiles, elle ne pouvoit en modérer l'excès. Eléonore écoutoit Eliſabeth, elle ſe joignoit à elle pour s'accabler de reproches, mais elle n'en étoit que plus affligée.

Les accidens qui avoient fait craindre pour le Comte de Dreux, ceſſerent enfin. Alors il céda au déſir & à l'impatience, qui l'avoient toujours tourmenté de voir Eléonore. Quel inſtant que celui où ils ſe virent! Tous deux furent également charmés, également embarraſſés, également confondus, de ce qui ſe paſ-

ſoit dans leur cœur, & des ſecrets reproches qu'ils s'en faiſoient. Ah ! mon frere, dit avec tranſport Mademoiſelle de Dreux, qui étoit entrée en même tems que ſa ſœur, la douloureuſe preuve que vous nous avez donnée de votre amitié ! Nous en avons murmuré ! Mais nous en ſommes dédommagées dans ce moment par le plaiſir de vous voir hors de tout danger.

Que d'inquiétudes, de craintes, de larmes vous nous avez coûté, lui dit en tremblant Mlle de Morainville ? Je ſuis bien ſenſible à votre amitié, répondit d'une voix mal aſſurée le Comte de Dreux, en

tendant les mains à ſes ſœurs. Toutes deux s'empreſſerent à ſaiſir chacune celle qu'il leur préſentoit. Le Comte cédant au charme de tenir la main de ſa chere Eléonore, la ſerra en la regardant tendrement.

Ce que la Comteſſe de Dreux n'avoit pas apperçu pendant la maladie de ſon petit-fils, commença à l'inquiéter pendant ſa convaleſcence. Elle liſoit un fond de triſteſſe dans l'ame de Mademoiſelle de Morainville, à travers la joye dont retentiſſoit le Château du rétabliſſement de ſon frere. Elle remarquoit en elle un maintien toujours embarraſſé devant lui,

des regards mal assurés, enfin un sérieux forcé & étudié. Quel est le principe du changement que je vois dans Eléonore, se demandoit-elle ? Connoîtroit-elle la passion de son frere ? Auroit-il osé ajouter au crime de la ressentir, celui de l'en instruire ?... Est-ce effroi ?.... Est-ce pitié qui excite en elle les différens mouvemens que je lis dans son cœur ?.... La partageroit-elle, cette funeste passion ?... Auroit-elle reçu de lui la même impression qu'il a reçue d'elle ? Que je le crains ! ce malheur lui seroit-il aussi réservé ?

Quelle que soit la peine

qu'une jeune perſonne reſſente des chagrins de ceux que la nature lui rend chers, jamais elle n'eſt de durée ; il n'eſt chez elle que les ſentimens qui affectent, & qui maîtriſent le cœur, qui puiſſent continuellement altérer ſa gaïeté & ſon humeur.

Cette réflexion augmenta les ſoupçons de la Comteſſe, & la détermina à exécuter un projet conçu avec autant de prudence, que d'amitié pour ſes enfans.

La raiſon lumineuſe de la Comteſſe de Dreux, lui faiſoit toujours voir ſainement le juſte parti qu'elle devoit prendre dans des circonſtances

ces délicates. Elle avoit pris celui de laiſſer ignorer au Marquis de Morainville, l'état périlleux qui l'avoit fait trembler pour le Comte.

Le Roi qui avoit employé plus d'une fois le Marquis de Morainville, dans des affaires auſſi ſecrétes que difficiles à manier, connoiſſoit ſon zéle, ſa prudence & ſa capacité. Ce Prince avant de partir pour ſon expéditon de Boulogne, l'avoit envoyé à Munich, chargé d'une commiſſion particuliere auprès de l'Electeur de Bavie e.

La Comteſſe de Dreux avoit ſenti qu'il étoit de la prudence d'épargner à ſon fils

des allarmes propres à altérer cette tranquillité d'esprit, si nécessaire, lorsqu'on a à traiter des affaires importantes. Dès que le Comte de Dreux eut reprit sa santé, la Comtesse toujours plus pressée de l'arracher d'un sejours pour lui trop dangereux, écrivit cette lettre au Roi.

SIRE,

Mon petit-fils est coupable. Il a déplû à votre Majesté. J'en suis punie encore plus rigoureusement que lui, par la douleur amere que j'en ressens, & par la peine mortelle que me cause sa présence à Brestot, où je gémis de le voir dans une inaction si peu con-

venable à ſon âge & à ſa naiſſance. J'oſe réclamer la clémence de votre Majeſté, & pour lui & pour moi. Qu'elle lui permette de paſſer aux pays étrangers, il y trouvera peut-être les occaſions d'exercer aſſez heureuſement ſon courage, pour paroître digne aux yeux de ſon Roi, d'un généreux pardon. C'eſt au nom, Sire, de l'amitié dont m'honoroit feue la Reine, votre illuſtre mere, que je demande à votre Majeſté, une grace à laquelle eſt attachée la tranquillité & la douceur de ma vieilleſſe.

Voici la réponſe du Roi.

Madame la Comteſſe de Dreux, j'accorde à votre mérite

ce que vous me demandez pour votre petit-fils. Il peut voyager chez l'Etranger, & je désire pour lui, qu'avec le tems il y acquiere cette sagesse qui fut toujours le guide de votre conduite.

Dès que la Comtesse de Dreux eut cette réponse du Roi, elle fit venir Dreux, & lui tint ce discours.

Je frémis encore, mon fils, quand je me souviens du péril où j'ai vû vos jours. Ma tendresse pour vous a été trop allarmée, pour ne pas m'occuper du désir de prévevir une rechûte, sous laquelle peu-êttre vous succomberiez : le chagrin de votre exil, sans cesse vous dé-

vore, & vous rend le séjour forcé de Brestot insuportable. Il faut le quitter, mon fils, vous êtes accoutumé au mouvement, votre âge demande de la dissipation, allez en chercher; ou plutôt allez chercher une occupation digne de votre nom & de votre courage. Faites souvenir Henri de vous par vos exploits : Faites qu'il vous regrette, & qu'il vous rappelle. Je viens d'obtenir de ce Prince, la permission que vous sortiez de son Royaume : lisez.

L'Empereur, continua la Comtesse de Dreux, est en guerre avec les Turcs. Allez

lui offrir votre épée contre les Infideles. Allez ſous ſes étendards moiſſonner aſſez de lauriers pour acquerir ſon eſtime : au moins, mon fils, ſi vous devez périr, périſſez glorieuſement, & non pas ici de langueur, ignoré, oublié ; & où j'aurois à ajouter à la douleur de vous perdre, la honte & le regret de vous avoir vû mourir tout entier. Cette ſeule penſée, mon fils, en humiliant votre amour propre, doit réveiller en vous cette vigueur d'ame, qu'un homme doit avoir pour mériter juſtement le nom d'homme.

On a vû le Comte de

Dreux former le projet d'aller ſans l'aveu, ni du Roi, ni de ſon pere, demander du ſervice chez l'Empereur. On l'a vû prendre ſes meſures pour exécuter ce deſſein, peut-être même ſe croyoit-il affermi dans ſa réſolution, l'inſtant avant que la Comteſſe lui parlât. Mais que devient-il en écoutant ſon diſcours? Diſcours qui le confondoit, qui le faiſoit rougir de honte, qui excitoit encore ſes remords, qui lui faiſoit ſentir la néceſſité de ſe rendre aux ſages répréſentations de la Comteſſe. Il reſta immobile, ſaiſi d'effroi, à la ſeule penſée qu'il alloit s'éloi-

gner, peut-être pour jamais, de Mademoiſelle de Morainville.

La comteſſe de Dreux, qui ne liſoit que trop bien dans le cœur de ſon petit-fils, ſans paroître le pénetrer, pourſuivit: Eh, quoi! vous ne répondez rien. Qui peut vous arrêter? Vous périſſez d'ennui à Breſtot, & vous paroiſſez héſiter à le quitter. Craignez-vous ma foibleſſe? Raſſurez-vous, je ne vous veux que digne de vous & de moi. C'eſt à ce prix ſeul que vous pouvez m'être cher. Vous promener triſtement dans un Parc, amuſer languiſſamment vos ſœurs, pourſuivre dans

les forêts des bêtes sauvages que vous détruisez sans gloire & sans plaisir, sont-ce là, mon fils, des occupations dignes d'un homme qui sort du sang de nos Rois.

Le Comte de Dreux, ému, excité & encouragé, parce que la raison, l'amitié & la gloire dictoient à la tendre, ambitieuse & sage Comtesse de Dreux, prit sur le champ son parti, & répondit. Ma surprise, Madame, & un juste mouvement d'admiration ont causé mon silence. Dormane le sçait; avant de tomber malade, mes mesures étoient prises avec lui, pour aller chez l'Empereur chercher cette

gloire que vous êtes si juste-ment empressée de me voir acquerir ; mais je tremblois, en fuyant sans votre aveu, de vous porter un coup trop sensible. Je suis trop heureux, & je suis prêt à partir.

Quelle satisfaction vous me donnez, mon fils, lui dit la Comtesse en l'embrassant ! je mourrai contente : vous êtes & serez toujours ce que vous devez être ; mais voyant le Comte rougir & embarrassé à ses dernieres paroles, elle ajoûta : ayez moins de modestie, mon fils, il est permis de se connoître, pourvû qu'on n'en paroisse pas plus vain. Il est aussi dangereux de n'avoir

pas assez bonne opinion de soi, que d'en avoir trop; il en peut résulter une timidité nuisible au vrai mérite. Oui, mon fils, c'est à mon discernement, bien plus qu'à ma tendresse pour vous, que vous devez la louange que je viens de vous donner. Le Comte de Dreux sortit avec la ferme résolution de partir dans trois jours, comme il venoit d'en convenir avec la Comtesse. En la quittant, il alla s'enfoncer dans le bois.

Le trouble & le désordre où étoit son ame, ne peuvent s'exprimer. Des réflexions sans suite, une volonté chancélante, une honte ex-

trême d'être assez foible pour balancer à exécuter ce que la raison demandoit de lui, l'agitoient tour à tour. En quittant une allée pour entrer dans une autre, il apperçut Mademoiselle de Morainville. Quelle rencontre, s'écria-t'il avec effroi ! dans quel fatal instant Eléonore se présente-elle à mes yeux? fuyons-la, le respect que je dois à sa vertu, me l'ordonne. Craignons ma foiblesse, craignons encore plus de mettre celle de l'infortunée Eléonore à une trop cruelle épreuve.

Le Comte obtint de lui de fuir ; mais effrayé de ce qu'il lui en coûtoit, il détermi-

na de s'éloigner ſans délai, craignant de n'être pas auſſi maître de lui dans une autre occaſion. Sur le champ il alla chez la Comteſſe, qu'il pria de lui permettre de partir dès la même nuit ſans voir ſes ſœurs. Vous connoiſſez, Madame, lui dit-il, mon attachement pour elles; je veux m'épargner le chagrin que me cauſeroit leur affliction.

La Comteſſe de Dreux, qui liſoit à travers l'air tranquille que ſon petit-fils affectoit, tout ce qui lui en coûtoit pour s'éloigner, fut charmée de la réſolution où il étoit d'avancer ſon départ. Allez, mon fils, lui dit-elle,

allez chercher une diſſipation glorieuſe. Eſclave des devoirs que l'honneur, la raiſon & votre naiſſance vous preſcrivent, que la vertu ſoit toujours votre guide. N'éprouvez jamais l'humiliation de n'être pas content de ce que vous ferez, & de ce que vous penſerez. Allez affermir encore ces nobles ſentimens à Munich, par les ſages conſeils d'un pere, plus reſpectable pour vous par les qualités de ſon ame, que parce qu'il vous a donné le jour. Que d'inquiétudes! que de réflexions cauſoient au Comte ce diſcours méſuré, qui renfermoit des avis ſur ſon état intérieur.

En sortant de l'appartement de la Comtesse de Dreux, il passa dans le sien.

Après avoir resté, tantôt accablé sous le poids de sa douleur, tantôt se promenant comme un homme désespéré, le Comte prit la plume. Ce fut à Mlle de Morainville à qui il écrivit. Cette lettre écrite, lûe, relûe & fermée, il crut se sentir moins affligé, & plus fort dans sa résolution de fuir. Malgré l'état violent qu'il éprouvoit, il étoit trop tendrement attaché au Marquis de Vatteville, pour ne pas être touché de la peine que ressentiroit cet ami, en apprenant qu'il fuyoit peut-

être pour jamais ; il l'en instruisit, & lui faisoit par sa lettre les plus tendres adieux.

Dès que le Comte de Dreux eut exécuté ce que l'amitié & l'amour exigoient de lui ; il fit venir Dormane. Je pars cette nuit, lui dit-il, & je pars sans avoir à craindre d'irriter Henri par ma fuite. La Comtesse ma mere vient d'obtenir pour moi la permission de passer dans les païs étrangers. Oui, je vais, ou mourir les armes à la main sous les Etendards de l'Empereur, où signaler mon courage. Je vais d'abord à Munich, où je t'attendrai auprès de mon pere ; car je te laisse

ici, d'où tu ne partiras que dans trois jours.

L'instant avant de quitter Brestot, poursuivit le Comte, tu chercheras le moment de rendre sans témoin à Eléonore cette lettre. Souviens-toi, Dormane, d'exécuter cet ordre, tel que je te le donne. Va tout préparer pour mon départ.

Le Comte de Dreux, désespéré, pénetré de la plus amere douleur, obtint de lui de paroître tranquille en recevant les embrassemens de la Comtesse de Dreux. L'esprit aussi fort que son cœur, étoit tendre pour ses enfans : elle vit partir son petit-fils avec une

fermeté héroïque ; mais le Comte ſorti du Château, elle s'abandonna à la triſte réflexion, que peut-être elle venoit de le voir pour la derniere fois.

Dès qu'elle ſçut ſes petites-filles éveillées, elle envoya dire à Mademoiſelle de Dreux de paſſer chez elle. Je vais vous ſurprendre, Eliſabeth, lui dit-elle : je vais auſſi vous affliger, & en même tems je vais porter la joye dans votre ame. Votre frere n'eſt plus à Breſtot. Le Roi lui a permis de quitter le Royaume ; il va offrir ſes ſervices à l'Empereur. Eh quoi ! Eliſabeth, pourſuivit la Com-

teſſe de Dreux, en lui voyant verſer des larmes, pouvez-vous regretter la préſence de votre frere ? C'eſt manquer d'amitié pour lui, & d'élevation d'ame. Songez-vous que le plaiſir d'en jouir, étoit acheté par le chagrin de le voir ici dans une inaction honteuſe, & indigne de lui ? Ayez plus de fermeté, ſi vous voulez que je vous croye digne de ma tendreſſe. Si Eléonore eſt auſſi foible que vous, affligez-vous enſemble, je ne veux pas en être le témoin : je ne veux vous voir toutes deux, qu'auſſi contentes que moi, de l'heureux départ de votre frere. Allez.

En entrant dans la chambre de Mademoiselle de Morainville, sa sœur en ferma la porte sur elle. Ah ! ma sœur, s'écria Eléonore, que m'annonce cette précaution & vos larmes ? quelle nouvelle avez-vous à m'apprendre ? Parlez. Que je crains pour vous, repartit Elisabeth, le coup que je vais vous porter ! j'aime mieux le recevoir que de l'attendre, reprit Eléonore. Eh bien, lui dit Elisabeth, puissiez-vous voir le départ de mon frere, de l'œil que la raison doit vous le faire regarder !

Mon frere quitte Brestot, dit Eléonore ! Il est partit

cette nuit, répondit Mademoiſelle de Dreux : le Roi vient de lui permettre de ſortir du Royaume ; il va offrir ſon épée à l'Empereur contre les Infidelles. Il eſt parti, reprit Mademoiſelle de Morainville !.... Il eſt parti ! .... Après ces mots, elle garda aſſez long-tems le ſilence, les yeux fixés à terre, & le viſage pâle. Puis avec tranſport, elle s'écria, je ſuis trop heureuſe. Ah ! ma ſœur, que le départ de mon frere va m'épargner d'allarmes & d'inquiétudes ! je ne craindrai plus ſa préſence, je n'aurai plus à fuir ce redoutable ennemi.

Vous me charmez, ma ſœur, lui dit Mademoiſelle de Dreux en l'embraſſant, l'admiration ſuccéde à la pitié que vous me faiſiez. Votre fermeté, dont j'eſperois moins & dont je ſuis ſi contente, vous permet de paroître aux yeux de tout le monde. Paſſons chez la Comteſſe de Dreux. Elles y paſſerent enſemble.

La joye de ma ſœur, lui dit Eliſabeth, en apprenant ce que vous avez obtenu du Roi, en faveur de mon frere, a tarri mes pleurs. Toutes deux, reprit Eléonore, nous remercions le ciel de l'avoir arraché de Breſtot.

La Comteſſe de Dreux charmée, embraſſa ſes petites-filles, & leur dit : Que je ſuis ſatisfaite de vous, mes enfans ! Vous penſez comme vous devez penſer : je ſuis trop heureuſe de vous avoir pour compagnes dans ma ſolitude.

Dormane, ainſi qu'il en avoit reçû l'ordre de ſon Maître, rendit ſa lettre, trois jours après ſon départ, à Mademoiſelle de Morainville ; dans le moment il partit pour aller joindre ſon Maître. Le Comte, en le voyant, eut aſſez de pouvoir ſur lui pour ne lui faire aucune queſtion. Eléonore étoit ſeule dans ſa chambre, lorſque Dormane lui rendit

la lettre de ſon frere. La voici.

La Comteſſe de Dreux, peut-être malgré moi, ma chere Eléonore, m'a prêté des forces pour m'arracher de Breſtot, où je languiſſois, non d'ennui, mais ſans ceſſe déchiré par les mouvemens qui agitoient mon ame. Ne me ſçachez pas mauvais gré, de ne vous avoir jamais avoüé le ſécret que je renferme dans mon cœur. Trop heureux, ſi vous ne l'avez pas pénetré. S'il n'a pû vous échapper, perdez-en juſqu'au ſouvenir. Je pars en faiſant ces vœux, & en ſouhaitant de vous laiſſer tranquille. Que votre vertu & votre raiſon ſecondent le deſtin, qui a voulu

marquer

marquer vos jours, pour être fortunés. Ne le démentez pas. Ils ne font seulement que de commencer. Puissent-ils être calmes & sereins ! Que ne puis-je, aux dépens mêmes des miens, vous assurer un avenir heureux ! je désire avec la même ardeur, que votre amitié pour un frere qui vous chérira toujours, ne vous mene pas jusqu'à faire pour lui les mêmes vœux. Le mouvement, le désir de la gloire, la volonté ferme que j'emporte, de me retrouver tel que je dois être, me rendront le repos que je vais chercher, & qui m'auroit toujours fui à Brestot. J'en pars, ma chere Eléonore, avec autant de douleur que de joye. Puissiez-

vous n'être affectée, en apprenant mon départ, que de ce dernier sentiment.

Que devint Mademoiselle de Morainville à la lecture de cette lettre ! Quel attendrissement la saisit ! Cette lettre qui émeut son cœur, qui trouble ses esprits, qui lui porte une atteinte mortelle, lui tombe des mains ; elle perd tout sentiment.

Après le premier mouvement, où elle avoit crû être contente du départ de son frere, elle avoit été effrayée de ceux qui agitoient son ame. La plus douloureuse affliction avoit succedé à sa fermeté, en songeant qu'elle ne

verroit plus le Comte de Dreux, en se le représentant, comme elle, la victime d'un amour qu'ils ne ressentoient que pour être livrés aux plus cruels remords.

L'effroi de Mademoiselle de Dreux fut extrême, en entrant dans la chambre de Mademoiselle de Morainville : elle la trouve sans aucune connoissance, avec une lettre à ses pieds ; elle la releve, & elle la reconnoît pour être du Comte de Dreux. Ah ! ma sœur, s'écrie-t'elle en la secourant, qu'est-donc devenue cette fermeté qui vous a fait remercier le Ciel du départ de mon frere ?

Universitas BIBLIOTHECA

Eléonore reprenant ſes eſprits, jette un regard languiſſant ſur Eliſabeth, & lui dit; Liſez, ma ſœur, liſez la lettre que vous tenez, plaignez-moi; plaignez mon malheureux frere. Eliſabeth, après l'avoir luë, dit: Que je ſuis contente de mon frere! je le vois, il connoît votre tendreſſe, mais il vous invite à vous ſervir contre elle de votre raiſon. Il ne vous donne pas ce conſeil, ſans l'avoir pris pour lui-même. Son triomphe eſt ſur. Il va revenir pour vous à la ſimple amitié. Tirez les mêmes avantages de ſon abſence: il vous en conjure: Obéiſſez-lui, & à la

raiſon qui vous l'ordonne.

Tandis qu'Eliſabeth parloit, Eléonore, livrée à ſa douleur, ſans proférer une parole, ſerrant tendrement les mains de ſa ſœur, verſoit des larmes en abondance. Après avoir reſté long-tems dans cet état, elle prit la lettre du Comte qu'Eliſabeth tenoit encore. Mais Eliſabeth lui dit : Par pitié pour vous-même, ma très-chere ſœur, ne reliſez pas cette lettre dans ce moment. Attendez que vous puiſſiez écouter votre raiſon. Alors liſez-la ; elle renferme une ſage leçon, dont j'eſpere que vous profiterez. Non, s'écria Eléonore,

non, je n'attens rien, ni du tems, ni de ma raiſon. Le cruel amour a juré ma perte. Puiſſe la mort me délivrer bien-tôt de ſa fureur, & de mes vains remords.

L'imagination du Comte de Dreux, toujours préoccupée de Mademoiſelle de Morainville, la lui repréſentoit au moment qu'elle liroit ſa lettre, dans l'état où elle l'avoit jettée. Cette image douloureuſe troubloit ſon ame. C'étoit avec une triſteſſe qui ſeroit difficile à exprimer, qu'il s'éloignoit de Breſtot. Il arriva enfin à Munich.

La ſurpriſe & la joye du Marquis de Morainville, fu-

rent extrêmes, en voyant tout d'un coup ſon fils paroître à ſes yeux. Par quel événement vous vois-je, mon fils, lui dit-il ? Le Comte de Dreux lui apprit la maladie qui avoit fait craindre pour ſes jours, la démarche qu'elle avoit donné occaſion de faire à la Comteſſe de Dreux, & le ſuccès qui l'avoit ſuivie.

Quelle femme rare que ma mere, dit le Marquis de Morainville ! Quelle prudence ! Quelle tendreſſe pour ſes enfans ! Que je ſuis touché de ſon attention, pour m'épargner les mortelles allarmes, que m'auroit cauſées le péril où vous avez été ! & que je

ſuis ſatisfait de ſa démarche auprès du Roi ! Oui, mon fils, je gémiſſois tous les jours de votre languiſſante vie à Breſtot, d'y ſçavoir votre épée inutile à votre Patrie, à votre Roi & à votre gloire. Allez l'employer contre les Infidelles. Allez vous rendre digne de l'eſtime de l'Empereur.

Souvenez-vous à la Cour de ce Prince, de votre avanture avec la Ducheſſe de Valentinois : tirez-en l'avantage que doit vous donner une ſi triſte expérience. Amuſez-vous, mais défiez-vous de prendre un engagement ſérieux. Si le choix étoit digne

de vous, il vous feroit courir des risques dans une Cour étrangere, où vous ne devez pas prendre d'établissement; s'il ne l'étoit pas, il vous entraîneroit dans une vie honteuse, il amoliroit votre ame, & aviliroit vos sentimens. Au moins, mon fils, si vous mettez ma tendresse pour vous à de douloureuses épreuves, que ce soit par des endroits qui, en m'affligeant, puissent en même-tems me consoler.

Vous m'avez fait une playe dans le cœur, poursuivit le Marquis de Morainville, que votre présence r'ouvre. Si vous aviez épousé la Com-

teſſe de Créqui, votre rappel auroit ſuivi votre mariage. Quelle force, pour vous juſtifier, cette union auroit donné à la Ducheſſe ! vous ſeriez poſſeſſeur d'une femme adorable, qu'aujourdhui vous adoreriez : je penſe de vous trop avantageuſement, pour n'en être pas perſuadé. La preuve que Madame de Créqui a voulu vous donner, de la plus délicate paſſion, méritoit-elle de vous y trouver inſenſible ; & ſon caractére qui ſe découvroit dans ſa démarche généreuſe, ne vous montroit-il pas en elle la plus digne de toutes les femmes.

Par pitié, mon pere, dit le Comte de Dreux, épargnez-moi la confusion dont vous me couvrez, n'excitez point mes regrets: ne me rappellez pas que l'estimable Madame de Créqui doit me mépriser. Non, elle ne peut attribuer mon refus qu'à un caprice qu'elle a regardé comme indigne de moi. L'amour, toujours injuste, l'aura empêché de penser que j'ai été aussi généreux qu'elle.

Le Marquis de Morainville étoit prêt à quitter Munich. Ce tendre pere differa son départ de quelques jours pour les passer avec ce fils si cher. Il vouloit lui donner

les conſeils & les avis qu'il croyoit lui être néceſſaires. Le Marquis de Morainville, ſouvent employé ſécretement par François I. dans les Cours d'Allemagne, avoit fait pluſieurs ſéjours à celle de l'Empereur, il connoiſſoit parfaitement le caractere diſſimulé & politique de ce Prince, celui de ſes Miniſtres, & l'eſprit de cette Cour. Auſſi touché de ſe ſéparer de ſon fils, qu'il avoit été ſenſible au plaiſir de le voir & de l'embraſſer, il le vit partir pour Vienne au moment qu'il prenoit la route de Paris. Il y arriva avec d'autant plus de ſatisfaction,

qu'il étoit occupé du désir de marier ses filles. Il se préparoit à les aller chercher lui-même pour les faire paroître à la Cour, lorsque le Marquis de Vatteville, lui remit une lettre de son oncle.

Cet ami réclamoit l'amitié du Marquis de Morainville, en l'appellant au secours d'un malheureux pere qui venoit de perdre sa fille. Mon oncle, dit Vatteville au Marquis de Morainville, m'ordonne de partir dès que je vous aurai rendu sa lettre. Il se flate que nous arriverons ensemble. Je suis prêt à partir, répondit le Marquis de Morainville. Eh bien ! Par-

tons dès ce moment même, répliqua Vatteville, mon pere a déja pris les devans, ſuivons-le. Deux heures après le pere & l'amant de Mademoiſelle de Dreux étoient ſur la route de Normandie. Le pere voyoit d'un coup d'œil qu'il menoit un époux à ſa fille, & l'amant ne voyoit plus d'obſtacle à ſon bonheur.

Le Marquis de Vatteville, à une lieue du Château de ſon oncle, pria le Marquis de Morainville de lui permettre de le quitter pour aller annoncer ſon arrivée au vieux Vatteville, qui en embraſſant ſon neveu, lui dit : Vous

êtes tout ce qui me reste, c'est à vous à me consoler des pertes que j'ai faites. Dans mon affliction, c'est pour moi une douceur extrême de vous voir si digne de mon amitié & de mon nom. Parlez-moi naturellement, mon neveu, ajouta-t'il; à laquelle, d'Elisabeth où d'Eléonore, préferez-vous de le donner?

C'est Mademoiselle de Dreux à qui je donne la préference, répondit Vatteville; son caractere a plus de rapport avec le mien, c'est avec le caractere qu'on passe sa vie, de lui en dépend le bonheur. Vous me charmez, reprit le vieux Vatteville! je sçai tout

ce que vaut Eléonore, mais mon penchant a toujours été decidé en faveur d'Elisabeth. Son pere marche-t'il sur vos pas. Venez-vous seul ?

Le vieux Vatteville, en apprenant que son ami arrivoit, alla au devant de lui avec son frere & son neveu. Que leurs embrassemens, quoique muets, furent tendres ! leurs larmes, en se serrant dans leurs bras, furent les assurances qu'ils se donnerent d'une mutuelle amitié. Vatteville rompit ce silence éloquent, & dit au Marquis de Morainville : Mademoiselle de Dreux devoit être ma fille, qu'elle le soit, cher

ami, en faisant le bonheur de mon neveu.

De nouveaux embrassemens furent la réponse du Marquis de Morainville : je serai trop heureux, lui dit le jeune Vatteville, en s'avançant à lui, si Mademoiselle de Dreux me donne sa main avec autant de plaisir, que j'en aurai à la recevoir.

Que l'amoureux Vatteville avoit de peine à renfermer toute sa joye ! quel reste de jour pour son impatience ! Quelle nuit pour lui ! Avec quel plaisir il vit arriver l'aurore, sans avoir pris un instant de sommeil !

La douceur que trouvoit

le vieux Vatteville, à penſer que ſon neveu alloit lui devoir un brillant établiſſement, lui faiſoit inſenſiblement oublier toutes les pertes qu'il avoit faites. Prévenu d'eſtime & d'amitié pour Mademoiſelle de Dreux, c'étoit avec complaiſance qu'il exaltoit ſa beauté, ſa vertu & ſon eſprit.

Cette charmante fille murmuroit à Breſtot du peu d'empreſſement de Vatteville pour revenir en Normandie. La penſée que Mademoiſelle de Vatteville, dont elle ignoroit encore la mort, touchoit à l'âge où elle pouvoit épouſer ſon couſin, lui

cauſoit de mortelles allarmes ; elle ſe rappelloit, en frémiſſant, le diſcours que lui avoit tenu ſon frere, ſur le caractere du Marquis de Morainville, & ſur ſon amitié pour le vieux Vatteville ; enfin, elle commençoit à ne plus voir que les obſtacles qui s'oppoſoient à ſon bonheur.

Mademoiſelle de Dreux étoit livrée à ſes inquiétudes, lorſque ſon pere, accompagné des trois Vatteville, parut à ſes regards : elle étoit à une fenêtre qui donnoit ſur la Campagne, par où Vatteville venoit toujours à Breſtot, quand elle apperçut

quatre hommes à cheval qui avançoient vers le Château. Ma sœur, s'écria-t'elle, venez vite. Je ne me trompe pas, je vois mon pere. Regardez. C'est lui-même, répondit Mademoiselle de Morainville ; & de plus, je vois Vatteville avec lui ; je reconnois aussi son pere & son oncle.

Courons, ma sœur ; dit avec transport Mademoiselle de Dreux. Courons au-devant de mon pere ; & du Marquis de Vatteville, dit en souriant Mademoiselle de Morainville.

Nos quatre Cavaliers, en voyant venir à eux Mesdemoiselles de Dreux, descen-

dirent de cheval, & s'avancerent vers elles. Au moment qu'Eliſabeth alloit ſe jetter dans les bras de ſon pere, le vieux Vatteville la ſaiſit dans les ſiens, & en l'embraſſant, il lui dit: Ah! Mademoiſelle, quelle conſolation pour moi, ſi vous conſentez à remplacer ma fille, que la mort vient de m'enlever! Vatteville me reſte ſeul, il eſt aujourd'hui mon fils, acceptez-le pour époux, faites ſon bonheur & le mien, toutes mes pertes ſont réparées.

Que de mouvemens confus chez Mademoiſelle de Dreux, en écoutant ce qu'elle

n'oſe encore croire! Troublée & tranſportée d'une joye qu'elle veut renfermer, elle devint pâle & tremblante. L'amour & la crainte de ſe déceler, la rendent immobile. Elle porte enfin ſes regards étonnés ſur ſon pere, comme pour lui demander ſi elle doit parler, ou ſi elle doit ſe taire.

C'eſt votre réponſe, ma fille, que Vatteville veut, & que je vous permets de faire avec liberté. Mon amitié pour l'oncle, mon eſtime pour le neveu, & ma tendreſſe pour vous, ont déja dicté la mienne; & me preſcrivent d'y ſouſcrire, répondit Made-

moiſelle de Dreux, en avançant à ſon pere.

Trouverai-je le moment, dit Mademoiſelle de Morainville, de témoigner ma joye à ma ſœur? Toutes deux avec vivacité, ſe jetterent dans les bras l'une de l'autre. Si c'eſt à cet endroit, dit le Marquis de Morainville, que ma fille doit épouſer Vatteville, c'eſt bien fait d'y attendre celui qui doit les unir; mais ſi c'eſt au Château, avançons, gagnons-le. Ne retardons plus à ma mere le plaiſir qu'elle reſſentira de me voir, & d'apprendre qu'elle n'a plus qu'une fille à marier.

La joye de la Comteſſe de Dreux eſt facile à compren-

dre. Elle voit ſon fils, & ce fils lui préſente un époux pour Mademoiſelle de Dreux. Quel époux! Vatteville : Vatteville, en faveur de qui elle eſt prévenue de la plus particuliere eſtime. Elle la lui marqua avec une vivacité qui étoit le garand de ſa ſatisfaction.

Juſqu'au moment où le Marquis de Vatteville reçut la main de Mademoiſelle de Dreux, tous deux libres de s'entretenir, ils trouvoient tous les jours les occaſions de ſe dire avec quelle impatience ils attendoient l'inſtant de leur union.

Le bonheur de ces amans, les

les apprêts qu'on faisoit pour leur mariage, la joye dont retentissoit le Château, & sur-tout les projets de donner bien-tôt un époux à Mademoiselle de Morainville, mortifioient son cœur, & mettoient son esprit à la gêne. Elle tremble à la seule idée, que bien-tôt on exigera d'elle de disposer de sa main, quand la raison même le lui défend, tant que son cœur sera en proye à l'amour. Ne suis-je pas déja assez coupable, disoit-elle à Mademoiselle de Dreux, d'adorer un frere, sans y joindre le crime de haïr ce qui me seroit prescrit d'aimer. Non, jamais je n'a-

jouterai aux reproches & aux remords qui me déchirent, ceux où me livreroit un double crime.

Avec quel plaisir Mademoiselle de Dreux voyoit-elle approcher l'instant, où elle alloit rendre heureux l'amant qu'elle adoroit. Ce jour enfin si désiré arriva, où en se relevant du pied de l'Autel, elle s'entendit appeller la Marquise de Vatteville.

Peu de jours après ce mariage, Brestot resta sans Maître, le vieux Vatteville emmena chez lui jusqu'à la Comtesse de Dreux. Les mouvemens qui se passoient dans cette ame tendre pour ses en-

fans, étoient partagés entre le plaisir de voir sa petite-fille unie au Marquis de Vatteville, & la pensée douloureuse qu'elle alloit perdre aussi Mademoiselle de Morainville : son pere & sa sœur l'emmenoient à la Cour.

Ce moment si redoutable pour la Comtesse de Dreux arriva ; son courage ne lui fut presque d'aucun secours ; elle perdoit deux filles élevées par elle avec autant de succès que de tendresse, qui étoient devenues par leur raison, leur esprit & leur attachement, ses compagnes & ses amies.

Que devint Mademoiselle

de Morainville au moment de cette séparation ! On ne pouvoit l'arracher des bras de la Comtesse de Dreux, qui saisie & pénetrée de ses cris & de ses larmes, n'avoit pas la force de lui répresenter la nécessité de la quitter.

Votre douleur, Mademoiselle, dit alors le vieux Vatteville à Eléonore, juste en soi, devient désobligeante pour un pere qui vous chérit, & pour une sœur qui vous aime tendrement. Ils devroient vous être un sujet de consolation, en quittant la Comtesse de Dreux.

Mon pere & ma sœur, répondit Mademoiselle de Mo-

rainville, vont au milieu des plaisirs, & ma mere isolée, reste seule livrée à l'ennui; elle perd tout dans un moment. J'ai osé prier & presser mon pere de me laisser à Brestot, je l'en conjure encore au nom même de sa tendresse, comme fils & comme pere.

Ah! mon pere, poursuivit Eléonore, en se jettant aux pieds du Marquis de Morainville, ayez pitié d'une mere que vous voyez toute en larmes; ne lui enlevez pas en même-tems tout ce qui lui est cher; laissez-moi du moins auprès d'elle, pour l'accoutumer à se passer de vous & de ma sœur. Je ne suis

preſſée ni d'aller à la Cour, ni d'avoir un époux : mon peu d'empreſſement pour l'un & pour l'autre, & ma jeuneſſe me donnent le tems d'attendre.

Ce diſcours avoit donné le loiſir à la Comteſſe de Dreux de ſe remettre. Non, ma fille, vous ne reſterez pas avec moi, dit-elle à Eléonore ; plus je vous aime, moins j'y dois conſentir. Cet ennui que vous craignez pour moi, je le redoute bien davantage pour vous. A votre âge il faut de la diſſipation ; vous en avez goûté l'attrait à Breſtot, la ſouſtraction des amuſemens qui vous y ont paru aimables, votre ſœur & votre frere ab-

sens, malgré votre tendresse pour moi, vous en rendroient bien-tôt le séjour désagréable : j'exige donc de vous, ma fille, de suivre votre pere ; je le veux, je vous l'ordonne : ne résistez plus, soyez soumise à cet ordre, peut-être le dernier de ma vie que vous recevrez de moi. Mademoiselle de Morainville, pénétrée de douleur, se jetta dans les bras de la Marquise de Vatteville, mais sans proferer une parole.

La Marquise de Vatteville & sa sœur, par leur taille, leur beauté & leurs charmes, en paroissant à la Cour de Henri, en firent l'admiration

& l'ornement. Les louanges qu'on donna d'abord à tous ces avantages, céderent bientôt à celles qu'on donnoit à leur esprit, differens ainsi que leur beauté, mais tous deux faisant autant de plaisir, qu'ils causoient de surprise dans deux jeunes personnes élevées loin de la Cour.

Mademoiselle de Morainville y trouve de nouveaux sujets de crainte. Chacun s'empresse pour la voir. Elle entend dire à tous les instans qu'elle est belle ; les applaudissemens qu'elle reçoit, la font trembler, ils la menacent d'un époux. On mortifie son cœur, & on la désespere,

quand on lui dit que bientôt ſes charmes feront un heureux. Malgré ſa vivacité naturelle, elle porte toujours à la Cour un maintien ſérieux : elle n'y parle que pour répondre, mais ſes réponſes juſtes, délicates, & toujours avec des tours aimables, font ſentir, malgré elle, combien elle a d'eſprit.

Tous les jours elle s'affermiſſoit dans la réſolution de ne jamais engager ſa liberté. Lorſque la Marquiſe de Vatteville combattoit cette réſolution, elle ſe ſervoit contre ſes remontrances des mêmes raiſons, que ſa ſœur lui avoit oppoſées dans le

tems où elle craignoit, que le Marquis de Morainville ne voulût disposer de sa main, avant que le Marquis de Vatteville pût la recevoir.

La Duchesse de Valentinois fut frappée de la beauté des sœurs du Comte de Dreux. Elle admira sans envie celle de la Marquise de Vatteville; mais les graces, la physionomie fine, noble & vive de Mademoiselle de Morainville, qui donnoit un jeu aimable à tous ses traits, en l'étonnant, exciterent en elle un mouvement jaloux, qui la lui fit d'abord haïr; mais elle ne pouvoit disconvenir avec elle-même de n'a-

voir jamais vû de figure si séduisante.

Les loüanges qu'on donnoit à Mademoiselle de Morainville devant la Duchesse, la faisoit toujours souffrir : elle ne pouvoit y joindre les siennes ; elle ne pouvoit lui pardonner d'avoir séduit le cœur du Comte de Dreux. Mais bien-tôt elle changea de conduite. Sa passion toujours la même, lui rendoit l'éloignement du Comte de Dreux insupportable. Dans le dessein de faciliter son rappel, la Duchesse souhaita que le Roi prompt à s'enflammer, trouvât Mademoiselle de Morainville digne de son hommage,

& qu'il pût lui plaire.

Diane croyoit tenir Henri par des endroits plus durables, que par ceux de la tendreſſe. Elle connoiſſoit le pouvoir que lui donnoit ſur ce Prince, l'opinion qu'il avoit de ſon eſprit & de ſes lumieres : elle ſçavoit l'utilité & la gloire qu'il croyoit tirer de ſes conſeils : elle connoiſſoit le beſoin qu'il s'étoit fait lui-même de la voir, de la conſulter & de venir chercher auprès d'elle, ou de ſages avis, ou de la diſſipation. Elle étoit perſuadée que les liens, que l'habitude a tiſſus à la faveur d'une paſſion, ne peuvent preſque ja-

mais se rompre. L'avanture du Comte de Dreux, seul victime de son infidelité, infidelité sur laquelle Henri avoit voulu se faire illusion, l'avoit encore confirmée dans cette idée.

La Duchesse regardoit la sœur du Comte de Dreux, comme seule capable d'obtenir le retour de son frere, si elle inspiroit au Roi de la tendresse. Cette flateuse pensée faisoit disparoitre chez Diane la crainte de perdre Henri. Tout cédoit chez elle à l'espoir, & au plaisir de revoir le Comte de Dreux: elle ne doutoit pas qu'il ne revînt bien-tôt de sa passion

pour Mademoiſelle de Morainville, en la voyant ſenſible & complaiſante pour celle du Roi. Elle s'en flattoit : elle s'avoüoit à elle-même, que ce Prince charmant étoit fait pour plaire. Rougiſſoit-elle, en ſe l'avouant ? Que les femmes qui aiment ce qui ne vaut pas ce qu'elles devroient aimer, en jugent.

La Ducheſſe de Valentinois avoit toujours témoigné au Marquis de Morainville une eſtime particuliere, & un déſir vif de revoir ſon fils à la Cour. Occupée de ſon projet, elle parut prendre une amitié ſinguliere pour les

ſœurs du Comte de Dreux. Elle vantoit ſans ceſſe au Roi leur beauté, mais elle exaltoit celle de la cadette, elle faiſoit remarquer à ce Prince tous les charmes & toutes les graces qui la rehauſſoit encore.

Mademoiſelle de Morainville paroiſſoit, & ſe diſtinguoit dans toutes les fêtes, qui, malgré elle, lui fourniſſoient les occaſions de briller. Sa complaiſance ſeule pour ſa ſœur, & ſa ſoumiſſion pour ſon pere, l'y entraînoient. La Ducheſſe de Valentinois ignoroit encore que dans les fêtes & dans les divertiſſemens de la Cour

c'étoit une autre, qui en assujettissant l'attention du Roi, faisoit sur son cœur l'impression qu'elle désiroit que Mademoiselle de Morainville y fît. Henri s'en tenoit à l'admiration, tandis qu'il se livroit à l'espoir d'être aimé d'un objet dont la conquête lui paroissoit aussi flatteuse que charmante.

Depuis six mois le Comte de Douglas étoit à la Cour de France, chargé par la Reine Doüairiere d'Ecosse, de demander du secours à Henri contre l'Angleterre. Cette Nation orgueilleuse & opiniâtre vouloit marier Marie Reine d'Ecosse, & en-

core enfant, avec leur jeune Roi Edoüard.

Le Comte de Douglas étoit arrivé à Paris avec sa femme, fille du Comte de Levisston, & une sœur de la Comtesse. Ce Comte de Levisston avoit épousé une Demoiselle Françoise ; il n'en avoit eu que deux filles, la Comtesse de Douglas & Mademoiselle de Levisston, qu'il avoit laissée à sa mort sans fortune.

Mademoiselle de Levisston, curieuse de voir la Cour de France, fit agréer au Comte de Douglas qu'elle accompagnât la Comtesse sa sœur dans un pays qui étoit la patrie de leur mere, & dont elle

ſçavoit parfaitement bien la langue. Elle n'avoit encore que vingt ans. Sa taille étoit réguliere, ſes traits étoient faits les uns pour les autres, ſa phyſionomie étoit ſpirituelle & douce, ſon eſprit étoit délicat & ſolide, ſa voix étoit admirable, & elle ſçavoit parfaitement la muſique. Avec ces avantages elle ne pouvoit manquer de ſoumettre des cœurs, dans une Cour qui reſpiroit la galanterie, où les hommes ſembloient être faits pour prendre & pour donner de l'amour.

Mademoiſelle de Leviſton, qu'on nommoit à la Cour la belle Ecoſſoiſſe, recevoit

avec une froide politeſſe les empreſſemens d'une brillante jeuneſſe ; mais un mot obligeant de Henri, lorſqu'il la trouvoit chez la Reine, à qui elle faiſoit aſſiduement ſa Cour, lui cauſoit un trouble qu'elle s'avoüoit ſans le déſapprouver, & dont le Roi s'appercevoit avec plaiſir.

Le Comte de Douglas étoit prêt de retourner en Ecoſſe, quand la Marquiſe de Vatteville & Mademoiſelle de Morainville avoient paru à la Cour.

Mademoiſelle de Leviſton vint un jour à la toillette de la Reine. Son air étoit triſte & abattu. Qu'avez-vous, char-

mante fille, lui demanda cette Princeſſe d'un ton obligeant: Votre phyſionomie ſi riante pour l'ordinaire, eſt ſérieuſe. Je ſuis à la veille, répondit Mademoiſelle de Leviſton, de m'éloigner pour jamais d'une illuſtre Princeſſe, qui m'a marqué de la bonté, & auprès de qui j'aurois ſouhaité.... Un ſoupir, & ſes yeux qui ſe mouillerent de larmes, l'empêcherent d'achever. Parlez hardiment, lui dit la Reine. Quels ſont vos ſouhaits? De paſſer ma vie auprès de votre Majeſté, répondit Mademoiſelle de Leviſton. Eh bien, raſſurez-vous, lui dit la Reine. Vos déſirs ſeront remplis.

Je crois, continua cette
rinceſſe, que M. & Mada-
ne de Douglas approuve-
ont que vous ſoyez du nom-
re de mes filles d'honneur:
e vous recevrai auprès de
noi à ce titre, d'une maniere
ſſez diſtinguée pour les flat-
er. Votre beauté, votre ſa-
geſſe, mon amitié pour vous,
& les bontés du Roi les aſſu-
eront que bien-tôt un éta-
liſſement convenable à vo-
re naiſſance & à votre mé-
ite, ne leur laiſſera rien à dé-
ſirer pour vous.

Mademoiſelle de Leviſton,
charmée & pénétrée juſqu'au
fond de l'ame des bontés de
la Reine, ſe jetta à ſes pieds,

lui baisa le bas de sa robe, & sortit sans pouvoir répondre une parole.

Le Comte & la Comtesse de Douglas partirent deux jours après comblés de joye, d'avoir heureusement réüssi dans la négociation qui avoit été le sujet de leur voyage, & de laisser Mademoiselle de Levisston auprès de la Reine, qui la leur avoit demandée d'une maniere aussi pressante, que flatteuse pour cette aimable fille.

Mademoiselle de Levisston devint en très-peu de tems presque la favorite d'une Princesse connoisseuse en mérite réel, & en ces heu-

reux talens qui donnent au mérite les agrémens, ſans leſquels il n'eſt véritablement ſenti que de très-peu de perſonnes.

Mademoiſelle de Leviſton voyoit tous les jours le Roi chez la Reine. Elle ne fut pas long-tems à s'avoüer à elle-même, que Henri ſeul lui avoit inſpiré le déſir ardent de reſter en France, pour joüir de la vûe d'un Prince dont l'idée ſe préſentoit ſans ceſſe à ſon imagination. Loin de combattre ce mouvement ſenſible, un rayon d'eſpoir le nouriſſant toûjours, ce mouvement la mena à la plus vive & à la plus délicate paſſion.

A mesure que cette passion se dévelopoit chez elle, la Duchesse de Valentinois lui paroissoit redoutable. Son pouvoir & son ascendant sur Henri, si souvent ramené par elle de ses volages écarts, la faisoient trembler. Mais l'amour qui lui inspiroit cette crainte, la rassuroit. Elle pensoit que le Roi n'avoit jamais été aimé comme elle l'aimoit : que les femmes séduites bien plutôt par l'ambition, que par ce Prince charmant, se souvenoient trop qu'il étoit Roi. Et moi, disoit-elle, je l'ai trop oublié. Une feinte tendresse ne peut ressembler à un véritable

ble amour. Henri ignore le charme qui y eſt attaché : ſi je puis lui plaire, je lui ferai goûter ce charme ſi ſéducteur. Oui, je triompherai de l'artificieuſe Ducheſſe. Oui, ma tendreſſe rendra Henri fidele & conſtant.

Un jour que la Reine étoit ſeule dans ſon cabinet avec Mademoiſelle de Leviſton, le Roi y entra. Si vous étiez venu un moment plutôt, lui dit Catherine, vous auriez entendu chanter un air Italien à notre belle Ecoſſoiſſe, avec une voix admirable, une expreſſion touchante, & une prononciation telle que elle pourroit l'avoir, ſi elle

étoit née à Florence.

Mademoiſelle de Leviſton, repartit le Roi, aura bien la complaiſance de le répéter pour moi, je l'en prie. Votre Majeſté, répondit-elle, approuveroit-elle que je lui chantaſſe un morceau François ? Je m'eſtimerois heureuſe, Sire, ſi vous trouviez que j'articule exactement, quoiqu'étrangere, une langue qui ſe perfectionne tous les jours ſous votre auguſte Regne, & que j'en ſens toute l'énergie. Chantez, Mademoiſelle, lui dit le Roi, chantez tout ce qu'il vous plaira : ſoyez certaine d'être écoutée avec autant de plaiſir que

d'attention. Voici les paroles de l'air que Mademoiſelle de Leviſton chanta :

Quel tendre mouvement s'empare de mon cœur :
Je ne me connois plus, je languis, je ſoupire.
Ah ! que c'eſt un cruel martyre
De voir tous les jours ſon vainqueur,
Sans qu'on oſe lui dire
Ce que pour lui l'on ſent d'ardeur.
Regne, amour, regne dans mon ame ;
Je ne réſiſte plus à ton divin pouvoir.
Fais que le Héros qui m'enflâme,
Puiſſe enfin s'en appercevoir.

Le Roi, après avoir loüé avec vivacité Mademoiſelle de Leviſton, la pria de recommencer cet air dont il étoit charmé. Lorſqu'elle eut ceſſé de chanter, Henri lui dit, en lui prenant les mains : Je

ne vous demande pas, charmante fille, qui a compoſé cet air. Vous êtes aſſez grande Muſicienne pour en être l'Auteur, mais vous poſſedez aſſez parfaitement la Langue Françoiſe pour en avoir fait les paroles, elles paroiſſent partir d'un cœur épris d'une forte paſſion pour un digne objet. Confiez-moi, Mademoiſelle, le myſtere que renferment vos touchantes paroles : elles caractériſent une paſſion qui mérite un tendre retour, & qui ne ſe nourrit encore que d'eſperance.

La Reine qui voyoit l'embarras & la confuſion de Mademoiſelle de Leviſton, ré-

pondit à Henri : Elle croit apparemment ne devoir pas satisfaire votre curiosité, mais je lui prédis qu'elle n'en gardera pas toujours le secret. Son vainqueur sçaura le lui arracher, & il fera bien.

Cette fine & légere plaisanterie donna occasion à Mademoiselle de Levisston de penser que la Reine soupçonnoit sa tendresse pour le Roi : que non-seulement cette Princesse la voyoit sans en être blessée, mais qu'elle désiroit que le Roi y fût sensible. Elle attribua ce sentiment au desir que la Reine avoit, qu'un nouvel objet, capable d'inspirer à ce Prin-

ce une veritable paſſion, triomphât dans ſon cœur de la Ducheſſe de Valentinois.

La converſation devenue générale, Henri dit pluſieurs choſes galantes ; la Reine badina ce Prince ſur ſa vivacité, & Mademoiſelle de Leviſton ſur ſon embarras & ſa diſcrétion.

Peu de jours après, le Roi trouva Mademoiſelle de Leviſton ſeule dans la chambre de la Reine. Cette Princeſſe étoit dans ſon cabinet où elle s'enfermoit ſouvent pour écrire. Mlle de Leviſton, en voyant Henri, voulut aller avertir la Reine, mais ce Prince l'arrêta. Je trouve ici, lui dit-il, ce que j'y

cherche. C'eſt vous, Mademoiſelle, c'eſt vous que je conjure de me confier en faveur de qui l'amour vous a inſpiré les tendres Vers, que vous avez mis en chant avec autant de ſentiment, que vous les avez compoſés.

Je l'avouë, Sire, répondit Mademoiſelle de Leviſton en rougiſſant, je ſens ce que j'ai voulu exprimer dans les Vers qui excitent votre curioſité, mais je ne puis la ſatisfaire. Ma tendreſſe eſt innocente, une indiſcrétion lui enleveroit cet avantage.

Oſerai-je, reprit le Roi, interpréter en ma faveur ce diſcours, votre embarras &

cette rougeur qui m'enchante ? L'amour que vous avez allumé dans mon cœur, me rend préſomptueux. Puniſſez-m'en, Mademoiſelle, en me nommant celui qui a ſçu toucher votre ame, ou rendez-moi heureux, en m'avouant que je ſuis ce fortuné mortel.

Pourquoi, Sire, chercher à me tromper, repartit Mademoiſelle de Leviſton ? Laiſſez-moi adorer le Héros que la nature a fait le plus accompli, ſans avoir de reproche à lui en faire. Vous me mettez au comble du bonheur, Mademoiſelle, s'écria le Roi : tout d'accord dans ce moment avec votre bouche, me dit que je ſuis aimé de vous.

Mais ne craignez rien, Mademoiselle. Uniquement occupé du plaisir de conserver votre cœur, jamais vous n'aurez de reproche à me faire.

Combien de fois, dit Mademoiselle de Levisston au Roi, la Duchesse de Valentinois a-t'elle eu sur votre Majesté le pouvoir de lui faire trahir ses sermens? Elle me feroit trop cruellement éprouver qu'elle le conserve toujours sur votre cœur. Le Dieu vaudroit-il la victime? Ne craignez rien, Mademoiselle, reprit Henri. Je jure à vos pieds que vous seule à l'avenir.... Dans ce moment la Reine ouvrit la porte de son Cabinet.

Henri se sentit flatté d'être aimé de Mademoiselle de Levisston, & le goût qu'il avoit pour elle, devint une tendresse vive. Ce Prince voulut d'abord que le mystere fût le tiers entr'eux. Il désiroit que leur amour échapât à la pénétration de tout le monde, mais le mystere ne put être long. Mademoiselle de Levisston se trouva dans un état où elle ne pouvoit plu paroître à la Cour.

La Reine, sans paroître avoir aucun soupçon, faisoit tous les jours remarquer au Roi quelques nouvelles qualités, ou dans l'esprit, ou dans le cœur, ou dans le ca-

ractere de Mademoiſelle de Leviſton. C'étoit avec un plaiſir extrême qu'elle voyoit ce Prince l'écouter avec complaiſance, & applaudir avec vivacité aux louanges qu'elle donnoit à la belle Ecoſſoiſſe. Mais la Reine ne tarda pas à craindre que cette aimable fille ne fût une victime immolée à l'adroite & ambitieuſe Ducheſſe de Valentinois. Son crédit ne baiſſoit point, le Roi ne ſe refroidiſſoit pas pour elle; & le courtiſan clairvoyant, qui juge ſainement de la route qu'il doit prendre pour arriver à la faveur, ne la négligeoit point.

La Reine faiſoit ces obſervations avec chagrin ; elles redoubloient ſa haine pour la Ducheſſe, & ſon amitié pour Mademoiſelle de Leviſton. Mademoiſelle de Leviſton faiſoit les mêmes obſervations. Sa vanité & ſon cœur en gémiſſoient. Toujours tendre, toujours remplie de douceur, ſes plaintes au Roi avoient les nuances de ſa paſſion & de ſon caractere. Henri l'aimoit aſſez pour la raſſurer, mais ſon attachement pour la Ducheſſe étoit trop fort pour la lui ſacrifier.

Toutes les réflexions que la Ducheſſe de Valentinois

avoit faites pour se justifier à elle-même combien peu elle devoit redouter que Henri devînt infidele, n'eurent plus dans son esprit la même force, au moment qu'elle apprit la liaison mystérieuse du Roi avec Mademoiselle de Levisston. La situation où se trouvoit cette charmante fille, la fit trembler. Quel lien, s'écria-t'elle, pour attacher sérieusement Henri !

L'espérance du retour du Comte de Dreux, si le Roi prenoit de l'amour pour Mademoiselle de Morainville, ne faisoit plus illusion à la Duchesse. Elle craignit au contraire, que revenu de sa

foibleſſe pour elle, le Roi ne la vît auſſi criminelle que Dreux. Alors elle enviſagea avec effroi, que démaſquée & odieuſe à ce Prince, elle le perdoit tout entier, & qu'une diſgrace éclatante l'anéantiroit dans un inſtant.

La Ducheſſe étoit un caméléon, elle ſçavoit ſe montrer ſous les couleurs qui convenoient au moment, aux circonſtances & aux occaſions. Flattée des ménagemens que Henri obſervoit pour lui dérober la connoiſſance de ſa nouvelle paſſion, elle eſpéra en s'y prenant avec adreſſe, de triompher de Mademoiſelle de Leviſton.

Diane prit le parti de laiſſer encore quelque jours le plaiſir au Roi de penſer que ſon amour pour la belle Ecoſſoiſſe échapoit à ſa pénétration. Mais en même-tems elle redoubla ſes carreſſes & ſes empreſſemens. Contente du ſuccès de ſa fauſſeté, elle dit à Henri avec un air doux.

Vous êtes, Sire, dans un embarras ſur lequel vous ne croyez pas dévoir me conſulter. Oſez-le. Généreuſe, indulgente pour vos foibleſſes, auſſi tendre que ſi vous m'étiez fidelle, je vais vous mettre à votre aiſe avec cette Diane, toujours prête à ſe ſacrifier, ou à votre gloire, ou

à ce que vous regarderiez comme votre bonheur.

Vous avez remporté une victoire, continua la Ducheſſe, qui ne vous échapera jamais, quand vous chercherez à vaincre. L'amour ſera toujours votre ſecond. Il vient de vous bien ſervir. S'eſt-il déclaré mon ennemi, en vous faiſant triompher? ou n'a-t'il voulu que me faire ſentir toutes les horreurs de vous perdre ſans retour? L'objet qu'il a choiſi pour me faire trembler, me cauſe de juſtes allarmes. Cet objet vous donnera bien-tot un gage précieux de ſa tendreſſe. Que de ſujets de crainte!

Le Roi, étonné, confus & attendri du discours adroit de la Duchesse, resta sans lui répondre. Parlez, Sire, ajouta-t'elle. Me livrez-vous pour jamais à la douleur & au regret d'avoir survêcu à votre amour pour moi ? La Duchesse connut dans ce moment le pouvoir qu'elle conservoit toujours sur le cœur de Henri. Ce Prince tomba à ses genoux, où après un aveu sincere, & mille protestations de l'adorer toute sa vie, il réclama sa générosité, sa tendresse pour obtenir le pardon que son repentir lui faisoit mériter.

Mademoiselle de Levisson

m'aime, dit le Roi, je n'en puis douter, nul interêt, nulle ambition n'ont eu de part à mon triomphe. Tous les jours elle me conjure de la tirer d'auprès de la Reine, où sa situation ne lui permettra bien-tôt plus de rester. Elle veut se dérober aux yeux de la Cour, dont les regards, dit-elle, semblent lui reprocher une foiblesse qui l'a menée trop loin, pour un Prince de qui elle ne devoit pas esperer une tendresse constante. Oui, elle commence à s'appercevoir que j'ai pour elle plus de reconnoissance & plus d'égard que d'amour. Non, chere Diane, mon cœur

ne vous échappera jamais. Quand je promets à une autre qu'il ſera fidele, je me fais illuſion, & l'inſtant où je vous revois, me déſabuſe.

La Ducheſſe, charmée de ſon triomphe, dit au Roi: Mademoiſelle de Leviſton mérite beaucoup de vous. Elle vous a fait déſirer, vous avez obtenu, elle vous aime. Ce n'eſt pas à moi à vous conſeiller d'en uſer avec elle en amant, mais je rougirois pour votre Majeſté, ſi elle n'en uſoit pas en Roi. Que la fortune, s'il eſt poſſible, la conſole de la perte d'un bien que vous lui aviez promis. Elle veut ſe retirer de la

Cour, qu'elle ait une retraite digne de lui être donnée par Henri.

Cet entretien dans lequel le Roi avoit admiré la modération de Diane, & la noblesse de ses sentimens, en réveillant toute sa passion pour elle, le détermina à éloigner Mademoiselle de Leviston. Elle consentit à aller dans une terre que Henri lui donna à six lieues de Paris : l'espoir d'y voir quelquefois ce Prince, lui fit quitter la Cour sans regret ; le Roi le lui avoit promis, il lui tint parole. Il alloit souvent à la Chasse du côté de la Terre de Mademoiselle de Leviston,

pour passer quelques heures avec elle. Elle donna un fils à ce Prince qu'il nomma Henri. Dans les Regnes suivans, il fut Grand-Prieur de France, & Gouverneur de Provence. *

La conduite admirable de Mademoiselle de Levisson, son caractere simple & désintéressé, sa tendresse soutenue pour le Roi, la rendirent toujours chere à ce Prince, qui se plaisoit à aller l'en assurer, & à embrasser le fils qu'il avoit d'elle, unique objet des soins, des vœux & de l'ambition de Mademoiselle de

* Ce fils de Henri fut tué en duel par le Marquis Altoviti, le 10 Juin 1586.

Leviſton. Elle venoit quelquefois à la Cour : la Reine la recevoit toujours avec bonté : les Grands lui marquoient leur conſidération pour elle ; & le Roi lui témoignoit une amitié diſtinguée.

Après la mort de Henri, Mademoiſelle de Leviſton ne ſe montra plus à la Cour, que dans les occaſions où elle devoit faire ſouvenir que ſon fils étoit celui de Henri.

La tendreſſe de Henri pour Mademoiſelle de Leviſton, ayant renverſé le projet de la Ducheſſe de Valentinois pour rendre ce Prince ſenſible aux charmes de Made-

moiſelle de Morainville, changea pour elle les manieres de Diane : aux carreſſes qu'elle lui avoit faites, ſuccéda la tiédeur ; elle ne vit plus dans la ſœur du Comte de Dreux que l'objet qu'il adoroit ; & l'idée qu'il la verroit ſans ceſſe à la Cour, ſi elle obtenoit ſon rappel, rallentit le déſir qu'elle avoit de l'y revoir.

Mademoiſelle de Morainville vit avec joye ce changement. Elle l'attribua à un caprice, qui la laiſſoit maîtreſſe de ſe montrer moins, & de ſe ſouſtraire aux plaiſirs & aux fêtes, qui tenoient toujours la Cour en mouvement.

Malgré les efforts qu'elle ſe faiſoit pour paroître la même aux yeux de ſon pere, & à ceux du Marquis de Vatteville, un fond de mélancolie perçoit, que ſouvent ils appercevoient au milieu même des plaiſirs : elle trouvoit fréquemment des prétextes pour ne pas accompagner la Marquiſe de Vatteville ; & quand elle étoit forcée de paroître avec elle, elle portoit à la Cour un air d'ennui, qui augmentoit à meſure que les plaiſirs y étoient plus vifs.

Le Marquis de Morainville commença à s'inquiéter du changement qu'il voyoit

voyoit dans sa fille : un jour il lui en demanda la cause. Je regrette Brestot, répondit-elle d'un ton aussi triste que naturel. Ma tendresse pour une grand-mere, à qui je dois l'avantage de n'être pas indigne de vous, de qui ma sœur & moi, faisions tout le plaisir & tout l'amusement, me la montre sans cesse abattue sous un ennui qui précipitera ses jours au tombeau. Cette crainte m'afflige, & me fait désirer à tous les instans d'être auprès d'elle. Mais ceux où je le désire le plus ardemment, c'est lorsque le mouvement & les plaisirs me rappellent la vie languissante

qu'elle mene à Breſtot. Ces mêmes plaiſirs, en irritant ma peine, me jettent dans la triſteſſe. Ah! mon pere, j'oſe vous ſupplier, ou de me laiſſer aller au ſecours de la Comteſſe de Dreux, ou de permettre que j'aille rarement à la Cour.

Je ne vous accorderai, ma fille, ni l'un, ni l'autre, repartit le Marquis de Morainville: c'eſt ici où vous devez trouver un époux; une conduite ſinguliere ne convient pas à votre âge; cet amour pour une vie trop retirée, que je veux bien croire n'avoir chez vous d'autre principe, que la peine d'a-

voir quitté ma mere, vous donneroit un ridicule, & pourroit faire redouter votre caractere à ceux qui penseroient à vous. Ainsi, ma fille, vous accompagnerez toujours votre sœur, quand elle ira à la Cour, où vous devez vous montrer comme elle.

Le respect m'ordonne d'obéïr, répliqua Mademoiselle de Morainville, mais il ne pousse pas sa rigueur jusqu'à me deffendre de murmurer contre cet ordre. Je l'avoue, j'ai peu de goût pour la Cour & pour ses plaisirs. Si on en supprimoit l'envie, la médisance, la fausseté, le bruit &

le mouvement, que resteroit-il ? Ces réflexions, ma fille, peuvent être justes, dit le Marquis de Morainville; mais vous n'êtes pas dans l'âge de les faire, elles vous donneroient une jeunesse chagrine & une vieillesse insupportable.

Cet entretien jetta de l'inquiétude dans l'esprit du Marquis de Morainville. Eléonore, dit-il dès qu'il fut seul, renferme un chagrin qu'elle dévore, qui lui fait haïr la Cour & ses amusemens. De quel genre peut-il être ? l'amour se seroit-il glissé dans son cœur ? Qui pourroit le lui avoir inspiré ? Sa

douleur en quittant ma mere, auroit-elle eu une autre cauſe que l'amitié ? Qui a-t'elle vûe à Breſtot ?

Eh quoi ! s'écria-t'il, ſerois-je deſtiné à être malheureux pere, quand j'ai des enfans dignes de ma tendreſſe & de mon eſtime ? Quel ſujet d'inquiétude pour celui qui réfléchiroit ſur les riſques de l'avenir, que l'inſtant où il devient pere ! Qui peut donc s'applaudir de l'être ! Ma fille Eléonore eſt peut-être en proye au caprice de l'amour, & mon fils devenu odieux à ſon Roi, eſt forcé de fuir ſa patrie.

On peut bien s'imaginer

que le Marquis de Vatteville par de fréquentes lettres avoit inſtruit le Comte de Dreux, de la mort de Mademoiſelle de Vatteville, de ſon mariage, de ſon départ de Normandie, de ſon arrivée à Paris avec Mademoiſelle de Morainville, enfin des louanges qu'on donnoit aux deux ſœurs également admirées & applaudies.

Vatteville étoit bien éloigné de ſoupçonner les coups ſenſibles qu'il portoit au cœur de ſon ami, en l'inſtruiſant que Mademoiſelle de Morainville, loin d'être flattée des hommages qu'on s'empreſſoit à rendre à ſes char-

mes, craignoit toujours de trop plaire ; que ſes regrets d'être arrachée de Breſtot, loin de diminuer, augmentoient tous les jours, & redoient ſes inſtances au Marquis de Morainville plus preſſantes, pour obtenir de lui de retourner auprès de la Comteſſe de Dreux.

Ces détails excitoient de différens mouvemens dans le cœur du Comte de Dreux, toujours maîtriſé par ſa paſſion, malgré l'ardeur qui le poſſedoit, d'acquerir de la gloire, & malgré les occaſions qu'il avoit à Vienne, où il étoit encore, de ſe diſſiper.

La Cour de l'Empereur les

lui fourniſſoit ; les plus aimables femmes ſouhaitoient, ou de le rendre infidele, s'il apportoit à Vienne un cœur prévenu, ou de le rendre ſenſible, s'il étoit indifférent.

Le Comte de Dreux, qui déſiroit ſans ceſſe qu'un nouvel objet le ramenât à la ſimple amitié pour ſa ſœur, croyoit toujours le trouver. Avec cette illuſion il rendoit des ſoins, ils étoient reçus, l'eſpoir d'aimer le trompoit, & le ſuccès le déſabuſoit.

Si les ſuccès en amour l'inſtruiſoient qu'il ne pouvoit obtenir de ſon cœur de changer de chaînes, au moins l'eſtime & les bontés de l'Em-

pereur pouvoient les rendre plus légeres. Ce Prince avoit d'abord goûté le caractere droit du Comte de Dreux, il lui trouvoit l'esprit solide & agréable, & il sentoit chez lui un talent supérieur pour la guerre.

Le Comte de Dreux ne démentit pas l'opinion que l'Empereur avoit conçu de son courage & de sa capacité, pendant trois années que ce Prince eut à soutenir la guerre contre Soliman, qui ne pouvoit souffrir que la Transilvanie, autrefois tributaire de son Empire, eût osé se mettre sous la protection de Ferdinand, Archi-

duc d'Autriche, & Roi des Romains.

Ferdinand, ainſi que l'Empereur ſon frere, n'avoit pas à compter ſur les ſecours des Membres du Corps Germanique, par leurs différens intérêts. Ils ne pouvoient donc être tous deux que ſur la défenſive dans cette guerre, où Soliman dans trois Campagnes s'empara de la Principauté de Tranſilvanie.

Les Allemands, en perdant ce qu'ils défendoient, acquirent plus de gloire que Soliman n'en eut à envahir un pays qu'il attaquoit avec une armée de cent mille hommes. Soliman trouva

dans le peu de troupes qui lui étoient opposées, une assez vive & assez opiniâtre résistance pour lui faire acheter cherement sa conquête.

Les lettres que le Comte de Dreux recevoit du Marquis de Vatteville, étoient toujours attendues avec autant de crainte que d'impatience. Le désir d'apprendre des nouvelles de Mademoiselle de Morainville, ce qu'elle faisoit, si elle se refusoit toujours aux occasions de se montrer à la Cour, comment elle s'y conduisoit, si quelqu'un cherchoit à lui plaire, les lui faisoit ouvrir avec précipitation, & en mê-

me-tems il trembloit d'y trouver des détails propres à le faire juger, que, comme lui, elle etoit toujours la victime de l'amour. En lisant les lettres de Vatteville, il ne sçavoit quels étoient ses vrais mouvemens; il ne sçavoit si c'étoit de la douleur ou du plaisir qu'il ressentoit, en se disant que ni l'absence, ni le tems ne gagnoient rien sur le cœur de Mademoiselle de Morainville.

Dans des momens, touché pour elle de pitié, il s'écrioit qu'Eléonore est à plaindre, & que je suis cruel de me complaire dans la pensée d'être toujours aimé d'elle! Je

fais le malheur de ſes jours; elle empoiſonne les miens, il eſt vrai; mais a-t'elle, comme moi, la licence de ſe diſtraire, de courir d'objets en objets pour chercher à m'effacer de ſon cœur, de ſe livrer enfin à tout ce qui peut rendre la raiſon victorieuſe? Le préjugé qui me permet tout, ne lui permet rien. Ah! Eléonore, il s'en faut bien que je ſois auſſi miſérable que vous.

Que les femmes, de qui le Comte de Dreux avoit eſperé le retour de ſa raiſon, & qui ſéduites par ſes ſoins, ſe croyoient aimées, eſſuyoient d'inégalité

& d'humeur les jours qu'il recevoit des lettres, ou de son pere, ou du Marquis de Vatteville ! C'étoit-là les instans où l'illusion cessoit, & que ces mêmes femmes qu'il avoit cru trouver charmantes, lui devenoient insupportables. Alors il étoit en bute aux inquiétudes, à la jalousie, aux reproches, tantôt doux, tantôt aigres, selon le caractere des femmes de qui il avoit sçu se faire aimer, & qui, chacune se croyant la sacrifiée, manifestoient leur rivalité, en se déchaînant avec mépris les unes contre les autres.

Ce n'étoit plus des Du-

cheſſes de Valentinois : le Comte de Dreux, volage à ſon gré, étoit ſans crainte, lorſque, rébuté de trouver plus d'amour qu'il n'en méritoit, il négligeoit, ou ceſſoit de voir celles qu'il avoit l'injuſtice de rendre reſponſables de ſon indifférence pour elles. Mais quelle fut ſa ſituation ! Comment la dépeindre ? en apprenant par une lettre du Marquis de Vatteville, que le Comte de Leſcun, de retour de ſes terres, avoit d'abord été touché des charmes de Mademoiſelle de Morainville.

Tout parloit en faveur du Comte de Leſcun, ſa naiſ-

ſance, ſa fortune, ſon mérite, les dignités, & les honneurs dont ſa Maiſon étoit décorée : il étoit jeune & aimable. Le Comte de Dreux ne douta pas qu'Eléonore ne l'acceptât pour époux, qu'Eléonore ne l'aimât. Cette idée le fit trembler. Honteux de l'injuſtice de ce ſentiment, il ſe le reprocha bien-tôt. Il ſe dit que tout lui ordonnoit de ſouhaiter cette union, le repos d'Eléonore, ſa tranquillité, ſon bonheur & la raiſon ; que s'il devoit craindre, c'étoit que ſon infortunée & trop charmante ſœur ne refuſât ſa main au Comte de Leſcun. Mais il penſa que

pleine de ſes devoirs, encore plus vertueuſe que coupable, elle conſentiroit à une union ſi capable de triompher de ſa foibleſſe. Oui, diſoit-il, Eléonore, affranchiſſez-vous de la tyrannie que vous fait éprouver le cruel amour. Qu'il vous devienne propice. Qu'il ſe ſerve d'un nouveau trait en faveur d'un amant ſi digne de vous plaire. Goûtez, ſans remords, la douceur d'aimer & d'être aimée.

Vaincu par ces réflexions, le Comte de Dreux obtint de ſa raiſon d'écrire à la Marquiſe de Vatteville. Il lui témoignoit combien il déſiroit

que le Comte de Leſcun fît le bonheur de Mademoiſelle de Morainville, & combien il ſouhaitoit que la Cour lui devînt un ſéjour agréable. Il la prioit de conjurer Eléonore, en ſon nom, au nom de la raiſon, de ſe rendre à ce qu'un pere & le devoir exigeoient d'elle.

Cette lettre écrite, le Comte de Dreux voulut vingt fois la déchirer. Révolté contre ſa foibleſſe qui le rendoit aſſez cruel pour craindre que Mademoiſelle de Morainville ne ceſſât d'être malheureuſe, il rougit de ſes irréſolutions.

De quel étonnement fut

frappée Eléonore, en lisant la lettre de son frere ? A cet étonnement succéderent des larmes muettes. Après un assez long silence, elle dit douloureusement à la Marquise de Vatteville. Le tems a guéri mon frere, le tems me guérira. Ses sages conseils me prouvent l'usage qu'il a fait de sa raison, & me feront retrouver la mienne. Alors, maîtresse de mon cœur, je disposerai de ma main : jusqu'à ce tems je la refuserai à quiconque la demandera. Je l'avoue, libre de faire un choix, il seroit en faveur du Comte de Lescun : je rens justice au mérite qui

le distingue à la Cour ; mais plus je le trouve digne de mon estime, moins je dois lui faire un don aussi empoisonné que le seroit celui de ma main. Ayez plus de confiance en vous & en lui, ma sœur, repartit la Marquise de Vatteville. Le Comte de Lescun devenu votre époux, vous l'aimerez. Votre vertu & sa passion vous en répondent. Eh ! c'est sa passion & ma vertu qui me défendent de m'unir à lui, reprit Mademoiselle de Morainville. Epargnez-moi donc, ma sœur, des combats entre nous qui seroient inutiles ; vous ne triompherez pas.

Le Comte de Lescun, ami du Marquis de Vatteville, & estimé du pere de Mademoiselle de Morainville, avoit la liberté, par ses assiduités, de lui laisser appercevoir sa passion pour elle : il la voyoit tous les jours, il ne perdoit jamais l'occasion de lui dire des choses plus senties encore qu'aimables. Il la suivoit par tout ; par tout il ne paroissoit occupé que du plaisir de l'admirer & du désir de lui plaire. Plus il étudioit l'esprit & le caractere de Mademoiselle de Morainville, plus sa passion & son estime augmentoient pour cette adorable fille. Cette estime

lui fut un garand qu'elle attendoit les ordres d'un pere pour disposer de son cœur. Il ouvrit le sien au Marquis de Vatteville. Vatteville l'assura de la justice qu'il rendoit à Mademoiselle de Morainville.

Le Comte de Lescun ne différa plus, il se déclara au Marquis de Morainville. L'amour propre de cet amant, & sa tendresse eurent lieu d'être flattés de la maniere obligeante & même sensible, dont le Marquis de Morainville reçut sa demande; mais il le pria de lui donner le tems de parler à sa fille.

Si les enfans, lui dit-il,

doivent de la soumission & du respect à un pere, un pere leur doit des égards, surtout dans l'affaire la plus importante de leur vie. Je suis assez heureux pere pour que mes enfans méritent que je sois leur ami. C'est à ce titre que j'ai cherché à leur être cher. J'ai fait disparoître autant que je l'ai pû, celui qui ne leur inspire qu'une crainte nuisible à la tendresse...

A peine le Comte de Lescun fut-il sorti, que le Marquis de Morainville passa chez Eléonore. Mes vœux seront remplis, lui dit-il, si vous consentez avec plaisir à faire le bonheur du Comte

de Leſcun. Il vient de me prier de l'accepter pour gendre. Ma réponſe dictée par mon eſtime pour lui, & par ma tendreſſe pour vous, ne lui a laiſſé que l'impatience de ſçavoir quelle ſera la vôtre. Quelle eſt-elle? Le Comte de Leſcun ne veut vous obtenir que de votre aveu.... Quoi! vous gardez le ſilence.... Vous héſitez, ma fille.... Le Comte de Leſcun vous laiſſe-t'il quelque choſe à déſirer?... Tout parle pour lui, tout le rend digne de vous. Je le ſçai, répondit Mademoiſelle de Morainville, je connois comme vous par combien de qualités il eſt eſtimable

timable. Eh bien ! ma fille, reprit le Marquis de Morainville, je n'ai donc plus rien à souhaiter ? Je vais vous voir aussi heureuse que vous méritez de l'être par une union si bien assortie.

Si mon bonheur vous est cher, répliqua Mademoiselle de Morainville, ne me contraignez pas encore à accepter un époux. Pourquoi, ma fille, cette répugnance, lui demanda son pere ? C'est moins répugnance, repartit-elle, sur-tout pour le Comte de Lescun, qu'eloignement pour le monde. Je vous l'avouërai, je languis d'ennui & de tristesse à la Cour : je

ne reſpire qu'après une vie retirée & tranquille. Je regréte tous les jours celle que je menois à Breſtot auprès de la Comteſſe de Dreux, & ma tendreſſe pour elle ajoute encore à ce regret. Je ſçai avec quelle peine elle ſupporte ſa retraite, depuis qu'elle y eſt livrée à elle-même.

Par pitié, mon pere, pourſuivit Mademoiſelle de Morainville, en ſe jettant à ſes pieds, laiſſez-moi courir au ſecours d'une grand-mere qui m'eſt ſi chere : Permettez que j'aille adoucir le poids de ſa vieilleſſe: par cette complaiſance prolongez ſes jours; ils vous ſont ſi précieux, &

rendez heureux ceux d'une fille qui vous adore autant qu'elle vous reſpecte. Ah! mon pere, ne me refuſez plus la conſolation de recevoir les derniers ſoupirs de la Comteſſe de Dreux, à qui je voudrois ajouter des jours aux dépens même des miens. Alors, ſoumiſe à vos volontés, ſi vous l'exigez, vous diſpoſerez de ma main à votre gré.

C'eſt vous aimer, ma fille, lui dit le Marquis de Morainville, que de vous engager à la donner au Comte de Leſcun. Ni vous, ni moi, ne pouvons avoir de raiſon pour la lui refuſer. Penſez-y bien:

je vous laisse avec votre sœur, ajouta-t'il, en voyant entrer la Marquise de Vatteville ; ses sages conseils vous ramèneront à votre devoir.

Eh bien, Monsieur, s'écria Mademoiselle de Morainville, je justifierai mon refus, & je désarmerai votre sévérité, en vous déclarant que je désire de consacrer mes jours dans l'Abbaye de Caën, si vous me refusez d'aller à Brestot m'y nourrir, & m'y édifier des saints exemples que m'y donnera la respectable & pieuse Comtesse de Dreux. Vous êtes le maître du choix, j'obéirai avec autant de soumission que de

joye. Croyez auſſi, Monſieur, que ma ſœur ſera ſans crédit ſur moi, quand j'oſe vous dire que je refuſe pour époux le Comte de Leſcun, que j'eſtime, que je choiſirois de préférence, ſi je voulois en accepter un. Auſſi ne me verrez-vous jamais implorer votre bonté en faveur d'aucun autre. Ma ſœur ſera mon garand, elle ſçait depuis longtems que je ne déſire que de reſter libre & uniquement occupée de mes devoirs. Le Marquis de Morainville ſortit ſans rien répondre à ſa fille.

Vous venez d'être témoin de ma hardieſſe avec mon

pere, dit Eléonore à la Marquise de Vatteville, ma fermeté vous instruit que toutes répré entations seront inutiles. Vous n'avez rien à me dire; il ne vous reste qu'à gémir avec moi de la fatalité de mon étoile. Mais je la surmonterai : l'éloignement de mon frere, le tems & ma raison gagnent tous les jours quelque chose sur ma foiblesse : néanmoins ce seroit être trop téméraire que d'oser encore promettre mon cœur. Je crois avoir touché celui du Comte de Lescun, je le plains, parce que je l'estime. Si j'étois à moi, je serois à lui, peut-être regréte-

rai-je un jour de n'avoir pas uni mon ſort au ſien. Oſez-le, ma ſœur, répliqua vivement la Marquiſe, je réponds que vous l'aimerez. Cela pourroit être, repartit Mademoiſelle de Morainville, mais je ne le haſarderai pas.

La Marquiſe de Vatteville quitta ſa ſœur, avec la douloureuſe perſuaſion que le Comte de Leſcun étoit ſans eſpérance. Elle paſſa dans ſon appartement, elle y trouva ſon pere qui l'attendoit. Eh bien! ma fille, lui dit-il, qu'avez-vous obtenu de votre ſœur? Rien, répondit la Marquiſe; & ſi vous voulez m'en croire

vous ne combattrez plus son éloignement pour le mariage. Mais d'où naît-il cet éloignement, reprit le Marquis de Morainville. N'en prenez point d'ombrage, répliqua la prudente sœur d'Eléonore. Elle vous a dit vrai. Depuis long-tems, tous ses vœux se bornent à rester libre, & je crains que vous ne la voyez jamais changer de sentiment. Qui vous en assure, dit le Marquis de Morainville ? Connoissez-vous assez le cœur d'Eléonore pour en répondre ? Je connois son cœur comme le mien, répondit la Marquise ; vertueuse, pleine de ses devoirs, mais

redoutant tout lien. Ce n'eſt pas le Comte de Leſcun qu'elle refuſe, c'eſt un époux. Ainſi, mon pere, épargnez-lui les cruels reproches que ſa réſiſtance & ſa tendreſſe pour vous, lui donnent occaſion de ſe faire. Si vous la preſſez davantage, elle vous l'a dit, elle préfere un Couvent à tout autre engagement. Mais ſi vous la laiſſez maîtreſſe de ſon choix, c'eſt auprès de la Comteſſe de Dreux qu'elle vous demande la liberté de ſe retirer.

Je ſuis le pere de mes enfans, dit-il, & non le tiran. Je vous connois, ma fille, cet entretien diſſipe mes inquié-

tudes. Vatteville compte bien-tôt vous mener passer quelque tems chez son oncle, vous emmenerez votre sœur: si après un séjour de trois où quatre mois à Brestot, elle persiste à rester auprès de ma mere, vous l'y laisserez. Mais ma fille, tachez de la vaincre en faveur de Lescun. Je ne sçai pas feindre, je vais lui parler sans détour, mon estime pour lui l'exige.

Je ne suis pas sans espérance, poursuivit le Marquis de Morainville; j'ai senti chez Lescun une vive tendresse pour Eléonore, peut-être se flattera-t'il, commme je m'en flatte, que le tems peut chan-

ger ſa volonté. Si elle varie dans les hommes d'un âge mur combien doit-elle être légere chez une jeune perſonne de vingt ans. Le ſéjour de Breſtot qu'elle croit aimer, denué de vous, de ſon frere & des amuſemens qu'il y procuroit, pourra convertir le charme qu'elle ſe fait d'y être, en un ennui qui lui fera ſouhaiter de revenir chercher le mouvement de la Cour & ſes plaiſirs.

La joye de Mademoiſelle de Morainville fut extrême, en apprenant que ſon pere conſentoit à la laiſſer aller auprès de la Comteſſe de Dreux. Je vais y retrouver ma

tranquillité, dit-elle à sa sœur. Vous le croyez, répondit la Marquise de Vatteville. Vous vous trompez. La retraite nourrira encore votre malheureuse passion ; vous n'aurez qu'elle avec qui vous entretenir : elle sera vôtre triste compagne, ou plutôt elle vous tyrannisera sans relâche. Non, ma sœur, repartit Mademoiselle de Morainville ; au contraire, les plaisirs où l'on me force ici d'assister, & la dissipation où j'ai malgré moi occasion d'être, l'irritent sans cesse : le calme seul peut me rendre le repos : je ne verrai personne à Brestot de plus fortuné que moi ;

rien n'y excitera mes regrets ; je n'aurai plus à faire la cruelle comparaiſon de ma ſituation interieure avec le bonheur des autres. Ma raiſon que je veux écouter, délivrée des ennemis qui la rendent la victime de ma paſſion, me parlera avec ſuccès.

Avec ſuccès ! reprit la Marquiſe de Vatteville. Quelle erreur ! c'eſt l'amour qui aura cet avantage. Votre raiſon ſera encore plus foible contre lui. C'étoit ſes vrais ennemis que vous allez fuïr. C'étoit la diſſipation & le mouvement ; ils pouvoient ſeuls en triompher. La réponſe de Mademoiſelle de Mo-

rainville, fut de prier sa sœur de hâter son départ.

Plus le Marquis de Morainville étoit prévenu d'estime pour le Comte de Lescun, plus il étoit touché de la résistance de sa fille. Il ne se sentit pas la force de porter à Lescun un coup si sensible; il en chargea le Marquis de Vatteville; il avoit prevû juste. Le Comte de Lescun, d'abord accablé de la nouvelle, que Mademoiselle de Morainville refusoit de faire son bonheur, garda quelques momens le silence. A ce calme extérieur succéderent les soupçons: Je le vois, dit-il à Vatteville

& à la Marquiſe préſente à cet entretien ; un autre me rend auſſi miſérable qu'il eſt fortuné. Je n'en puis douter ; Mademoiſelle de Morainville veut conſerver ſa main à celui, qui a ſçu toucher ſon cœur.

Je ne vous ferai point de reproche de vos ſoupçons, dit alors la Marquiſe de Vatteville ; je vais ſeulement tâcher de les détruire. Ma ſœur, pourſuivit-elle, a marqué dès ſa plus tendre jeuneſſe autant d'éloignement pour le mariage, que de penchant pour une vie libre & retirée. Tous ſes vœux ſe bornent à retourner auprès d'une grand-

mere qui fixe toute sa tendresse, & elle aime le séjour où nous avons été élevées. Sa douleur a été extrême, en quittant l'un & l'autre, & ses instances à mon pere, pour ne pas le suivre à Paris, ont été vives. Le tems n'a pû adoucir la peine qu'elle a ressentie, de n'avoir pû obtenir cette grace de lui. Au contraire la Cour & les amusemens qui y régnent, loin d'affoiblir chez ma sœur son amour pour la retraite, l'augmentent : mon pere la voit tous les jours à ses genoux le supplier de la laisser aller à Brestot, pour y être la compagne, l'amie & la consola-

tion de la Comteſſe de Dreux. Voilà, Comte, quelle eſt ma ſœur. Ce n'eſt pas à vous, à qui elle refuſe ſa main, c'eſt un époux qu'elle ne veut pas accepter.

Vous pouvez en croire ma ſœur, dit Mademoiſelle de Morainville, qui en entrant avoit entendu les dernieres paroles de la Marquiſe de Vatteville. Oui, Monſieur, c'eſt un époux que je refuſe, je crains également tous les hommes qui peuvent aſpirer à le devenir; mon pere, ainſi que vous, ne verra jamais ſucceder à la réſiſtance que j'oppoſe aujourdhui à ſa volonté, l'audace de lui en demander

un de mon choix. Si je refusois l'honneur que vous vouliez me faire, pour conserver ma main à un autre, persuadée de votre généreuse discrétion, je croirois vous en devoir l'aveu, pour vous donner des armes victorieuses contre moi. Mais je proteste avec sincerité, que je veux rester toute ma vie, Mademoiselle de Morainville, éloignée de la Cour & du monde. Mon pere comble mes désirs, il consent que je retourne auprès de la Comtesse de Dreux. La vie retirée que j'y menerai, prouvera que je ne vous sacrifie à personne.

Votre discours, Mademoi-

ſelle, répondit le Comte de Leſcun, a un air de verité qui m'accable. Je ſuis bien plus affligé de votre indifférence, que je ne le ſerois de vous ſçavoir prévenue d'une paſſion ; le bonheur d'un autre triompheroit de la mienne. Mais vous voir toujours libre, vous eſtimer autant que je vous aime, être ſans eſpérance de vous poſſeder. quel tourment ! Je ſens que je vous adore pour vous adorer toute ma vie. Oui, Mademoiſelle, vous me verrez ſans engagement, tant que vous ne trouverez pas un mortel digne de faire votre bonheur. Que je ſerois

fortuné, si le tems, si ma passion, si la reconnoissance pouvoient un jour vous parler en ma faveur !

Vous me faites éprouver, répliqua Mademoiselle de Morainville, ce que peut l'estime sur une ame bien née. Celle que vous m'avez inspirée, me fait sentir un regret vif d'avoir paru à la Cour, seulement pour y troubler votre tranquillité. Mais le tems, dont vous n'esperez rien dans ce moment, vous la rendra; je le souhaite, pour n'avoir pas à me reprocher long-tems d'empoisonner des jours que tant de grandes qualités doivent rendre aussi

heureux que brillans.

Non, Mademoiſelle, reprit vivement le Comte de Leſcun, en ſe jettant à ſes genoux ; & c'eſt à vos pieds où je vous jure que je ſerai auſſi fidele à mon amour, que ſi vous y étiez ſenſible. Levez-vous, Monſieur, lui dit avec douceur Mademoiſelle de Morainville, & croyez que ſi j'avois à accepter un époux, vous auriez ſur tout autre la préference. En achevant ces mots, elle ſortit. En quel état laiſſoit-elle l'infortuné Leſcun ! En quel état étoit-elle elle-même ! Elle étoit livrée aux regrets de refuſer un époux ſi digne d'elle,

& déchirée par les remords qu'excitoit dans ſon cœur la cauſe de ſon refus.

Tandis que l'ame de Mademoiſelle de Morainville étoit agitée par les reproches qu'elle ſe faiſoit d'une foibleſſe ſi déſapprouvée de ſa raiſon, ſa ſœur & le Marquis de Vatteville, étoient les témoins de l'excès, de l'affliction du Comte de Leſcun. Après s'y être long-tems abandonné, il leur demanda ſi pendant leur ſéjour à Breſtot il n'oſeroit pas y aller.

La peine que reſſent mon pere du refus d'Eléonore, répondit la Marquiſe de Vatteville, & ſon eſtime pour

vous, m'assurent qu'il trouvera bon toutes les démarches que vous ferez, pour vaincre l'éloignement que ma sœur montre pour perdre sa liberté. Mais voici mon pere, demandez-lui son aveu.

Vous voyez Monsieur, lui dit le Comte de Lescun, un homme aussi affligé que passionné. Mademoiselle de Morainville dans ce moment, vient de me déclarer avec autant de douceur que de cruauté, que jamais elle n'acceptera un époux. J'ai gémi avant vous de sa résistance, repartit le Marquis de Morainville. Que voulez-vous que j'y oppose? Je suis la vic-

time de la réſolution de Mademoiſelle de Morainville, reprit le Comte de Leſcun ; mais je me trouverois encore plus à plaindre, ſi votre autorité ſeule m'en rendoit poſſeſſeur. Ce ſeroit être indigne d'elle. Je l'adore, je l'adorerai toujours ſans oſer même concevoir la moindre eſpérance. Cependant je le jure, je reſterai libre tant qu'elle n'ajoutera pas à la rigueur de me refuſer ſa main, celle de la donner à un autre.

Ma ſœur vous épargnera ce chagrin, dit la Marquiſe de Vatteville. J'en réponds. Je réponds encore, que ſi le tems peut changer ſa réſolution,

tion, ce ſera en votre faveur. Eh bien, repartit le Comte de Leſcun, j'oppoſerai à ſon indifférence la plus tendre, la plus ſoumiſe & la plus conſtante paſſion. Mais, Monſieur, pourſuivit-il, en s'adreſſant au Marquis de Morainville, refuſerez-vous de vous prêter à ce qui peut concourir à mon bonheur ?

Le Marquis de Morainville aſſura le Comte de Leſcun, qu'il ſouhaitoit autant que lui de voir ſa fille unie à lui. Eh bien, reprit Leſcun, permettez que j'aille quelquefois à Breſtot y faire ſouvenir Mademoiſelle de Morainville, par ma préſence, qu'elle m'a

trouvé digne de ſon eſtime. L'eſtime peut la conduire à la pitié, la pitié à la reconnoiſſance, & la reconnoiſſance à l'amour.

Je ferai plus que de vous permettre d'aller à Breſtot, répondit le Marquis de Morainville, je prends dans ce moment le parti d'y conduire moi-même Eléonore. Je vous ferai un prétexte pour y faire un premier voyage; & l'amitié que vous aurez bientôt obtenue de ma mere, qui ſe connoît en vrai mérite, la fera vous prier d'y revenir.

Le refus de Mademoiſelle de Morainville, ce que faiſoit ſon pere pour le Comte

de Leſcun, & ce que lui avoit dit la Marquiſe de Vatteville, cauſoient dans le cœur de cet amant un mêlange ſingulier de ſentimens; auſſi ſes diſcours & ſes remerciemens au Marquis de Morainville, ſe ſentoient-ils du trouble de ſon ame.

La Marquiſe de Vatteville, empreſſée de montrer le Comte de Leſcun toujours plus eſtimable à ſa ſœur, lui rendit ſa réponſe au Marquis de Morainville; mais elle lui tut la permiſſion qu'il lui avoit demandée & obtenue. Ne m'entretenez plus du Comte de Leſcun, lui dit Eléonore : ſa paſſion & ſes procé-

dés, en me forçant à le plaindre, me reprochent trop amérement ma foibleſſe. Mon injuſte réſiſtance me la fait voir encore plus criminelle. Qu'il me tarde de n'avoir plus à ſoutenir les regards du Comte de Leſcun ! Ah ! ma ſœur, preſſez votre départ, arrachez-moi de ce ſéjour où tout irrite mes maux, rendez-moi à la Comteſſe de Dreux.

Ce n'eſt pas elle que vous allez chercher, dit la Marquiſe de Vatteville. Par pitié, ma ſœur, s'écria Mademoiſelle de Morainville, ceſſez de m'accabler. J'ai ſans vous un ennemi aſſez cruel dans moi-même. Croyez-vous que je

ſois criminelle, ſans déſirer de ceſſer de l'être? Non, & je vais à Breſtot pour y retrouver ma raiſon. Alors elle demanda à ſa ſœur, ſi elles partiroient bientôt. La Marquiſe lui apprit que leur pere devoit inceſſamment y aller avec elles.

Juſqu'à ce jour ſi déſiré, où Mademoiſelle de Morainville partit, le Comte de Leſcun ne perdit pas une occaſion de la voir, mais avec une circonſpection & une triſteſſe, qui en le lui montrant digne, au moins de ſa reconnoiſſance, la forçoient à le plaindre.

La perſeverance, dont la conduite de cet amant la menaçoit, la faiſoit trembler, &

redoubloit encore l'impatience qu'elle reſſentoit d'être à Breſtot. Elle y arriva. Quelle émotion la ſaiſit ! Quels mouvemens l'agiterent en entrant dans le Château ! Ses regards ne ſe portent nulle part, qu'elle ne croye y voir ſon frere. Tout lui parle de lui. Tout lui rappelle leurs entretiens. La Marquiſe de Vatteville qui l'examinoit, lui dit : Soyez ſincere, croyez-vous que vous ſerez bien en ſureté contre vous-même dans ce ſéjour ? Ah ! ma ſœur, que vous êtes cruelle, s'écria Mademoiſelle de Morainville, & que je ſuis malheureuſe !

Quel plaiſir pour la

Comteſſe de Dreux de revoir ſes enfans ! Ah ! Maman, lui dit Mademoiſelle de Morainville, en ſe jettant dans ſes bras, ma joie égale la peine que je reſſentois de vous ſçavoir ſeule ici ! Que j'ai ſouffert d'être éloignée de vous ! Puiſſai-je par ma tendreſſe & mes attentions vous être une compagne agréable ! Puiſſai-je chaſſer l'ennui, qui s'eſt emparé de vous au moment que vous n'avez plus eu contre lui le ſecours de ma ſœur & le mien !

Il m'eſt bien doux, ma fille, répondit la Comteſſe de Dreux, de recevoir ces tendres preuves de votre at-

tachement ; mais en même tems la véritable cauſe de votre retour à Breſtot, m'eſt bien douloureuſe. C'eſt votre déſobéiſſance aux volontés d'un pere, qui ne veut que votre bonheur ; c'eſt un injuſte caprice qui vous ramene auprès de moi. Votre préſence me coûtera plus de chagrin, que votre abſence ne me coûtoit d'ennui. Je ſuis accoutumée à la retraite, vous l'empoiſonnerez. Avec quelle peine dois-je vous voir aſſez de ſingularité dans l'eſprit, pour refuſer un établiſſement auſſi brillant que je pouvois le ſouhaiter ?

Ce n'eſt pas un état que

celui de reſter fille, pourſuivit la Comteſſe de Dreux; la détermination de garder ce titre, plus à charge dans le monde que vous ne penſez, lui eſt toujours ſuſpecte. Elle excite ſa curioſité & ſa cenſure. Il croit cet amour pour la liberté, un garand de l'uſage que l'on veut en faire. Celles de votre âge, de votre figure & de votre naiſſance doivent prendre un état décidé. C'eſt un mari, ou c'eſt un Couvent. J'attens, ma fille, de votre raiſon, de mes conſeils, de vous voir bientôt faire un choix, & je me flatte que ce choix ſera un époux.

S'il faut choiſir, répondit Mademoiſelle de Morainville avec une fermeté reſpectueuſe, dès ce moment même je demande d'aller à l'Abbaye de Caën, y conſacrer mes jours entre les mains de ma tante. Non, ma fille, répliqua la Comteſſe de Dreux, auſſi attendrie qu'affligée ; laiſſons au tems le ſoin de vous mieux inſtruire de ce que vous voulez. Il peut changer votre volonté.

Le Marquis de Morainville écoutoit le diſcours de ſa mere avec autant de plaiſir que d'admiration. Leſcun, dit-il bas à la Marquiſe de Vatteville, devra à ma mere le bien

où il aſpire, je l'eſpere de ſa prudence & des voies douces qu'elle prendra pour amener Eléonore à ce qu'elle exigera d'elle. C'eſt à cet eſpoir que votre ſœur a dû mon conſentement pour revenir ici.

Le vieux Vatteville, empreſſé de revoir ſon neveu, la Marquiſe & ſon ami, s'étoit rendu à Breſtot la veille de leur arrivée. Ils convinrent avec la Comteſſe de Dreux, qu'il ne falloit ni preſſer, ni tourmenter Mademoiſelle de Morainville; que ce ſeroit lui donner occaſion de haïr un homme en faveur de qui elle montroit une particuliere eſtime, &

même de la reconnoissance ; que c'étoit à lui seul à vaincre par sa persévérance, son éloignement pour le mariage.

Depuis le moment, où en arrivant à Brestot, Mademoiselle de Morainville avoit essuyé les représentations vives & pressantes de la Comtesse de Dreux, elle goûtoit le charme de n'être plus tourmentée. Le nom du Comte de Lescun n'étoit jamais prononcé dans le Château. Elle se flattoit de devoir cette retenue à sa réponse ferme. Si elle n'en étoit pas plus heureuse, au moins étoit-elle où elle avoit tant désiré d'être,

& elle s'y croyoit échapée aux occaſions de voir le Comte de Leſcun.

Elle étoit dans cette confiance, lorſque regardant à une fenêtre pour voir quelles étoient les perſonnes que lui annonçoit un bruit de chevaux, elle reconnut le Comte de Leſcun qui arrivoit. Juſte ciel! s'écria-t'elle éperdue, mon pere me trahit; lui, qui ſembloit condeſcendre avec une tendre complaiſance à ma réſolution. Quoi! il fait venir ici le Comte de Leſcun! Ma fuite à Breſtot eſt donc inutile! J'y vais être perſécutée!

Mille réflexions agitoient

Mademoiſelle de Morainville, lorſque ſon pere parut à ſes yeux. Voilà, ma fille, lui dit-il, le Comte de Leſcun, qui, comme ami, vient paſſer quelques jours à Breſtot. Vous devez l'y voir ſans peine, puiſqu'il ſe reſtraint à vous demander votre amitié.

Ne me la refuſez pas, Mademoiſelle, dit alors Leſcun, elle doit être au moins le prix de ma ſoumiſſion à vos volontés ; je leur ſacrifie le déſir que j'avois de vous devoir mon bonheur. J'avois, comme vous, un éloignement extrême pour le mariage : vous l'avez vaincu, je n'ai pu vaincre le vôtre ; je

renonce auſſi à tout engagement ; comme vous, je reſterai toujours libre : ne craignez donc pas ma préſence, Mademoiſelle, qu'elle ne vous cauſe aucune inquiétude ; épargnez-moi le chagrin de vous voir m'éviter pendant le petit ſéjour que je peux faire ici. Vous ſeriez trop injuſte, repartit Mademoiſelle de Morainville, ſi vous penſiez, Monſieur, que je vous vois avec peine. Ne me refuſez pas de croire que je conſerverai toute ma vie une ſincere reconnoiſſance des ſentimens que vous m'avez marqués, & de votre généreux procédé. Je vous

prie auſſi d'être perſuadé, que ſi le parti que j'ai pris, avoit pû être combattu avec ſuccès, ç'eût été vous qui en auriez triomphé.

Si le diſcours de Mademoiſelle de Morainville, & la douceur dont elle l'avoit accompagné, ne déplut pas à ſon pere, le Comte de Leſcun en fut flatté. Il conçut l'eſpoir, que le tems pourroit vaincre une réſolution, qu'il croyoit n'avoir d'autre cauſe que l'amour de la liberté.

Pendant huit jours que le Comte de Leſcun reſta à Breſtot, il n'eut à ſe plaindre, ni de la conduite, ni des manieres de Mademoi-

ſelle de Morainville. Elle ne paroiſſoit, ni contrainte, ni ennuyée : une gaieté douce & un air aiſé, ſembloient aſſurer cet amant, qu'elle le voyoit ſans peine : elle ne l'évitoit pas ; mais il lui en coûtoit beaucoup d'efforts pour paroître avec cette ſécurité qui charmoit ſon pere & le Comte de Leſcun.

Le paſſionné Leſcun vit arriver avec un chagrin ſenſible, le moment de s'éloigner de l'objet qu'il adoroit. Le vieux Vatteville, accompagné de ſon neveu & de la Marquiſe, quitta ſon ami Morainville, qui en même tems prit la route de Paris

avec le Comte de Leſcun.

Malgré la tendreſſe d'Eléonore pour ſon pere, malgré ſon attachement pour ſa ſœur, l'inſtant où elle ſe vit ſeule avec la Comteſſe de Dreux, fut celui où elle commença à reſpirer. Me voilà donc affranchie de toute contrainte, s'écria-t'elle; je puis à préſent appeller ma raiſon à mon ſecours, l'écouter, ou rougir ſans témoin de ſon peu de pouvoir. L'amour du Comte de Leſcun, en me reprochant mon injuſtice, me fait ſentir l'excès de mon malheur. Ah! qu'il eſt cruel d'aimer ſans pouvoir jamais ſe flatter d'être

heureux ! Je fais éprouver ce martyre au Comte de Leſcun, je l'éprouve moi-même. C'eſt dans le fonds même de mon cœur, que je trouve de quoi le plaindre.

Dès que la Comteſſe de Dreux ſe vit ſeule avec ſa petite-fille, elle lui tint ce diſcours : Y avez-vous bien penſé, ma chere Eléonore, quand vous avez déſiré de venir auprès de moi ? Avez-vous cru que je vous ſuffirois pour vous faire ſoutenir ce ſéjour ſans ennui ? Tout va vous y manquer. Votre ſœur, votre frere, & les amuſemens que votre union y jettoit. Je vous l'avouërai, j'ai gémi, en

vous revoyant encore Mademoiſelle de Morainville, quand vous avez refuſé d'être la Comteſſe de Leſcun. Ce nom étoit digne de vous, ma fille ; celui qui vouloit vous le donner, lui fait honneur : de combien mes regrets n'ont-ils pas augmenté, depuis que j'ai vû ce Comte de Leſcun ? Quel homme ! Quel heureux caractere ! ſon eſprit cultivé par les connoiſſances convenables à ſa naiſſance, amuſe ou inſtruit. Mille qualités ſupérieures le rendent eſtimable. Que de graces & de nobleſſe dans ſa perſonne & dans ſa phyſionomie ! Eléonore, l'avez-vous bien

regardé ? L'avez - vous bien écouté ? Lui avez-vous comparé les autres hommes que vous avez vûs à la Cour ? Leur avez-vous trouvé la modeſtie, le même maintien ſage, autant de douceur & de politeſſe, enfin autant de mérite ? Que lui manque-t'il à vos yeux ? Que vous a-t'il laiſſé à déſirer ? Pourquoi lui avez-vous refuſé votre main ?

Vous m'embarraſſez d'autant plus, répondit Mademoiſelle de Morainville, que ſi vous m'aviez demandé de vous faire le portrait du Comte de Leſcun ; je vous l'aurois peint tel que vous venez de le montrer : j'y au-

rois encore ajoûté qu'il eſt fait pour plaire ; que ſi je voulois accepter un époux, ce ſeroit lui que je choiſirois de préférence ſur tout ce que j'ai vû d'hommes à la Cour. Mais je l'ai dit à mon pere, je vous le dis, je déſire uniquement de reſter libre. Ma volonté changera bien, ſi j'engage jamais ma foi. Je plains ſincérement le Comte de Leſcun d'avoir eſſuyé mon refus.

D'où peut naître cet éloignement, ma fille, demanda la Comteſſe de Dreux à Eléonore ? J'aurois de la peine à vous en rendre compte, répliqua-t'elle. Je le ſens, je

ſens que rien ne peut le vaincre, & j'en ignore le principe. Il ne doit pas être ſuſpect, puiſque tous mes vœux ſe bornent à paſſer mes jours auprès de vous.

L'air naturel de Mademoiſelle de Morainville en impoſa à la Comteſſe de Dreux. Elle crut ſes ſoupçons injuſtes ; elle ſe les reprocha, & elle prit la réſolution de laiſſer faire au tems & au Comte de Leſcun, ce qu'elle en eſpéroit.

Les nouvelles que reçut le Comte de Dreux, du refus que ſa ſœur avoit fait du Comte de Leſcun pour époux, de ſes inſtances à ſon

pere pour retourner à Breſtot, lui cauſerent mille mouvemens oppoſés. Le funeſte principe de ce refus, de cet ennui de la Cour, & l'idée qu'il ſe faiſoit de la vie triſte & languiſſante qu'Eléonore alloit traîner dans un ſéjour, où tout nourriſſoit ſa foibleſſe, en lui faiſant ſentir l'excès de la ſienne, ranimoit encore ſa paſſion. Mais on l'a vû ſi ſouvent dans la même ſituation, où le met tout ce qu'il apprend; ſi ſouvent incertain de ce qu'il ſouhaite, ou de ce qu'il craint; ſi ſouvent accablé ſous le poids de ſes remords, qu'il eſt inutile de montrer encore le Comte

de

de Dreux, en proye à ſes cruelles réflexions, & gémiſſant de ce qu'Eléonore étoit toujours, comme lui, la victime d'un amour malheureux.

Le Comte de Dreux, occupé des mouvemens de la guerre, flatté de la gloire que lui acquéroient ſes manœuvres hardies & toujours ſuivies de ſuccès, comblé des marques d'eſtime qu'il recevoit de l'Empereur, & diſſipé par les occaſions que lui donnoit la foibleſſe pour lui des plus aimables femmes de la Cour de Charles-Quint, convenoit avec lui-

même combien Mademoiſelle de Morainville étoit plus à plaindre que lui.

L'Empereur étoit bien moins touché de la perte que ſon frere Ferdinand venoit de faire de la Tranſilvanie, qu'il n'étoit bleſſé de voir Metz, Toul & Verdun au pouvoir de la France. Ce Prince, ſans ſonger à la ſaiſon qui étoit contraire, ſans ſonger que ſa ſanté affoiblie ne lui permettoit plus de grandes entrepriſes, forma le deſſein de reprendre ces trois Places. Pour l'exécution de ce projet, dont il croyoit le ſuccès certain, il mit ſur pied une armée de cent mille

hommes *. Henri, instruit de cette nouvelle, confia la défense de ces Villes au Duc de Guise. Toute la fleur de la Noblesse se jetta avec lui dans Metz, où il entra avec cinq mille hommes d'élite. Le Marquis de Vatteville & le Comte de Lescun l'y suivirent.

Les précautions du prudent & expérimenté Duc de Guise, firent présumer que sa défense coûteroit cher à l'Empereur, & firent loüer le Roi d'un choix si digne de son discernement.

* L'Empereur assiégea Metz le 18 Octobre 1552. Ce fameux siége dura deux mois.

Le Vicomte de Rochefort, oncle de la Comteſſe de Créqui, s'étoit retiré du ſervice depuis quelques années; des bleſſures conſidérables l'y avoient forcé, & la réputation que ſa valeur & des actions brillantes lui avoient acquiſe, l'en avoit conſolé. Mais à la nouvelle du péril, qui menaçoit la France, & que le Duc de Guiſe ſe jettoit dans Metz pour s'oppoſer aux entrepriſes de l'Empereur, un déſir de gloire ſe réveilla dans ſon ame. Il penſa que le zéle de toute cette brillante & jeune Nobleſſe auroit beſoin d'être guidée & retenue par des hommes

expérimentés, & dignes de la confiance du Duc de Guiſe.

Le Vicomte de Rochefort, preſſé du déſir d'être encore utile à ſon Roi & à ſa patrie, oublia ſes infirmités, pour courir les mêmes périls que le Duc de Guiſe. Il entra avec lui dans Metz.

Le Comte de Dreux, effrayé de voir ſa patrie menacée par les forces que l'Empereur mettoit ſur pied pour l'attaquer, encore plus effrayé de ſon ſéjour auprès de ce Prince, tandis que ſon armée alloit entrer en France, oublia ſes bontés dans cette circonſtance, & celles dont le favoriſoient les fem-

mes de ſa Cour. Il étoit François, & de plus il avoit l'honneur d'être du ſang de ſes Rois. Il détermina donc de quitter ſecretement l'Allemagne ; mais ardent à ajoûter une nouvelle gloire, à celle qu'il s'étoit acquiſe dans la guerre de Ferdinand & de l'Empereur, contre Soliman, & zelé pour ſon légitime Maître, à qui il étoit aſſez juſte pour ne pas reprocher ſa diſgrace, il réſolut de ſe jetter dans Metz.

Le Duc de Guiſe, charmé de voir le Comte de Dreux, & de ſa démarche, lui dit : J'approuve votre prudence d'avoir quitté la Cour de

Vienne ; je vous louë de votre généreuſe démarche ; je vous ſçai gré de votre amour & de votre zéle pour votre patrie. Je vais en inſtruire le Roi & votre pere. Non, repartit le Comte de Dreux. Laiſſez ignorer à Henri que je ſuis dans Metz. Malgré les hazards où j'expoſerai ma vie, peut-être mon zéle lui ſera-t'il inutile. Mais, ſi je ſuis aſſez heureux pour faire ſous vos ordres quelqu'action d'éclat, vous pourrez obtenir ma grace, lorſque, couvert de gloire, vous reverrez le Roi.

Le Duc de Guiſe ſe rendit à ce que le Comte de Dreux

ſouhaitoit. Il lui apprit que le Marquis de Vatteville étoit dans Metz. Mon eſpérance & mes vœux ſont remplis, s'écria le Comte de Dreux. Je lis dans vos yeux, reprit le Duc, votre impatience pour aller embraſſer un beau-frere, qui eſt votre ami. Moderez-là néanmoins pour quelques momens. Il faut que vous m'inſtruiſiez de l'état des troupes de l'Empereur; que vous me diſiez ſi elles ſont belles; ſi les déſavantages qu'elles ont eus pendant trois années de guerre contre Soliman, n'ont pas affoibli leur courage; ſi leur ardeur pour paſſer en France

paroît vive ; ſi on croit enfin à Vienne l'Empereur en état de ſoutenir cette entrepriſe.

Le Comte de Dreux répondit en bref à toutes les queſtions du Duc, mais d'une maniere ſatisfaiſante. C'en eſt aſſez pour cet inſtant, lui dit-il, une autrefois nous entrerons dans un détail plus particulier. Vous venez de remplir les devoirs d'un zélé Sujet ; allez chercher Vatteville, pour remplir ceux d'un tendre ami.

Le moment où le Comte de Dreux & le Marquis de Vatteville s'embraſſerent, leur cauſa un égal attendriſſement. Le Comte, impa-

tient de parler de Mademoiſelle de Morainville, fit mille queſtions à Vatteville, qui lui détailla plus au long tout ce qu'il lui avoit écrit. Que de peine & de plaiſir cauſoit en même tems ce récit au Comte de Dreux ! Il flattoit l'amour, qu'il reſſentoit toujours pour Eléonore ; il excitoit ſes remords & ſes regrets, d'avoir trop ſçu toucher le cœur de Mademoiſelle de Morainville.

Le tendre & paſſionné Leſcun eſt ici, pourſuivit Vatteville. Vous le connoiſſez aſſez, pour ſçavoir combien il mérite d'eſtime, & lorſque vous le connoîtrez

plus intimement, vous le trouverez digne de votre amitié. Combien de fois a-t'il déſiré votre retour ! Il ſe flattoit que vous pourriez vaincre la répugnance extrême, que Mademoiſelle de Morainville montre pour accepter un époux. Il ne peut renoncer à l'eſpoir de triompher un jour de cette indifférence, égale pour tous les hommes. Une ſingularité dans l'eſprit, étonnante à ſon âge, lui fait haïr le monde & ſes plaiſirs : elle languiſſoit d'ennui à la Cour, elle ne reſpiroit qu'après le ſéjour de Breſtot, où elle ne voudroit jamais voir que la

Comteſſe de Dreux & ſa ſœur ; je l'y ai laiſſée pour ſe partager entre Eléonore & mon oncle, juſqu'à mon retour.

A préſent que j'ai ſatisfait votre curioſité, dit Vatteville à Dreux, parlez-moi de vous. Qu'une fauſſe modeſtie ne me dérobe pas le plaiſir de ſçavoir de vous-même ce que votre courage vous a fait faire pendant les trois Campagnes, que Ferdinand & l'Empereur ont défendu la Tranſilvanie. Combien de fois ai-je vû Henri s'impatienter d'entendre raconter au Connétable & au Duc de Guiſe, ce qu'on

leur mandoit de Vienne de glorieux pour vous.

L'événement de cette guerre, répondit le Comte de Dreux, qui coûte la Transilvanie à l'Archiduc, où l'Empereur & lui étoient toujours en foiblesse, vis-à-vis Soliman toujours en force, laisse si peu de gloire à ceux même qui se sont le plus signalés, que je me souviens à peine de ce que je puis avoir fait de bien. Ce que j'ai fait de mieux, j'ai étudié ceux à qui une longue expérience a acquis la réputation de Capitaine. J'ai examiné leurs manœuvres; j'ai réflechi, ou sur les succès,

ou ſur les déſavantages qui les ont ſuivis : j'ai cherché à mériter aſſez leur confiance, pour qu'ils oſaſſent me charger d'affaires, ou délicates, ou périlleuſes ? ſouvent j'ai exécuté leurs ordres d'une maniere à les ſatisfaire. Je me ſuis enfin appliqué à apprendre l'art de la guerre. L'Empereur a payé mon zéle, & les riſques que j'ai courus plus d'une fois, par des marques d'eſtime ; je dirai plus, par une amitié qui m'a fait ſentir un regret vif de quitter ſa Cour.

Satisferez-vous auſſi briévement ma curioſité, reprit Vatteville, ſur les faveurs

que vous a accordées l'amour en Allemagne ? A cette queſtion le Comte de Dreux ſoupira. Ah ! Dreux, lui dit Vatteville, vous aimez ! Non, ce ne ſont pas les rigueurs de l'objet de votre tendreſſe, qui vous arrachent ce ſoupir ; c'eſt ſans doute la peine de vous en être ſéparé.

L'amour ne m'a pas fait gémir, repartit Dreux, en quittant l'Allemagne. Quoi ! reprit Vatteville, votre cœur y a toujours été ſans déſirs ? Quoi ! vous n'avez trouvé aucune femme digne de le toucher ? De quelle trempe êtes-vous donc ? Vous &

Eléonore, ſous des figures charmantes, vous êtes deux monſtres, que la nature a créés ſeulement pour le malheur des humains. Votre ſimpathie va donc juſqu'à vous rendre tous deux incapables d'aimer ? N'êtes-vous faits tous deux que pour inſpirer de la tendreſſe, & pour n'en jamais prendre ? Je ſuis certain que, même ſans y ſonger, vous avez ſurpris le cœur de plus d'une femme à Vienne.

Il eſt vrai, répliqua le Comte de Dreux, j'ai honte d'en convenir ; cet aveu a un air de vanité qui bleſſe mon caractere ; mais ce n'eſt pas

toujours une preuve qu'on ſoit aimable, que de plaire. J'ai donc plû, & plus d'une fois; plus d'une fois auſſi, j'ai cru aimer; je me trompois, & je me ſuis toujours détrompé trop tard pour les femmes. Mon erreur & le déſir de leur devoir, le plaiſir de les aimer, & d'en être aimé, leur donnoit l'occaſion & le tems d'être ſenſibles pour moi, de me l'avoüer, de me le perſuader, & de s'en repentir. Cette conduite, que je conviens être peu réguliere, m'a fait haïr autant de fois que j'ai été aimé. En un mot, j'ai été empreſſé ſans amour, & toujours

rebuté par celui que j'inſpirois. Voilà, mon cher Vatteville, mon hiſtoire de Vienne.

La Ducheſſe de Valentinois avoit d'abord fait cet effet ſur vous, repartit Vatteville. Il eſt vrai, reprit Dreux, mais elle alloit me corriger; elle alloit faire mon bonheur, quand mon imprudence m'a attiré ma diſgrace. Ah! Que j'aurois eu à remercier l'amour, ſi les femmes de Vienne avoient dans l'eſprit & dans les manieres, les graces ſéduiſantes de la Ducheſſe! L'amour, dit Vatteville à Dreux, vous en réſerve une, qui vangera

toutes celles que vous avez outragées, & en vérité vous le mériterez bien.

Dans ce moment le Comte de Leſcun entra chez Vatteville. Eſt-ce le Comte de Dreux que je vois, s'écria-t'il en courant à lui ? Quoi ! ſon zele pour ſon Roi & pour ſa Patrie, l'a conduit dans Metz ! Je puis donc, en l'embraſſant, lui demander ſon amitié, & le conjurer de s'intéreſſer à mon ſort. Le Comte de Dreux ſe ſentit ému, en ſe trouvant dans les bras du Comte de Leſcun. Mais ſe remettant auſſi-tôt, il lui rendit careſſes pour careſſes.

Avec quel tranſport de joie le Marquis de Morainville apprit-il que ſon fils s'étoit jetté dans Metz ! Cette démarche, les périls où il chercheroit à s'expoſer, les témoignages qu'en rendroit au Roi le Duc de Guiſe, tout lui fit naître l'eſpoir de revoir ce fils ſi cher rentrer en grace. Il ſçut par le Courier, porteur d'une nouvelle ſi ſatisfaiſante pour lui, que dans le moment où il étoit heureuſement ſorti de Metz, l'armée ennemie en faiſoit l'inveſtiſſement, & qu'il n'eſperoit plus d'y pouvoir rentrer.

Le Marquis de Morain-

ville fut privé de la ſatisfaction d'écrire au Comte de Dreux, de remercier le Duc de Guiſe de ſes bontés pour ſon fils, & de le prier de les lui continuer, en l'employant en tout & partout. C'étoit le projet du Duc de Guiſe, il en ſentoit la néceſſité, il vouloit que cette occaſion opérât le rapel du Comte de Dreux : il vouloit avoir celle de faire ſentir à Henri, qu'il étoit de ſa ſageſſe de conſerver un Sujet d'une ſi grande eſperance.

Le Duc de Guiſe ne ſentit l'utilité, dont lui étoit le Vicomte de Rochefort, que pour le regretter davantage.

Il fut tué dans une ſortie, où il attaqua & repouſſa les ennemis avec autant de courage que de gloire.

La Comteſſe de Créqui apprit dans ſes terres, où elle étoit depuis près de quatre ans, la mort du Vicomte de Rochefort, ſon oncle. Cette perte la mettoit, malgré elle, dans la néceſſité de revenir à Paris. Elle y arriva avec la réſolution de n'y reſter que le tems qu'il lui faudroit pour y finir ſes affaires. La cauſe qui l'avoit éloignée de la Cour, ſubſiſtoit toujours dans ſon cœur, & y nourriſſoit ſon amour pour la retraite.

Au moment même, où le Marquis de Morainville fut instruit de l'arrivée de Madame de Créqui, il alla chez elle. Leurs embrassemens les attendrirent mutuellement. Ils restèrent sans parler dans les bras l'un de l'autre. Madame de Créqui revoyoit le pere du Comte de Dreux, en faveur de qui l'amour lui parloit toujours; & la présence de Madame de Créqui rappelloit de tristes souvenirs au Marquis de Morainville.

Après ce premier mouvement d'émotion & de trouble, le Marquis de Morainville dit à la Comtesse de

Créqui : Mon infortuné fils eſt dans Metz, où votre oncle a été une des premieres victimes. Si le ſort ne me garde pas le terrible coup de m'enlever mon fils, j'eſpere que ſon zele pour ſon Roi, lui fera mériter que ce Prince lui pardonne un égarement dont juſqu'à ce jour j'ai été puni plus cruellement encore que mon fils. Mais, ma niéce, que je crains pour lui ! il oſera tout entreprendre & tout haſarder pour rentrer en grace. Mes inquiétudes ſont ſans relâche. Je meurs autant de fois que l'image du péril, où mon fils eſt expoſé à tous les inſtans, me fait trembler

trembler pour ſa vie : il doit cependant l'expoſer ſans ménagement : le cas l'exige. Le ſiége de Metz doit me plonger dans le tombeau, ou me rendre mon fils.

Vous ne ſouhaitez pas plus ardemment que moi, répondit la Comteſſe de Créqui, de revoir votre fils couvert de gloire, & abſous de la faute qui l'a rendu l'objet du reſſentiment de Henri. Je lui veux toujours le même bien. Plus d'une fois je l'ai plaint, & j'ai gémi de ſa deſtinée. Par combien d'endroits l'ai-je vû excuſable ? Que de perſonnes dignes d'un ſort heureux, ont été,

ſont, & ſeront encore long-tems, ajouta-t'elle, les victimes de l'égarement de la Ducheſſe de Valentinois?

Pendant cet entretien le Marquis de Morainville connut que Madame de Créqui étoit toujours la même pour le Comte de Dreux. Cette penſée renouvella ſes regrets, & lui fit déſirer avec encore plus d'ardeur de revoir ſon fils à Paris. Il combattit la réſolution, où la Comteſſe de Créqui lui dit qu'elle étoit de retourner au printems dans ſes terres. Je l'ai promis, lui répondit-elle, à toute la Nobleſſe qui m'environne, dont les égards

pour moi méritent mon amitié. Cette Nobleſſe vertueuſe m'eſt agréable, & je ne lui ſuis pas inutile.

En effet la Comteſſe de Créqui étoit regardée comme la Souveraine de la Province de Picardie. Tout le monde la reſpectoit ; tout le monde lui rendoit un hommage que ſon caractere, ſa bonté, ſes bienfaits & la reconnoiſſance lui attiroient.

Le Marquis de Morainville voyoit tous les jours Madame de Créqui, & tous les jours il avoit de nouvelles occaſions d'admirer ſon ame humaine, compatiſſante, élevée, libérale & équitable.

Mais de combien ſon admiration n'augmenta-t'elle pas, quand il apprit de ſon Ecuyer l'uſage qu'elle faiſoit de ſes revenus dans la Province. Elle ſe faiſoit inſtruire de l'état des affaires de ſes voiſins, qui lui paroiſſoient maltraités de la fortune. Elle s'informoit de leur conduite & de leurs mœurs. Dès qu'ils étoient eſtimables, elle étoit leur amie, elle alloit au-devant de leurs beſoins, avec les précautions qui pouvoient leur épargner de ſe ſentir humiliés. C'étoient ceux-là qui étoient chez elle les mieux reçûs & les plus accueillis. Elle diſoit qu'il

falloit consoler & adoucir l'indigence par des égards & des attentions.

Madame de Créqui étoit la consolation du Marquis de Morainville. L'intérêt qu'elle prenoit au sort de son fils, ses inquiétudes qu'elle partageoit, les vœux qu'elle faisoit comme lui pour sa gloire, pour la conservation de ses jours, & pour le revoir en grace auprès de Henri; tout la lui rendoit chere, & tout rendoit cher le Marquis de Morainville à la Comtesse de Créqui.

Le Roi ne tarda pas à apprendre que le Comte de Dreux étoit avec le Duc de

Guiſe, & qu'il avoit toujours le plus de part à la gloire, que recueilloient les aſſiégés par leur vigoureuſe défenſe. On connut la peine que Henri en reſſentoit, à ſon ſilence. Le Marquis de Morainville s'apperçut même que ce Prince lui ſçavoit mauvais gré du généreux zéle de ſon fils, de la réputation qu'il s'acquerroit, de l'eſtime enfin qu'il le forçoit à lui accorder.

Mademoiſelle de Morainville croyoit ſa tendreſſe expirante, lorſqu'elle apprit que ſon frere s'étoit jetté dans Metz; qu'il y étoit expoſé à tous les périls d'un

siége, où les assiégeans & les assiégés attaquoient ou défendoient nuit & jour ce qu'ils vouloient prendre, ou ce qu'ils vouloient conserver. Quelle nouvelle ! que d'allarmes ! que de fraieurs ! quelle honte pour elle de sentir combien l'amour maîtrise encore son cœur ! Elle se demande si elle ne reviendra jamais de son égarement. Elle murmure contre un nouvel évenement, qui réveille une tendresse qu'elle croyoit avoir presque vaincue.

La timide Marquise de Vatteville, aussi tendre pour un époux, que l'étoit Made-

moiſelle de Morainville pour un frere, partageoit les craintes de ſa ſœur, ſans ſonger à en condamner le principe. Mais Eléonore ſe ſuffiſoit à elle-même pour ſe le reprocher. Elle oppoſoit ſouvent à ſa foibleſſe la paſſion du Comte de Leſcun, ſon mérite, ſa conſtance, le bonheur enfin qu'elle refuſoit pour reſter toujours la victime d'un amour inſenſé. Au milieu de ſes allarmes pour ſon frere, elle ſe ſouvenoit quelquefois que ce Comte de Leſcun, ſi digne au moins de ſa reconnoiſſance, couroit les mêmes dangers : ſon eſtime pour lui l'intéreſſoit

en ſa faveur, & lui faiſoit faire des vœux pour ſa conſervation.

Tout concouroit dans Metz à former la plus intime liaiſon, entre l'amant & le frere de Mademoiſelle de Morainville. Un parfait rapport dans l'eſprit & dans le caractere, leur courage, leurs talens pour la guerre, leur ardeur à courir à la gloire, les fréquentes occaſions qu'ils avoient de la chercher enſemble, les mêmes périls qu'ils couroient, la raiſon enfin du Comte de Dreux, qui commençoit à lui faire déſirer ſincérement, qu'un époux

rendît Mademoiſelle de Morainville auſſi heureuſe qu'il la ſentoit à plaindre ; & chez le Comte de Leſcun, l'amour qui lui rendoit cher le frere de l'objet qu'il adoroit.

Le fameux ſiége de Metz, ſi connu par la honteuſe retraite de l'Empereur, qui avec cent mille hommes, attaqua inutilement pendant deux mois cette Place, auſſi mauvaiſe qu'elle étoit importante, eſt ſi glorieux pour le Duc de Guiſe, que je n'en détaillerai que ce qui concernera le Comte de Dreux.

Le Duc de Guiſe avoit avec lui, comme je l'ai déja

dit, beaucoup de jeune Nobleſſe avide de gloire, & qui comptoit l'acquérir en exécutant les ordres d'un Général vigilant, ſage, hardi, prévoyant, juſte & expérimenté. Ce Prince connoiſſoit les talens de ces jeunes Guerriers; il les employoit tour à tour dans les différentes ſorties qu'il ordonnoit, pour empêcher les ennemis d'approcher le corps d'une Place, dont il ſentoit la foibleſſe. Dreux, Vatteville & Leſcun, étoient ſouvent favoriſés de ce qu'il y avoit de plus délicat, de plus difficile, & ils réuſſiſſoient toujours.

Il y avoit ſix ſemaines que

le siége duroit ; les ennemis à force de perdre des hommes, avoient avancé leurs travaux : le Duc donna un corps considérable au Comte de Dreux, pour les détruire. Le Comte de Lescun fut placé à portée de le secourir, en cas de besoin, ou pour faciliter sa retraite, quand il auroit réussi dans son entreprise.

Le Comte de Dreux sortit un peu avant le jour. Les Impériaux, harcelés continuellement & toujours surpris, devenus plus attentifs, ne furent point ébranlés par l'impétuosité de l'attaque ; ils se défendirent d'abord avec

valeur ; mais prêts à être enfoncés, ils furent secourus par de nouvelles troupes. Malgré l'intrépidité du Comte de Dreux, il commençoit à plier, lorsque le Comte de Lescun s'avança pour le soutenir. Mais ses vaillans efforts ne purent empêcher qu'un grand nombre des meilleurs soldats de Dreux ne périt ; & quand il l'eut joint, il le trouva environné de plusieurs Allemands, qui vouloient le prendre prisonnier. Sa défense opiniâtre irritant un de ces ennemis, qui désespéroit de se saisir de ce Guerrier, secouru si à propos, lui dit : *Meurs, puisque tu ne veux*

pas te rendre. Dans l'instant qu'il levoit le bras pour fendre la tête au Comte de Dreux, dont le cimeterre étoit tombé en éclats par les coups redoublés de ses assaillans, Lescun d'une main sûre, abattit le bras qui alloit priver ce jeune Héros de la vie.

Dreux, ayant relevé le sabre destiné à le tuer, se joint à son défenseur. Ils rallient leurs soldats, ils repoussent vivement les ennemis, qui se retirent en désordre, avec une très-grande perte, & ayant abandonné le poste qu'ils occupoient avant cette sortie.

Dreux tenant Leſcun ſerré entre ſes bras, lui dit : Je vous dois la vie, mon cher Leſcun. Puiſſe Eléonore être le prix de ma reconnoiſſance ! Puiſſai-je bientôt vous appeller mon frere ! Je l'eſpere de la ſenſibilité de ma ſœur, de ſon diſcernement & de votre conſtance.

Nos deux braves guerriers rentrerent dans les barrieres de Metz, où ils trouverent le Duc de Guiſe, qui en les embraſſant, leur donna les loüanges qu'ils méritoient.

Dans le moment même que le frere de Mademoi-

ſelle de Morainville avoit été redevable de la vie à l'amant de cette ſœur ſi chere, il avoit pris la réſolution de travailler à le rendre heureux. Les déſavantages continuels des Impériaux, les hommes que les aſſiégés, ou la rigueur de l'hiver, leur faiſoient perdre, leur miſere, leur découragement, tout enfin donnoit lieu à penſer au Comte de Dreux, que l'armée de l'Empereur, ſi formidable en arrivant devant Metz, & devenue ſi digne de pitié dans le cours de ſix ſemaines, ne ſoutiendroit pas encore long-tems des fatigues

au-dessus des forces humaines. Persuadé donc qu'il verroit bientôt les Impériaux abandonner le siége, il résolut, lorsqu'il quitteroit Metz, d'aller parcourir l'Italie.

Déterminé à obtenir de Mademoiselle de Morainville, de recevoir le Comte de Lescun pour époux, il sentit la nécessité d'ouvrir son cœur au Marquis de Vatteville. Cette résolution le fit rougir de confusion, en se disant qu'il alloit avoüer à son ami une foiblesse qui le rendroit mépriſable à ses yeux. Mais toutes ces réflexions céderent au désir ar-

dent qu'il ſentoit de ſatisfaire à ce que la reconnoiſſance exigeoit de lui en faveur du Comte de Leſcun.

Dans ce moment le Marquis de Vatteville entra chez le Comte de Dreux. Arrachez-moi, lui dit-il avec un air troublé, un ſecret que je veux vous confier, que je vous cache, trop cruellement pour moi, depuis près de cinq ans, & que je ne me ſens pas la force de vous dire. Quoi! repartit Vatteville, quand je me louois de votre amitié, j'avois à m'en plaindre! Vous me taiſiez un ſecret qui vous peſe! Mais vos yeux baignés de pleurs,

l'agitation intérieure où je vois votre ame, me font redouter ce que vous avez à m'apprendre. Quel eſt-il donc ce ſecret ? . . . . Vous ſoupirez . . . . Parlez, mon cher Dreux. Je le veux, & je n'oſe, répliqua-t'il. Ah ! mon cher Vatteville, je vais perdre votre eſtime ; vous allez me trouver le plus criminel & le plus foible de tous les hommes. Peut-être en même tems me plaindrez-vous, en apprenant que ma raiſon, quoiqu'en vain, a toujours combattu mon égarement. Oüi, je l'ai toujours autant déteſté que vous allez le blâmer. Vous

me faites trembler, lui dit Vatteville. Je rejette un soupçon que vous me ..... Non, Vatteville, ne le rejettez pas, reprit le Comte. Votre pénétration m'épargne la honte de vous nommer l'objet, qui a allumé dans mon cœur une flamme que la nature devoit empêcher de naître, ou que la raison devoit étouffer dès sa naissance.

Vous êtes encore plus malheureux que coupable, répondit Vatteville. Mais que je crains que vous ne soyez l'obstacle qui s'oppose au bonheur de Lescun ! Mille choses que je me rappelle

dans cet instant, me le persuadent. Et vous persuadent vrai, s'écria Dreux. Qu'entens-je, reprit Vatteville! Quoi! ce fatal amour est réciproque! Vous vous l'êtes donc avoué? Non, repartit Dreux. C'est sans nous le dire, c'est en voulant nous le cacher, c'est en nous fuiant, c'est en nous craignant nous-mêmes, c'est enfin par le désordre de notre ame, & notre commune confusion, que nous nous en sommes instruits. Alors le Comte de Dreux raconta à Vatteville de quelle maniere insensible l'amour, caché sous le voile de l'amitié

fraternelle, s'étoit rendu le maître de ſon cœur, & de celui de Mademoiſelle de Morainville.

Je ne puis douter, reprit le Comte de Dreux, qu'Eliſabeth ne ſoit inſtruite de ma foibleſſe & de celle d'Eléonore; je ſuis même perſuadé qu'Eléonore s'eſt procurée, par ſa confiance pour elle, la conſolation qu'on trouve à épancher ſes peines & ſes chagrins dans le ſein d'une ſœur qui mérite d'être notre amie.

Ce qui vous fait éprouver le caprice de l'amour, dit Vatteville, me fait ſentir combien il peut être dangé-

reux que des freres & des sœurs aimables ne se connoissent que dans le tems qu'ils sont en état d'inspirer de la tendresse & d'en prendre. Etrangers l'un pour l'autre, le premier moment où ils se voient, leur montre avec complaisance tout ce qu'ils valent : leur figure, leur beauté, leur esprit, leur agrément les frappent ; & l'amitié fraternelle qui ne leur a parlé que de loin, ne peut empêcher l'amour de faire sur eux une impression, qu'il fait toujours si aisément dans de jeunes cœurs. J'ai fait bien des fois cette réflexion, repartit Dreux. Si j'a-

vois été élevé avec Eléonore, ſi j'avois vû ſes charmes naiſſans augmenter & ſe former ſous mes yeux, jamais ils ne m'auroient ſéduit.

Lorſque le Comte de Dreux eut fini ſon récit, il ajouta : C'en eſt fait, je veux triompher d'un amour que le tems n'a pas encore vaincu, mais qu'il a affoibli. La raiſon & la reconnoiſſance exigent de moi cet effort. Je dois la vie au généreux Leſcun, il faut qu'il me doive ſon bonheur : oüi, j'obtiendrai pour lui la main d'Eléonore. Mais pour exécuter mon projet j'ai beſoin de vous, mon cher Vatteville.

Avant

Avant de nous ſéparer, pourſuivit Dreux, je vous remettrai une lettre pour Eléonore ; il faudra que ce ſoit ſa ſœur qui la lui rende : je voudrois que Leſcun dans ce moment fût à Breſtot. Vous pouvez vous y rendre enſemble, en partant de Metz. Mon pere, inſtruit que vous allez d'abord en Normandie, & préſſé du déſir de vous embraſſer, de s'entretenir de moi avec vous, & de remercier Leſcun de m'avoir ſauvé la vie, s'y rendra bientôt.

Tous raſſemblés, Eliſabeth donnera ma lettre à Eléonore. Je me flatte qu'elle

aura le ſuccès que j'en attens. Je ſerois bien touché ſi Eléonore réſiſtoit à mes inſtances. Mais non, Eléonore conſentira à acquitter la reconnoiſſance que je dois à Leſcun. Lui ſeul peut nous rendre à nous-mêmes. Devenu ſon époux, la vertu d'Eléonore, ma raiſon fortifiée par l'idée du bonheur de Leſcun, nous ramèneront à la ſimple amitié.

Pendant dix ou douze jours que le ſiége dura encore, ou pour parler plus juſte, que les Impériaux, honteux, languiſſans & mourans, reſterent devant Metz, Mademoiſelle de Morain-

ville faiſoit le ſujet de tous les entretiens de Vatteville & de Dreux. Vatteville ſentoit avec peine combien il en coûtoit à ſon ami de penſer, qu'à ſa priere Eléonore alloit donner ſa main à un amant aimable, qui devenu ſon époux, auroit bientôt toute ſa tendreſſe.

Le Comte de Dreux, affermi dans ſa réſolution, perſuadé que l'Italie, où il vouloit aller en quittant Metz, lui préſenteroit des femmes plus ſéduiſantes & plus capables de plaire, que celles qu'il avoit vûes en Allemagne, écrivit enfin à Mademoiſelle de Morainville.

Quinze jours après l'action brillante que le Comte de Leſcun avoit partagée avec le Comte de Dreux, & ſi utilement pour ſa vie, l'Empereur ſans eſperance, humilié de ſa téméraire entrepriſe, ayant vû périr la plus grande partie de ſon armée, leva enfin ce ſiége, auſſi fameux par la honte qu'il eut de l'avoir tenté, que par la gloire qu'y recueillit le Duc de Guiſe. Après avoir vaincu les Impériaux par ſa prudente valeur, il en triompha encore par ſa généroſité *.

Dès que la Ville de Metz fut délivrée des ennemis qui

* Voyez Mezeray.

l'avoient attaquée, le Comte de Dreux communiqua au Duc de Guiſe le deſſein où il étoit de parcourir l'Italie. Il le pria enſuite de ne point encore haſarder de déplaire à Henri, en lui demandant ſon rappel. Ce que j'ai à lui dire de vous, lui repartit le Duc de Guiſe, ſollicitera ce Prince en votre faveur, beaucoup mieux que je ne pourrois le faire; & j'eſpere de ſa juſtice qu'il ne vous laiſſera pas long-tems en Italie. Je vous conſeillerois même d'attendre d'être rentré en grace auprès de votre Roi, pour voyager avec l'agrément d'un ſujet à qui les por-

tes de sa Patrie ne sont pas fermées.

Le conseil du Duc de Guise étoit sage, mais le Comte de Dreux n'étoit pas en état de le suivre. Il sentoit pour lui & pour Mademoiselle de Morainville le danger de se revoir : il vouloit que son mariage avec le Comte de Lescun fît sur son cœur & sur celui d'Eléonore, ce que le tems ni la raison n'avoient pû obtenir. Au moment où il fit ses adieux à cet amant d'Eléonore, il fortifia encore l'espérance qu'il lui avoit fait concevoir d'être possesseur de l'objet qu'il adoroit, & il remit sa lettre

au Marquis de Vatteville.

Le Comte de Leſcun, dont l'amitié pour le frere étoit auſſi tendre, que ſa paſſion étoit violente pour la ſœur; plein de la flatteuſe penſée que ſon bonheur étoit peut-être prochain, prit avec le Marquis de Vatteville la route de Normandie : dans le même inſtant le Comte de Dreux partit pour l'Italie.

Le Duc de Guiſe reſta encore quelques jours à Metz, où ſon humanité le retint pour ſecourir les malheureux Impériaux, que la faim, la ſoif, le froid & la miſere faiſoient tomber morts ou mourans dans la campagne.

Les acclamations du peuple de Paris à l'arrivée de ce Prince, la réception que lui fit le Roi, montroient en lui le libérateur de la Patrie. Ma reconnoissance, lui dit Henri, finira avec ma vie; mais la gloire que vous a acquise la défense de Metz, sera immortelle. Ah! Duc, ajouta ce Prince en l'embrassant, que ne vous dois-je pas! La joie de mes Sujets, leurs louanges qui vous élevent jusqu'au Ciel, tout en instruit.

C'est à votre Noblesse, Sire, repartit le Duc de Guise, bien plus qu'à moi, à qui votre Majesté doit la

conſervation de Metz & la tranquillité de ſon Royaume. Sa valeur lui a tout fait oſer & tout entreprendre pour la gloire & la ſureté de ſon Roi. Alors le Duc de Guiſe détailla les actions brillantes de tous ceux qui s'étoient ſignalés. Vous le ſçavez, Sire, pourſuivit-il, le Comte de Dreux, plein de reſpect pour votre Majeſté, & zélé pour ſon ſervice, étoit dans Metz. Le déſir ardent de vous faire oublier ce qui lui a attiré ſa diſgrace, en a fait un Héros auſſi prudent qu'intrépide. L'ennemi l'a vû par tout, & par tout il a repouſſé & battu l'ennemi.

Vous m'obligerez, Duc, de ne jamais me parler d'un téméraire qui a osé manquer à son Roi, repartit Henri.

Quel coup sensible porta au cœur du Marquis de Morainville cette réponse de Henri, lorsque le Duc de Guise la lui rendit. Je suis donc sans esperance de revoir jamais mon fils, s'écria-t'il! Se peut-il que tout ce qu'il vient de faire sous vos ordres, ne serve qu'à irriter le Roi! C'en est fait, je vais fuir à Brestot. Non, je n'ai pas dans le caractere la fausseté qui me seroit nécessaire pour faire ma cour à un Prince que je respecte, mais

dont l'opiniâtre reſſentiment m'enleve tout ce que j'ai de cher. Henri eſt mon Roi, mais Dreux eſt mon fils. Oüi, c'en eſt fait, je vais à Breſtot y gémir de ſon malheur & du mien. Adieu Duc, ſouvenez-vous toujours de mon amitié pour vous, & honorez toujours de la vôtre mon infortuné fils, il mérite que vous vous intéreſſiez pour lui. C'eſt de vous que je le ſçai, & vous ſeul avec le tems, pouvez vaincre la haine de Henri.

En quittant le Duc de Guiſe, le Marquis de Morainville alla chez Madame de Créqui. La douleur étoit peinte

dans ſes yeux & dans ſa contenance abattue. Ah ! mon oncle, s'écria-t'elle, qu'allez-vous m'apprendre ? Que je ſuis ſans eſpérance pour mon malheureux fils. Le reſſentiment du Roi lui fait un crime de l'avoir forcé par ſon zele & par ſes actions brillantes dans Metz, à ne pouvoir lui refuſer ſon eſtime. Il vient de défendre au Duc de Guiſe de lui parler jamais de mon fils.

Infortuné Comte, dit douloureuſement Madame de Créqui, que je te plains ! ... Infidéle Ducheſſe, que je te veux de mal ! ... Je te hais autant que je te mépriſe.

Sans toi, ſans ton amour inſenſé.... Mais, mon cher oncle, reprit-elle en voyant ſon déſeſpoir, ne me faites pas craindre pour vos jours. A tous les titres ils me ſont précieux. Epargnez à votre malheureux fils les reproches qu'il ſe feroit de vous avoir coûté la vie. Il en mourroit de douleur.

Adieu, ma niéce, dit cet affligé pere, en prenant tendrement la Comteſſe de Créqui dans ſes bras, je me retire à Breſtot, où votre ſouvenir me ſera auſſi cher que celui de mon fils.... Toutes mes eſperances viennent d'être déçûes, ajouta-t'il, j'euſſe

été trop heureux. Madame de Créqui, ſans avoir la force de parler, laiſſa ſortir le Marquis de Morainville : peu d'heures après il prit la route de Normandie.

Il ſentoit une impatience extrême pour y arriver : il ſçavoit par les nouvelles qu'il avoit reçûes de Vatteville, que lui & Leſcun, en ſortant de Metz, alloient droit à Breſtot. Il lui tardoit d'embraſſer Leſcun : il lui tardoit de juger par lui-même de l'impreſſion qu'auroit faite ſur ſa fille la vûe d'un amant qui lui avoit conſervé un frere. De combien le déſir de voir Leſcun devenir ſon gendre, n'é-

toit-il pas augmenté ?

L'arrivée à Breſtot du Marquis de Vatteville & du Comte de Leſcun, y fit ſuccéder la joie aux plus vives inquiétudes. La Comteſſe de Dreux les embraſſe, les écoute avec le même empreſſement. La Marquiſe de Vatteville ne peut exprimer le plaiſir qu'elle reſſent de revoir un époux adoré, pour qui à tous les inſtans elle avoit craint un ſort funeſte, & d'apprendre par lui que ſon frere n'a couru tant de dangers que pour ſe couvrir de gloire.

Mademoiſelle de Morainville écoute avec avidité tout ce qu'elle entend dire de la

valeur de ce frere trop aimé. Mais quels ſont les mouvemens qui ſe paſſent dans ſon ame ? lorſque Vatteville lui dit, en lui montrant Leſcun : Nous arroſerions aujourd'hui de nos larmes les lauriers qu'a moiſſonnés le Comte de Dreux, ſans ce généreux ami. Sans lui, un fer cruel tranchoit la trame de ſes jours. Ah ! Comte, dit d'un air animé Mademoiſelle de Morainville, & en préſentant ſa main à Leſcun, qui la lui baiſa avec tranſport, comment vous exprimer la reconnoiſſance de toute une famille ? Que la mienne eſt vive ! Croyez que mon eſtime pour

vous m'en fera toujours ſentir les mouvemens avec plaiſir. Que cette aſſurance me ſatisferoit, Mademoiſelle, répondit le Comte de Leſcun, ſi je n'avois pour la ſœur du Comte de Dreux que de l'eſtime & du reſpect.

La Marquiſe de Vatteville, empreſſée d'entretenir ſa ſœur, l'emmena dans ſon appartement. Eh bien! lui dit-elle, un criminel amour vous rendra-t'il aſſez injuſte pour refuſer encore de récompenſer de votre main ce que nous devons au Comte de Leſcun? La nature rend la dette commune, mais vous ſeule pouvez l'acquitter. Ah! ma ſœur,

s'écria Mademoiſelle de Morainville, je frémis, quand je penſe au péril que mon frere a couru. Oüi, ſa mort auroit été ſuivie de la mienne. Vous devez donc auſſi la vie au Comte de Leſcun, reprit la Marquiſe ? Serez-vous une ingrate ? Je vous l'ai dit, repartit Eléonore, le tems a beaucoup gagné ſur mon cœur, mais pas encore aſſez pour oſer le promettre. Je me reproche depuis long-tems mon indifference pour le Comte de Leſcun : jugez, aujourd'hui que je lui dois la vie d'un frere, qui ne m'eſt que trop cher, combien je ſuis touchée de faire

le malheur de la ſienne. Cependant malgré mon eſtime pour lui, malgré ma reconnoiſſance, l'ennemi commun de notre bonheur me défend de m'unir à lui. Pourquoi faut-il que la plus tendre amitié ne puiſſe lui ſuffire ? Mais, ma ſœur, ſi mon frere ſouhaitoit cette union, il me l'auroit écrit dans ſon premier mouvement de ſenſibilité. Son ſilence m'apprend ce qu'il penſe. Se pourroit-il qu'il fût encore auſſi à plaindre ? .. Que dis-je ! qu'il fût encore auſſi coupable que moi. Ne le croyez pas, répondit la Marquiſede Vatteville, l'Allemagne lui a fourni plus

d'un objet aimable pour triompher de vous dans ſon cœur. Je devrois le ſouhaiter, répondit Mademoiſelle de Morainville, en laiſſant échaper quelques larmes, mon frere ſeroit innocent & heureux. Néanmoins cette penſée me cauſe un trouble que je déſapprouve en vain.

Lorſque Vatteville fut ſeul avec la Marquiſe, il lui apprit que Dreux lui avoit confié le funeſte ſecret qu'elle avoit toujours ſi diſcretement gardé, que ce trop tendre frere lui avoit auſſi remis une lettre pour Eléonore, que par cette lettre il la conjuroit de rendre Leſcun heureux.

Donnez-la moi, dit la Marquiſe, j'en eſpere le ſuccès que mon frere en attend, & que je déſire ſi ardemment pour le bonheur d'Eléonore.

Le lendemain, dès que la Marquiſe fut levée, ſans attendre l'arrivée de ſon pere, elle paſſa chez ſa ſœur. Retirez-vous, dit-elle à une femme d'Eléonore, qui étoit auprès d'elle, laiſſez-nous ſeules, & que perſonne n'entre ici. Je devine, à votre précaution, lui dit Mademoiſelle de Morainville, que vous avez une lettre de mon frere à me rendre. Je lis auſſi dans vos yeux le plaiſir que

vous reſſentez de m'apporter des armes contre lui & contre moi. Eh bien, donnez-la moi, cette lettre. La voilà, repartit Madame de Vatteville. Mademoiſelle de Morainville la prit d'une main tremblante. Après l'avoir regardée fixement, ſans l'ouvrir, elle pria ſa ſœur de la laiſſer ſeule. Pourquoi, reprit la Marquiſe ? Je ne veux point de témoin de l'effet que produira ſur moi cette lettre, répondit-elle.

Mon frere doit la vie au Comte de Leſcun, s'écria Mademoiſelle de Morainville, dès qu'elle fut ſeule, & il m'écrit ! Ah ! ſans doute il exige

de moi d'épouſer ſon libérateur. Le tems a donc fait ſur lui ce que ma ſœur en attendoit. Mais liſons . . . je n'oſe . . . je crains . . . que ſçais-je ce que je crains ? . . . Eſt-ce d'apprendre que mon frere, rendu à lui-même, ne m'aime plus ? . . . ne m'aime plus ! . . Cruelle Eléonore, ne dois-tu pas le déſirer ? Que je ſerois inhumaine de murmurer contre ſa raiſon victorieuſe d'un amour que la mienne auroit dû étouffer. Craignai-je de lire les louanges que mérite la valeur du généreux Leſcun, & ce que la reconnoiſſance de mon frere lui fait ſouhaiter ? Crai-

gnai-je enfin de trop eſtimer un homme qui m'adore ? Eh bien, ouvrons donc cette lettre. Je dois la lire. Liſons-la. Voici ce qu'elle contenoit.

Le plaiſir que j'ai eu en embraſſant Vatteville à Metz, a été bien empoiſonné par les détails qu'il m'a faits de votre dégoût pour la Cour, de votre empreſſement à retourner à Breſtot, de la vie que vous y menéz. Ah ! ma ſœur, ſe peut-il que vous ſoyez ſi ennemie de vous-même ! vous l'êtes auſſi de mon repos par cette conduite ſinguliere, & de celui d'un pere ſi digne de notre tendreſſe. Ne ſommes-nous nés, vous & moi, que pour remplir ſa vieilleſſe d'amertume ? Quoi ! vous

lui

lui désobéissez ? Que dis-je ? vous désobéissez à votre raison : elle & mon pere vous ordonnent de prendre un époux. Eh, quel époux ! Un homme aussi aimable qu'estimable, & qui vous adore. Que votre tort a augmenté dans mon esprit, depuis que j'ai connu plus particulierement cet amant si capable de plaire. Ma reconnoissance de la vie que je lui dois, n'a rien ajouté à l'ardent desir que j'ai de voir son sort uni au vôtre. Si jamais j'ai eu du pouvoir sur vous, si jamais je vous fus cher, si ma tranquillité vous est précieuse, acceptez Lescun pour époux. C'est un frere à vos pieds, ma chere Eléonore, qui vous en conjure, un frere, ma chere sœur,

qui veut vous ſçavoir heureuſe ; un frere qui vous demande de lui rouvrir les portes de ſa Patrie. Oüi, elles ſeront toujours fermées pour lui, tant que vous demeurerez libre. En vain mes ſuccès à Metz, en vain le Duc de Guiſe forceront Henri à me rappeller, je reſterai proſcrit, errant & l'objet de la douleur d'un pere. La raiſon, l'amitié, le devoir, la reconnoiſſance, tout exige de moi d'obtenir votre main pour Leſcun. Oüi, j'exige de vous, ma ſœur, le vertueux effort qui peut ſeul vous rendre à vous-même, qui peut ſeul vous rendre un frere, qui peut ſeul me rendre à ma Patrie, à un pere qui gémit de votre déſobéiſſance &

de ma disgrace. Que je serois affligé, si j'apprenois que ma priere a été sans credit sur vous ! Mais, non, elle aura l'effet qu'elle doit avoir, votre amitié pour moi, & votre vertu m'en répondent. Oüi, vous payerez de votre main ce que je dois au brave Lescun. Adieu, ma chere sœur, puisse-t'il être bientôt votre époux ! puissiez-vous l'aimer autant qu'il vous aime ! puissiez-vous enfin tous deux faire le bonheur l'un de l'autre !

Après la lecture de cette lettre, Mademoiselle de Morainville demeura sans mouvement, les yeux attachés à terre, & ensevelie dans ses pensées. Il y avoit plus de

deux heures qu'elle étoit dans cette ſituation, lorſqu'un bruit de chevaux dans la cour du Château l'en tira. Elle va à une fenêtre, c'eſt ſon pere qu'elle reconnoît; elle court, elle entre chez la Comteſſe de Dreux. Dans le moment qu'elle témoigne à ſon pere le plaiſir qu'elle reſſent de le voir, Leſcun & Vatteville, qui du parc où ils ſe promenoient, avoient entendu le même bruit, paroiſſent.

Le Marquis de Morainville prend avec tranſport Leſcun dans ſes bras, & lui dit: Les larmes que je répans, en vous embraſſant, vous ſont les garands de ma reconnoiſ-

ſance. Que ne puis-je vous payer la vie de mon fils par ce qui vous ſeroit auſſi cher que la vôtre! Si c'eſt ma main, dit Mademoiſelle de Morainville, qui peut vous acquitter, je l'offre au Comte de Leſcun, avec autant de plaiſir que de confiance. Ah, Mademoiſelle, s'écria Leſcun, en tombant à ſes genoux, je ſens trop vivement mon bonheur dans cet inſtant, pour pouvoir l'exprimer.

La Comteſſe de Dreux & le Marquis de Morainville tranſportés, embraſſoient en même tems Eléonore, en diſant : Ah, ma fille, que

nous ſommes contens ! quelle ſatisfaction vous nous donnez ! quel plaiſir pour nous de vous voir récompenſer la conſtance & le mérite du tendre Comte de Leſcun ! nous voilà certains de votre bonheur. J'en ſuis bien certaine auſſi, répondit Mademoiſelle de Morainville, en regardant Leſcun, qui retomba encore à ſes pieds, où il n'exprimoit ſa tendreſſe qu'en lui baiſant les mains.

La Marquiſe de Vatteville, qui venoit ſeulement d'apprendre l'arrivée de ſon pere, entra dans ce moment. Que vois-je, dit-elle ! le Comte de Leſcun aux genoux de ma

ſœur ! Ah, pourſuivit-elle, la joie que je lis ſur tous les viſages, m'inſtruit que je puis l'appeller mon frere. Oüi, ma ſœur, repartit Mademoiſelle de Morainville, en courant à elle & en l'embraſſant, oüi, je remets au Comte de Leſcun le ſoin de me rendre auſſi heureuſe, que j'aurai de ſatisfaction à faire ſon bonheur.

Dès ce même jour Vatteville informa le Comte de Dreux de l'heureux ſuccès de ſa lettre. Le Marquis de Morainville, homme ſenſé, ſacrifia la vanité au plaiſir de voir promptement ſa fille unie au Comte de Leſcun.

Le mariage ſe fit peu de jours après, ſans pompe & ſans éclat. Ce prudent pere, pour ne pas troubler la joie qui régnoit à Breſtot, tint ſecrette la réponſe de Henri au Duc de Guiſe, au ſujet du Comte de Dreux.

Pendant que le Comte de Dreux marche vers l'Italie, avec la crainte & l'eſperance que ſa ſœur eſt la Comteſſe de Leſcun, au moment où il s'occupe d'elle, ſa ſœur & le Marquis de Vatteville jugent avec un plaiſir ſenſible qu'Eléonore eſt contente. Son air ſatisfait, ſa vivacité qui revient tous les jours, en ſont les garands, & en la rendant

encore plus charmante, rendent Leſcun encore plus amoureux. Il ſe flatte que la reconnoiſſance n'a pas ſeule opéré ſon bonheur. En effet, on ne peut exprimer le changement que la lettre du Comte de Dreux avoit produit ſur ſa ſœur. Elle avoit été pour elle un flambeau, que la raiſon lui avoit preſentée d'une maniere victorieuſe.

Ah! ma ſœur, dit la Comteſſe de Leſcun à la Marquiſe de Vatteville, quelques jours après ſon mariage, que j'ai d'obligation à mon frere! que ſa lettre a fait d'effet ſur moi! je ne ſuis plus la même. Oüi, ma ſœur, vous aviez

raiſon, quand vous m'aſſuriez que le Comte de Leſcun, devenu mon époux, acheveroit de triompher d'un amour également réprouvé de la nature & de la raiſon.

Votre diſcours, ma ſœur, répondit la Marquiſe de Vatteville, me tranſporte de joie, ſans me ſurprendre. Ma ſatisfaction eſt extrême de vous ſçavoir auſſi contente d'être unie au Comte de Leſcun, que je le ſuis de faire le bonheur du Marquis de Vatteville. Notre amitié n'a plus rien à deſirer l'une pour l'autre. Allons à la Cour, allons y jouir des plaiſirs que l'état heureux de nos cœurs nous y

fera partager. Le Comte de Leſcun le ſouhaite, mais prévenu de votre attachement pour ce ſéjour, il n'oſe encore vous propoſer de le quitter. Eh bien, lui répondit la Comteſſe de Leſcun, je vais lui dire qu'il eſt le maître de faire ſes adieux ici. Peu de jours après, la Comteſſe de Dreux, l'ame comblée de joie, reſta ſeule à Breſtot.

Le plaiſir que reſſentoit le Marquis de Morainville, de voir ſa fille Eléonore la Comteſſe de Leſcun, & le conſeil que lui avoit donné le Duc de Guiſe, par une lettre, de revenir à la Cour avec ſes

gendres, le déterminerent à quitter Breſtot.

Lorſque la Comteſſe de Leſcun reparut à la Cour, on ne crut pas voir la même perſonne. Sa phiſionomie, devenue riante, donnoit jeu aux graces répandues ſur ſon viſage; & la vivacité de ſon eſprit, qui jettoit de l'agrément dans tous ſes diſcours, en la rendant charmante, la rendoit une beauté nouvelle aux yeux de tout le monde.

Le Comte de Dreux, inſenſiblement accoutumé à penſer que ſon ami Leſcun étoit poſſeſſeur des charmes d'Eléonore, apprit, ſans en être preſqu'ému, l'heureux

changement que ſon mariage avoit operé ſur elle. Content de ſa ſituation intérieure, il écrivit à la Comteſſe de Leſcun, une lettre de compliment, & remplie d'amitié. Vous n'êtes donc plus que frere & ſœur, lui dit la Marquiſe, après avoir lû cette lettre ? Eh bien, faites une réponſe à mon frere qui l'en aſſure : inſtruiſez-le de la ſatisfaction, que vous reſſentez d'être unie au Comte de Leſcun.

Ce conſeil fut ſuivi, & depuis ce tems le frere & la ſœur s'écrivoient aſſez fréquemment. Mais quelle fut l'affliction du Comte de

Dreux, lorſqu'une lettre de ſon pere lui apprit ce que le Roi avoit répondu au Duc de Guiſe. La tendre douleur, qui regnoit dans la lettre du Marquis de Morainville, ajouta encore à celle que ſon fils reſſentoit, de ſe voir pour jamais inutile à ſa patrie, & éloigné de toute une famille qui lui étoit chere.

Revenu de ſa paſſion pour ſa ſœur, né ambitieux, ce n'eſt plus l'amour qui tourmente le Comte de Dreux; ce ſont les cuiſans regrets de s'être attiré une diſgrace qui lui vole rangs, honneurs, dignités, qui le rend étranger par tout, & qui empoi-

ſonne les jours d'un pere, qui attendoit de lui d'en faire le bonheur.

Dès que le Marquis de Morainville fut à Paris, il dit à ſes filles : Mes enfans, venez voir la femme la plus reſpectable qui exiſte ſur la terre. Venez embraſſer votre couſine la Comteſſe de Créqui. Qu'elle ſoit votre modéle & votre amie. Etudiez ſon caractere. L'admiration qu'il vous cauſera, excitera une noble émulation dans votre ame, pour mériter comme elle une eſtime univerſelle. Tout doit vous unir, votre âge, le ſang, la vertu, & les ſentimens

qu'elle conſerve toujours pour votre infortuné frere. Le tems ne peut rien ſur cette ame invariable.

Meſdames de Vatteville & de Leſcun étoient cheres à la Comteſſe de Créqui, avant même qu'elle les eût vûes. Elle avoit la plus tendre amitié pour le pere, & elle adoroit le frere. Après le premier moment, où ces trois illuſtres perſonnes ſe furent embraſſées, la couſine fut confondue avec les ſœurs. Des diſcours careſſans que le cœur dictoit, qui n'avoient ni fadeur, ni emphaſe, un air de cordialité, une joie vive de ſe voir & de ſe

connoître, des projets de ne plus se quitter, la sympathie qu'il y a naturellement entre des caracteres vertueux, commencerent & lierent promptement entre Madame de Créqui, la Marquise de Vatteville & la Comtesse de Lescun, une amitié dont l'estime & le discernement étoient les surs garands de la durée.

Tous les jours Madame de Créqui entendoit loüer le Comte de Dreux par les endroits aimables qui l'avoient séduite. Qu'on a de plaisir à écouter détailler les avantages que possede ce qu'on ai-

me ! Les perſonnes qui nous en entretiennent, nous ſont toujours cheres.

La Marquiſe de Vatteville & la Comteſſe de Leſcun ſentoient le plaiſir que trouvoit la Comteſſe de Créqui dans les entretiens dont leur frere faiſoit le ſujet. Un jour Madame de Vatteville lui demanda, en lui préſentant la boëte où le Comte de Dreux étoit peint entre elle & ſa ſœur, ſi elle reconnoiſſoit toutes les perſonnes dont elle voyoit les portraits. Les yeux de la Comteſſe de Créqui y furent à peine fixés, que ſa phiſionomie ſe troubla. Elle rougit. La nature,

dit-elle, n'auroit rien laiſſé à déſirer à mon oncle, en le faiſant pere, ſans la Ducheſſe de Valentinois ; & l'art, mes cheres couſines, n'a pas pû vous rendre plus belles que vous êtes. Mais je ſçais gré au Peintre d'avoir ſi bien attrapé toutes vos graces, & l'air noble & fin de votre infortuné frere. Pourquoi faut-il qu'il ait été aſſez aimable pour plaire à l'objet de la tendreſſe de ſon Roi ! Il en eſt trop cruellement la victime.

L'attachement que prit la Comteſſe de Créqui pour ſes deux couſines, le charme qu'elle trouvoit dans une

liaiſon ſi charmante, & où elle goûtoit le plaiſir d'entendre parler tous les jours du Comte de Dreux, de ſçavoir ſouvent de ſes nouvelles, de lire les lettres qu'il écrivoit à ſon pere, à ſes ſœurs & à ſes beaux-freres, de juger de la ſituation où ſa diſgrace mettoit ſon ame, de ſa raiſon & de ſa fermeté; tout l'arrêta à Paris, malgré le deſſein qu'elle avoit d'abord formé de n'y reſter que juſqu'au printems.

Le Marquis de Morainville, toujours plus affligé du malheur de ſon fils, pénetré de douleur du peu de ſuccès des tentatives réite-

rées du généreux & zélé Duc de Guiſe, ſe trouvant ſeul un jour avec le Roi, ſe jetta à ſes pieds. Sire, lui dit-il, ayez pitié d'un pere, qui n'a plus aſſez de force pour ſoutenir le malheur d'un fils, unique reſte d'un nom qui s'eſt tant de fois ſignalé pour le bien de ſa patrie, & pour la gloire de ſes Rois. Rendez-le moi, Sire. Cinq années de proſcription ne l'ont-ils pas aſſez puni d'une faute qui auroit pû trouver ſon excuſe dans ſa jeuneſſe.

Jamais je ne permettrai à votre fils de paroître à ma Cour, répondit le Roi : les

raiſons que j'ai eues pour l'éloigner, ſubſiſtent toujours. Mais les portes de mon Royaume lui ſont ouvertes. Il peut revenir à Breſtot. Vous y joüirez du plaiſir de le voir.

Deſeſpéré de la réponſe de Henri, le Marquis de Morainville, en quittant ce Prince, déclara à ſa famille qu'il ſe retiroit en Normandie. Dès ce même jour il partit.

Le Comte de Dreux, en quittant Metz, avoit d'abord été à Rome. Après qu'il y eut employé les premiers jours de ſon arrivée à viſiter les beautés modernes, & les précieux reſtes de cette fameuſe ville, autrefois la maîtreſſe

du monde, il s'étoit fait préſenter par l'Ambaſſadeur de France dans les premieres Maiſons de Rome. Par tout il avoit été reçu en homme de ſa naiſſance, enſuite accueilli & recherché comme un homme aimable & de bonne compagnie.

Après un ſéjour de quelques mois à Rome, Dreux avoit parcouru les plus célebres villes de l'Italie. Il y avoit eu pluſieurs occaſions d'y comparer les ſentimens, la délicateſſe, l'eſprit fin & la vivacité ſéduiſante des Italiennes, avec le caractere ſi different des Allemandes. Il s'étoit aſſuré par ſa diſſipa-

tion & par ſes ſoins, toujours reçus & toujours agréables à celles à qui il les rendoit, que ſon cœur étoit en état de recevoir des impreſſions tendres, ſans néanmoins avoir à craindre de ſe laiſſer ſurprendre par un amour capable de le retenir malgré lui.

Les plaiſirs que lui offroit la galanterie Italienne, étoient toujours altérés par le tendre & triſte ſouvenir de l'état, où ſon malheur réduiſoit un pere qu'il croioit toujours voir abbatu & accablé ſous le poids de ſon affliction. Le Comte de Dreux ne ſe trompoit pas. Le Marquis

quis de Morainville gémiſſoit de ſon ſort, & la Comteſſe de Dreux ſuccomboit ſous la peine qu'elle en reſſentoit. L'interêt que prenoit le vieux Vatteville à leur affliction, leur mutuelle amitié, les voyages que faiſoient ſouvent à Breſtot la Marquiſe de Vatteville & la Comteſſe de Leſcun, étoient de foibles reſſources contre une douleur toujours renouvellée, & nourrie par les mouvemens de la nature.

Le Marquis de Morainville éprouvoit cette triſte ſituation, lorſqu'il vit arriver à Breſtot un courier de la part du Roi. Ce courier lui

apprit le mariage arrêté d'Iſabelle de France avec Philipe II. Roi d'Eſpagne, & le choix que Henri faiſoit de lui pour aller à Madrid en qualité d'Ambaſſadeur Extraordinaire. A cette nouvelle, la ſurpriſe & la joie ſaiſirent en même tems l'ame du Marquis de Morainville. Cette préference du Roi en ſa faveur, ſans l'avoir recherchée, la circonſtance du mariage d'Iſabelle, tout lui fit eſperer le retour de ſon fils. Ce fut avec cette flatteuſe idée qu'il ſe rendit à Paris.

Henri avoit l'heureux don de la parole. Il dit au Mar-

quis de Morainville : Je me vange de votre retraite précipitée, en saisissant l'occasion de vous donner une marque éclatante de mon estime. Je satisfaits en même tems au désir que j'avois d'envoyer au Roi d'Espagne un Ambassadeur digne de lui, & digne de moi. Préparez-vous à partir, & croyez que mon amitié pour vous n'a jamais souffert aucune altération.

Ce discours causa une égale satisfaction au Marquis de Morainville & à ses deux gendres, qui l'avoient accompagné. En sortant de chez le Roi, il leur dit en présence

de ſes filles & de la Comteſſe de Créqui : J'oſe concevoir quelque eſpérance en faveur de mon fils. Je vais lui mander de venir me joindre en Eſpagne. Henri l'approuve ; il intéreſſera peut-être Philippe pour lui.

Le Marquis de Morainville écrivit ſur le champ au Comte de Dreux. Il étoit revenu à Rome, où depuis trois ans il avoit fixé ſon ſéjour, lorſqu'il reçut la lettre de ſon pere. Preſſé d'embraſſer ce pere qui ne l'avoit pas vû depuis dix ans, à qui il coûtoit tant de chagrins ; preſſé d'arriver à Madrid, & livré à l'eſpoir d'y trouver

dans Philippe un protecteur qui obtiendroit de Henri ſon rappel, il partit deux jours après avoir reçû la lettre du Marquis de Morainville.

Il eſt aiſé de comprendre la joye du pere & du fils, au moment où ils ſe tiennent dans leurs bras. Ils y reſtent ſans proferer une parole. Après ce premier tranſport, le pere s'écrie : Ah, mon fils ! Et le fils s'écrie : Ah, mon pere ! Quoi ! Nous nous revoyons, reprend le Marquis de Morainville ! Faſſe le Ciel que ce ſoit pour jamais ne nous ſéparer, répond le Comte de Dreux ! Je l'eſpére, mon fils. Le tems a peut-

être affoibli la colere du Roi. Je crois en avoir une preuve dans la commiſſion dont il vient de me charger. Eſpérons, mon fils, un plus heureux avenir. Vous êtes encore dans un âge à fournir une carriere aſſez brillante, pour vous conſoler de vous l'avoir fermée long-tems par votre imprudence. Ne rougiſſez pas de ce diſcours. Eſt-on jeune impunément ? Non. Je dirai plus, mon fils, je me défie d'une jeuneſſe trop ſage. Il faut l'acheter, cette ſageſſe, par des années, même par des fautes dont enſuite on tire l'avantage de ſe conduire avec prudence. Voilà le

cas où vous êtes. Etudiez le caractere du Roi d'Eſpagne pour prendre plus ſûrement les voies propres à vous attirer ſa bienveillance. Déſirez plus, déſirez de mériter ſon amitié, & obtenez-la : ſi elle vous eſt inutile, n'étant pas né ſon ſujet, du moins vous ſera-t'elle glorieuſe.

Le Marquis de Morainville eut bientôt la ſatisfaction de voir que ſon fils répondant à ſes eſpérances, avoit mené aſſez promptement Philippe de l'eſtime à une bonté particuliere pour lui. Ce Prince l'avoit d'abord accueilli : l'eſprit de Dreux, ſon caractere meſuré, ſes

connoiſſances, ſa diſgrace, tout l'intéreſſa en ſa faveur : il ſembloit n'être plus un Etranger à la Cour de Madrid : il y avoit les agrémens d'un Favori.

Je ne ſçais, dit un jour le Roi d'Eſpagne au Comte de Dreux, ſi je ſouhaite d'obtenir votre rappel de Henri ; cependant je le lui demanderai comme il faut le demander pour l'obtenir. S'il me refuſe, je l'inſtruirai de mon eſtime pour vous, en vous attachant à moi par tant de bienfaits & de dignités, que je pourrai vous conſoler d'avoir changé de Patrie. Le Comte de Dreux, pénétré du

discours de Philippe, ne lui répondit qu'en mettant un genou en terre, & en lui baisant tendrement la main.

Le Roi d'Espagne songeoit à faire partir un courier exprès pour demander à Henri qu'il fût permis au Comte de Dreux de reparoître à sa Cour, lorsqu'il reçut la nouvelle du funeste coup qui frappa ce Prince dans ce fameux Tournoi, où après avoir rompu plusieurs lances, il s'obstina encore à vouloir joûter, la visiere ouverte, avec le Comte de Montgomeri.

Les réjouissances à Paris, qui avoient comme banni le

travail & le ſommeil, en un inſtant ſe convertirent en pleurs & en gémiſſemens. Henri dès ce moment perdit la parole & toute connoiſſance. Il vêcut cependant encore onze jours.

Ce Prince étoit aimé de ſes ſujets ; ſa bonté familiere, la maniere obligeante dont il accompagnoit les graces qu'il faiſoit, ſa clémence, (le Comte de Dreux avoit été le ſeul en bute aux effets de ſon reſſentiment) ſa magnificence, ſon amour pour les fêtes, ſon air de majeſté, tout enfin avoit rendu Henri cher à ſes peuples, & les avoit diſpoſés à lui pardonner ſes foibleſſes.

Catherine de Médicis, dont le caractere ſouple & adroit, dont l'eſprit ſupérieur & les manieres inſinuantes ſont ſi connues dans l'Hiſtoire, par tout ce qu'elle fit dans le cours des trois Regnes de ſes enfans, qui monterent au Trône ſucceſſivement, eut beſoin des reſſources qu'elle avoit en elle, pour contrebalancer les différens partis qui partageoient la Cour, & pour s'emparer du Gouvernement.

La Ducheſſe de Valentinois, qui avoit toujours employé ſon crédit à faire briller & récompenſer le mérite & les talens, de qui l'ame

étoit auſſi magnanime que généreuſe ; qui, en perdant ſon Roi, avoit d'abord réſolu de ſe retirer dans ſes terres, reçut avec tranquillité l'ordre d'y aller.

Dès que Henri eut ceſſé de vivre, le jeune Roi dépêcha un courier au Roi d'Eſpagne. La Reine Mere chargea ce courier d'un paquet pour le Marquis de Morainville. Ce paquet renfermoit des ordres particuliers, & celui de renvoyer ſur le champ le Comte de Dreux à la Cour.

La nouvelle de la mort de Henri cauſa au Comte de Dreux un mouvement de

joie, déſapprouvé du Marquis de Morainville. Votre Roi, mon fils, dit-il, eſt votre premier pere. Vous ne lui devez pas ſeulement du reſpect, vous lui devez encore l'attachement d'un fils, dont l'amitié doit être à l'épreuve de ſes injuſtices & de ſes duretés. Rien ne peut affranchir un ame bien née de ce ſentiment. Henri vous a puni avec la derniere rigueur. Vous lui aviez manqué : plus il vous avoit témoigné de bonté, plus vous méritiez ſon reſſentiment. Partez, allez conſoler ma mere des chagrins que votre diſgrace lui a couté. Allez embraſſer

vos ſœurs & deux beaux-freres, tous deux vos amis.

Que le paſſé, mon fils, vous ſoit une leçon pour l'avenir. Une conduite imprudente ſeroit aujourd'hui ſans excuſe. Vos malheurs & dix années de plus doivent vous avoir acquis l'avantage de ne plus faire de fautes. Etudiez l'eſprit de la nouvelle Cour, agiſſez en conſéquence; ne ſoyez preſſé, ni de vous attacher trop ouvertement au parti triomphant, ni de vous éloigner de celui qui vous paroîtra plier; attendez à apprendre du tems comment vous devez vous comporter.

Je connois le génie de Ca-

therine, pourſuivit le Marquis de Morainville. Si, à l'avenement de ſon fils au Trône, elle a été forcée de ceder aux brigues, croyez, mon fils, que c'eſt pour mieux les détruire. Ainſi ceux que vous trouverez fiers de tenir les renes du Gouvernement, pourront bien dans la ſuite ſe les voir arracher par ceux-mêmes que Catherine aura paru avoir abandonnés. Attachez-vous donc à cette Princeſſe. Tout peut varier, tout peut changer; mais elle ſera toujours la mere de ſon Roi. De quel Roi? D'un Roi encore enfant. Quel avantage

pour une mere du caractere & de l'habileté de Catherine ! Si ſon fils eſt né pour avoir de l'eſprit, il déferera à la ſupériorité du ſien : ſi la nature l'a fait pour être foible, cette foibleſſe fera la force de Catherine.

Après ce diſcours ſage du Marquis de Mörainville, écouté avec attention par le Comte de Dreux, ils allerent chez le Roi d'Eſpagne. Ce Prince témoigna avec amitié au Comte de Dreux le regret & le plaiſir qu'il reſſentoit, en le voyant quitter ſa Cour. Dès qu'il eut pris congé de Philippe, il partit. Maître de retourner à la Cour

de France, il étoit preſſé d'y reparoître. Plein d'eſpérance d'un heureux avenir, le cœur libre, l'eſprit tranquille, & ſon ambition réveillée, il arriva à Paris.

Meſdames de Vatteville & de Leſcun étoient inſtruites par la Reine Mere qu'elles alloient revoir leur frere : elles l'attendoient avec autant d'impatience que de plaiſir. C'eſt vous ſeules dans ce doux inſtant, leur dit-il en les embraſſant, qui me faites ſentir le charme de me retrouver au ſein de ma patrie. J'y reviens, mes cheres ſœurs, avec les ſentimens d'un frere qui vous chérit

toutes deux. J'y vais joüir tranquillement de votre bonheur, il ajoûtera encore au mien. Il ne témoigna pas moins de joie, en ſe retrouvant dans les bras du Marquis de Vatteville & du Comte de Leſcun. Leur mutuelle amitié ſe manifeſta bien plus par leurs tranſports, que par leurs diſcours mal rangés, mais expreſſifs.

Le Comte de Dreux connut avec une ſatisfaction bien flatteuſe pour lui, que toute la Cour le revoyoit avec plaiſir; & la maniere dont l'accueillit la Reine Mere, & le jeune Roi, à qui cette Princeſſe le préſenta, ne lui laiſſa rien à déſirer.

Le Duc de Guiſe, qui étoit inſtruit par lui-même de la valeur du Comte de Dreux, de ſon talent pour la guerre, & qui étoit à la tête du parti triomphant, lui marqua ſon eſtime & ſon amitié. Il alla même juſqu'à lui laiſſer entrevoir, combien il déſiroit qu'il s'attachât à lui. Croyez-moi, lui dit-il, dans la ſituation où vous trouvez la Cour, n'y connoiſſez que ceux qui pourront ſeconder votre juſte ambition. C'étoit lui dire, ſans le nommer, qu'il ne devoit pas ſe ranger du parti du Connêtable.

La mort de Henri avoit cauſé à la Comteſſe de Cré-

qui des mouvemens qu'elle ſe reprochoit. Mais comment le plaindre ! Le malheur de ce Prince mettoit fin à celui de l'objet qu'elle adoroit. Son ame s'ouvrit d'abord à l'eſpérance, & l'eſpérance, en réveillant toute ſa tendreſſe, lui fit ſentir des tranſports de joie, que l'amour lui avoit laiſſé ignorer juſqu'à ce moment. Il ſembloit que juſqu'à ce jour il ne l'eût rendu ſenſible, que pour lui faire éprouver tout ce qu'il a de douloureux & d'humiliant.

Madame de Créqui ſe demandoit, s'il étoit bien vrai qu'elle allât revoir le Comte

de Dreux, & preſque dans le même inſtant elle trembloit de ne le revoir que pour éprouver le cruel martire d'être le témoin du bonheur d'une autre. Toutes les jeunes perſonnes aimables & capables de ſéduire un cœur, lui paroiſſoient redoutables. Que l'état de ſon ame ſur ce qu'elle devoit craindre ou eſperer, étoit violent! Elle forma d'abord le projet de ſe retirer pour jamais dans ſes terres, ſi la conduite du Comte de Dreux l'inſtruiſoit qu'inſenſible à la ſienne, l'amour avoit réſolu de la rendre pour le reſte de ſes jours la victime de ſon penchant.

Dès que la Comteſſe de Créqui avoit été informée par Meſdames de Vatteville & de Leſcun, que leur frere étoit parti de Madrid, ſous le prétexte d'une incommodité elle avoit pris le parti de garder ſa maiſon. Elle ne vouloit pas ſe trouver chez les ſœurs du Comte de Dreux, au moment où il y paroîtroit. Elle redoutoit l'effet que cet inſtant pourroit faire ſur elle; mais qu'elle avoit d'impatience d'aprendre ſon retour! Son eſtime pour lui l'aſſuroit, que généreux & reconnoiſſant des preuves qu'elle avoit voulu lui donner de ſa tendreſſe, il croi-

roit, après tant de traverſes, trouver ſon bonheur dans leur union.

L'arrivée du Comte de Dreux fit ſentir à ſes ſœurs un deſir ardent de voir Madame de Créqui devenir la Comteſſe de Dreux. Elles ſe flattoient qu'elle le voudroit encore. Elles avoient toujours cru voir chez elle la même tendreſſe pour leur frere. Si mon frere, dit la Marquiſe de Vatteville à la Comteſſe de Leſcun, rempli d'eſtime pour Madame de Créqui, ſi le tems n'a pas effacé de ſon cœur une reconnoiſſance, qui doit y être gravée à jamais, ſouhaite d'obtenir le

pardon du refus qu'il a fait de ſa main, en la lui demandant, elle la lui donnera.

La Comteſſe de Créqui, répondit Madame de Leſcun, eſt un préſent que la fortune doit à mon frere pour le dédommager des perſécutions qu'elle lui a faites. Vantons-la lui, ma ſœur; montrons-lui tout ce qu'elle vaut. Ce qu'elle a voulu faire pour lui, répondit la Marquiſe de Vatteville, ſa conduite admirable, ſon caractere qu'il connoît, & l'eſtime génerale qu'elle s'eſt attirée, parlent aſſez en ſa faveur. Laiſſons apprendre à mon frere, par des bouches étrangeres,

étrangeres, tout ce qu'on penſe de la Comteſſe de Créqui.

Madame de Créqui avoit d'abord été inſtruite par les ſœurs du Comte de Dreux, de ſon arrivée. Comment rendre les mouvemens qui agiterent cette ame tendre, à cette nouvelle ? La joie & la crainte s'y confondirent. Quel ſort me garde l'amour, s'écria-t'elle ! Ajoûtera-t'il encore de nouvelles humiliations à celles qu'il m'a déja fait eſſuyer ?

La Comteſſe de Créqui étoit livrée à des penſées ſans ordre & ſans ſuite, lorſqu'on lui annonça le Comte de

Dreux, qui vint chez elle, dès qu'il eut rempli les devoirs que lui prescrivoient le respect dû à la Majesté, & la reconnoissance qu'il devoit au Duc de Guise. Je n'aurois pas assez de hardiesse pour paroître à vos yeux, lui dit-il, si j'étois un criminel sans remords. C'est à vos pieds, Madame, que je viens vous demander grace. Votre caractere m'assure que je suis toujours pour Madame de Créqui ce Comte de Dreux qu'elle avoit trouvé digne de recevoir sa main. Je viens vous la demander à genoux. Je réclame en ma faveur les sentimens qui vous avoient

fait me l'offrir. Ils me rendront le plus heureux des hommes. Vous désirez ma main, répondit la Comtesse de Créqui d'une voix tremblante, & avec un regard plein de trouble ; elle est à vous, ajoûta-t'elle en la lui présentant. Je vous la garde depuis dix ans, je me suis toujours flattée que vous me la demanderiez un jour.

Le Comte de Dreux, saisi & pénetré de la génereuse tendresse de Madame de Créqui, resta quelques momens la bouche collée sur sa main ; puis la regardant avec des yeux pleins d'un feu qui exprimoit la satisfaction de son

cœur, il lui dit : Les transports qu'excitent dans mon ame des bontés dont je paroiſſois ſi indigne, l'admiration que me cauſe votre caractere, ce que vous avez voulu faire pour moi, ce que vous accordez à mon repentir, tout me fait ſentir le prix de ce que j'obtiens, & vous aſſure un cœur qui ne ſera jamais qu'à vous. Le mien ne ſera jamais à un autre, répondit la Comteſſe de Créqui. Le paſſé que je ne veux pas vous rappeller, vous eſt garand de l'avenir.

Après avoir reſté plus de deux heures avec Madame de Créqui, le Comte de

Dreux alla chez ſes ſœurs. Je partirai cette nuit, leur dit-il, pour Breſtot. Je ne veux pas me retarder le plaiſir d'embraſſer une grand-mere, à qui j'ai tant coûté de chagrins & d'ennui. Quoi! mon frere, s'écria la Marquiſe de Vatteville, vous aurez paru à Paris, & vous le quitterez ſans avoir vû la Comteſſe de Créqui! Je ſors de chez elle, répondit-il. Elle ſera bientôt votre ſœur. Je vais l'apprendre à la Comteſſe de Dreux. Ah! mon frere, dirent en même tems Meſdames de Leſcun & de Vatteville, quelle heureuſe nouvelle & pour vous & pour

nous ! Votre bonheur va donc rendre le nôtre parfait, lui dit la Marquiſe de Vatteville ?

Dans ce moment Vatteville & Leſcun entrerent. Venez partager ma joie, leur dit le Comte de Dreux, & celle de mes ſœurs. Le retour de mon pere, à qui je vais envoyer un courier, me rendra poſſeſſeur de la Comteſſe de Créqui. C'eſt à ſes genoux, que honteux & repentant de mes torts avec elle, j'en viens d'obtenir le pardon. Le Marquis de Morainville en mourra de plaiſir, dit Vatteville. On n'a plus rien à déſirer pour vous,

dit Leſcun ; en comblant vos vœux, la Comteſſe de Créqui remplit tous les nôtres. L'amour propre, ſans parler du cœur, eſt bien flatté, ajoûta-t'il, quand on poſſede une femme auſſi aimable que reſpectée.

Depuis l'inſtant, où je me ſuis ſéparé de vous à Metz, mon cher Vatteville, reprit le Comte de Dreux, je n'ai été occupé que de Madame de Créqui. Reproches d'avoir refuſé ſa main, deſirs de l'obtenir un jour, ſatisfaction & regrets toutes les fois que j'apprenois par les nouvelles que je recevois de Paris, que ſa conduite ne démentoit

pas la tendreſſe qu'elle avoit voulu me prouver, au moment que j'étois puni de lui avoir préferé la Ducheſſe de Valentinois, ont toujours partagé & ému mon ame en ſa faveur. Quelle femme ! Elle eſt charmante ! Une phiſionomie qui prévient pour elle ; un regard admirable ſupplée chez la Comteſſe de Créqui à une beauté réguliére, & ſa taille majeſtueuſe la diſtingue par tout. Je n'ai vû perſonne ſe préſenter avec tant de grace, & parler avec tant de facilité & tant d'éloquence. Allez tous chez elle : dès que j'aurai donné les ordres pour mon

départ, & que j'aurai chargé d'une lettre le courier que j'envoye à mon pere, j'irai vous joindre, & nous ne nous séparerons qu'au moment où je partirai pour Brestot.

Les embrassemens furent donnés & reçus avec une égale vivacité : un désordre éloquent dans les discours de Mesdames de Vatteville & de Lescun, marquoit avec quelle satisfaction elles assuroient la Comtesse de Créqui, que le titre de sœur n'ajouteroit rien à un attachement qui ne pouvoit être plus fort.

Le trouble qu'avoit causé à Madame de Créqui, l'arrivée du Comte de Dreux, sa

préſence, ce qu'il lui avoit dit, le paſſage ſubit de la crainte au plaiſir de voir Dreux à ſes genoux lui demander de faire ſon bonheur, la joie que leur union jettoit dans tous les cœurs d'une famille qu'elle aimoit avec tendreſſe, ne lui avoient pas encore donné le tems d'être rendue à elle-même.

Les évenemens favorables & non attendus, qui intéreſſent le cœur, dit la Comteſſe de Créqui, cauſent une perplexité qui reſſemble ſouvent à la triſteſſe. On croiroit à me voir, que malgré moi j'ai promis aujourd'hui de m'unir à quelqu'un que je

hais. Ne le penſez pas, ajouta-t'elle en ſouriant, je l'avoue, & je l'avoue ſans honte, le Comte de Dreux pouvoit ſeul me rendre heureuſe.

Le Comte de Dreux ne ſe fit pas attendre long-tems. Sa vivacité, le feu qui brilloit dans ſes yeux, les choſes aimables & tendres qu'il diſoit à Madame de Créqui, l'impatience qu'il témoignoit pour la poſſéder, tout enchantoit cette amante, qui avoit acheté cet inſtant heureux par dix années de conſtance.

Le moment arriva, où le Comte de Dreux prit congé

de Madame de Créqui : il la quittoit à regret, & il partoit avec plaiſir. Il s'en faiſoit un ſenſible, de voir, d'embraſſer la Comteſſe de Dreux, & de lui apprendre qu'il combloit tous ſes vœux, en uniſſant ſon ſort à celui de la Comteſſe de Créqui. On auroit peine à exprimer quels furent les tranſports de joie de Madame de Dreux, en revoyant ſon petit-fils, & en l'écoutant lui raconter d'un ton animé, tout ce qu'on vient de lire.

Quelques jours après l'arrivée du Comte de Dreux, ſa tendre grand'mere, contente de l'avoir vû, exigea de

lui de la quitter pour retourner auprès de la Comteſſe de Créqui. L'impatience qu'il en reſſentoit, le rendit docile à ce qu'elle déſiroit.

Le Comte de Dreux, tous les jours aux genoux de Madame de Créqui, y murmuroit des délais qui retardoient ſon bonheur. Tous les jours il admiroit les qualités qu'il découvroit en elle, & l'aimoit davantage. Il ſe félicitoit à ſes pieds de lui avoir inſpiré une tendreſſe aſſez conſtante, pour avoir été à l'épreuve de ſes injuſtes caprices & de l'abſence. A tous les inſtans il lui demandoit de nouveaux pardons, en ſe fai-

ſant à lui-même mille reproches. Ces pardons étoient des garants à la Comteſſe de Créqui, que l'amour ne lui laiſſoit plus rien à déſirer, & elle l'en remercioit. Elle ſentoit croître ſa paſſion à meſure qu'elle jugeoit que celle du Comte de Dreux augmentoit. Auſſi ſincere que tendre, elle ne cherchoit pas à lui voler le plaiſir de voir à quel point elle étoit ſenſible pour lui. Quelquefois des momens de ſilence, avec des regards qui les inſtruiſoient de ce qui ſe paſſoit dans leurs cœurs, les enchantoient. Ce ſilence étoit interrompu par mille ſer-

mens de s'aimer jusqu'au tombeau, & des projets d'une vie que leur mutuelle tendresse rendroit délicieuse.

Le courier que le Comte de Dreux avoit envoyé à son pere, revint enfin. Le Marquis de Morainville mandoit à son fils, que retenu en Espagne jusqu'à ce qu'Isabelle de France y fût arrivée, & pressé du désir de le sçavoir possesseur de Madame de Créqui, il le conjuroit de ne pas attendre son retour. Il faisoit la même priere à la Comtesse de Créqui.

Nos deux amans, également tendres, également empressés d'être unis, obéirent

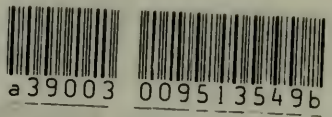
au Marquis de Morainville, qui apprit à Madrid leur mariage, avec un plaiſir auſſi ſenſible que le chagrin qu'il avoit reſſenti, lorſque le Comte de Dreux avoit refuſé le bien ſuprême dont il alloit jouir.

Les qualités ſupérieures, les caracteres aſſortis, une tendreſſe toujours nourrie par l'eſtime & la confiance, rendirent l'union du Comte de Dreux avec Madame de Créqui, toujours heureuſe. Ils eurent pluſieurs enfans: il ne leur reſta qu'un fils digne d'eux. Il ſe nommoit Jean, comme ſon pere. Attaché comme lui à la Maiſon

de Guiſe, il périt les armes à la main, dans le parti de la Ligue, qui diſputoit la Couronne de France à Henri IV, & qui avoit à ſa tête le Duc de Mayenne *.

* 1590. Voyez Mézerai.

Fin du ſecond & dernier Tome.


a39003 009513549b